

Digitaliseret af | Digitised by



Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Théâtre royal de Dannemarc ou Recueil des meilleures pièces dramatiques françoises, représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis 1766 ... : Opéra-Comédies.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 1

Udgivet år og sted | Publication time and place: Copenhagen : Cl. Philibert, 1770-73

Fysiske størrelse | Physical extent:

5 bd.

DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse.
Husk altid at kreditere ophavsmanden.

UK

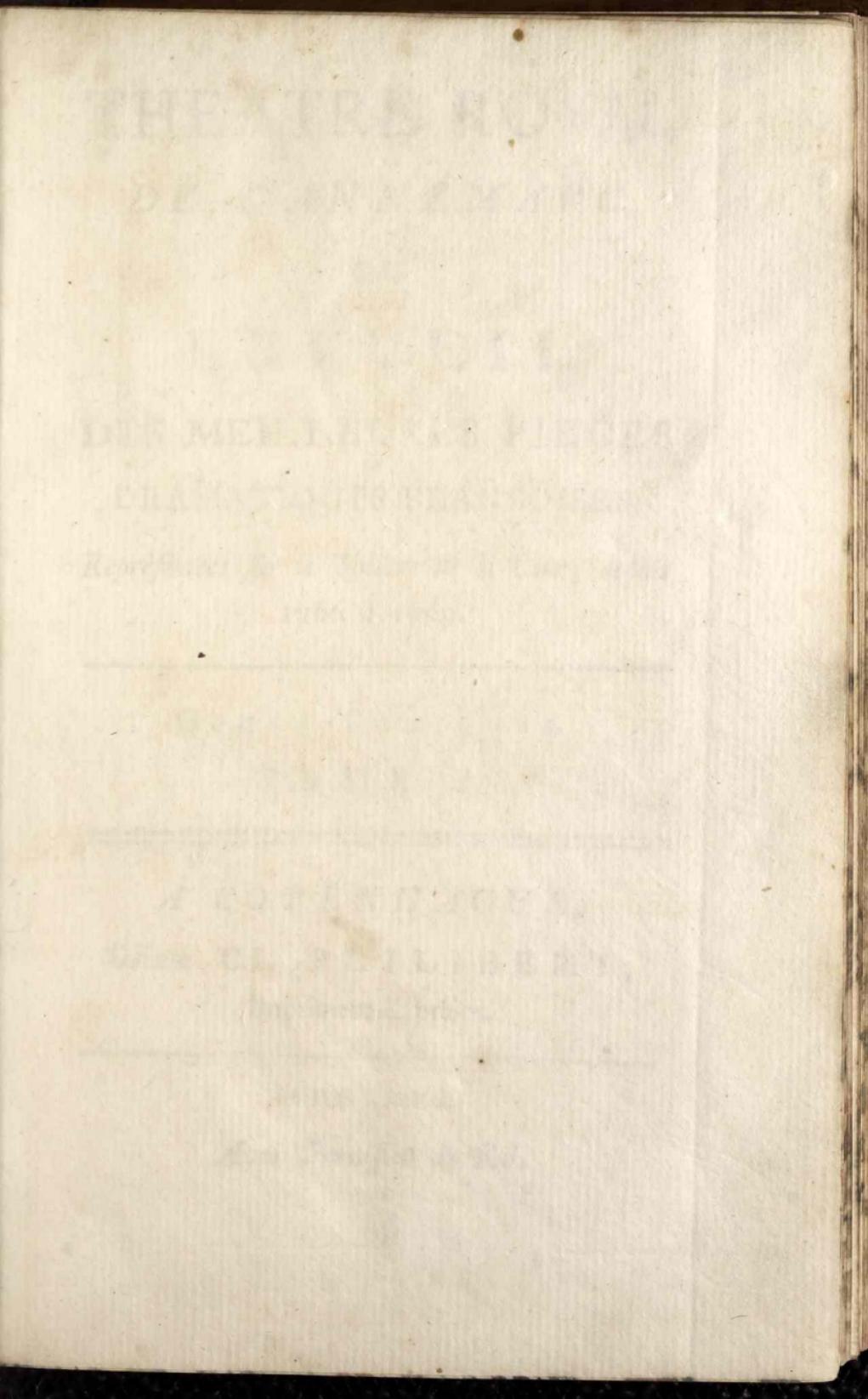
The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.

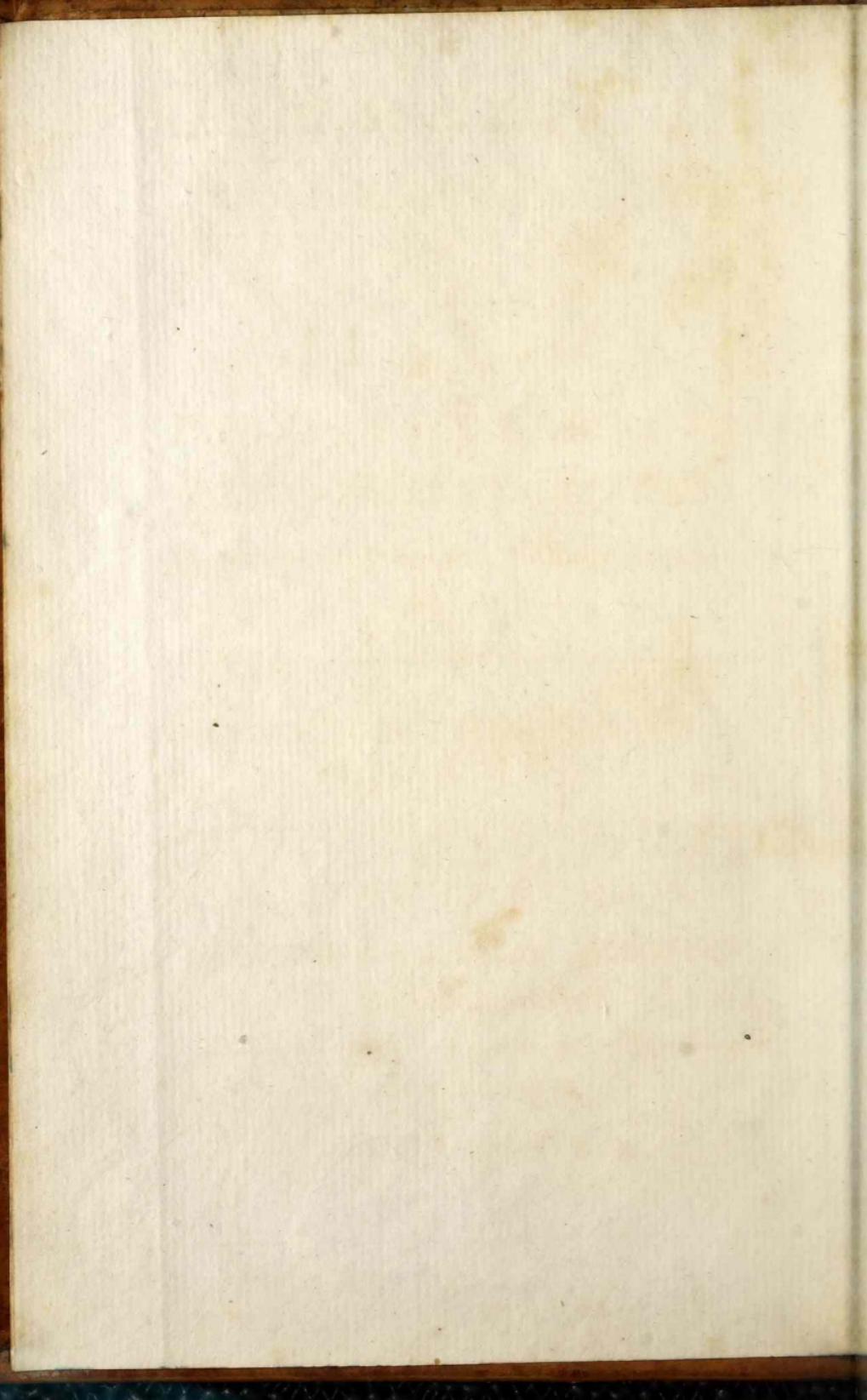




56,-163.-8°







THEATRE ROYAL

DE DANNEMARCK,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

DRAMATIQUES FRANCOISES,

*Représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis
1766 à 1769.*

OPERA-COMIQUES.

TOME I.

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

M D C C L X X .

Avec Permission du Roi.

56-163,-8°

Pieces contenues dans ce Volume.

O P E R A - C O M I Q U E S.

Le Sorcier, - f. 4 $\frac{1}{4}$.

Sancho Pança, - 4.

Tom Jones, - 4 $\frac{1}{2}$.

Le Maître en Droit, - 3.

La Meuniere de Gentilli, - 3 $\frac{1}{2}$.

La Clochette, - 3.

Le Peintre amoureux de son modele, - 2 $\frac{1}{2}$.

Les Aveux Indiscrets, - 1 $\frac{1}{4}$.

f. 26. à 2 sols. - Rixd. 1. 4.



LE SORCIER, COMEDIE LYRIQUE, MESLE'E D'ARIETTES; EN DEUX ACTES:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le
1767.

Neque chorda sonum reddit quem vult manus & mens;
Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.

HORAT. Art. Poët.



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXVII.

Avec Permission du ROI.

A C T E U R S.

JULIEN,	Mr. Casimir.
BLAISE,	Mr. Delatour,
BASTIEN,	Mr. Veillas.

A C T R I C E S.

AGATE,	Mad. Dinesi.
SIMONE,	Mad. Dartimon.
JUSTINE.	Mad. Mercier.
PAYSANS & PAYSANNES.	

La Scene est dans un Village.

Les paroles sont de M. POINSINET*, de l'Academie des Arcades de Rome.

La Musique est de M. A. D. PHILIDOR.

* Je profite de cette occasion pour avertir le Public au sujet de l'équivoque qu'a souvent occasionné la conformité du nom de mon Cousin avec le mien; c'est pour la prévenir désormais que M. Poinsinet de Sivri, Auteur de l'élégante traduction des Poëtes Lyriques Grecs, & des Tragédies de Briseïs & d'Ajaks, ne prendra plus que le nom de Sivri, ainsi qu'il l'a fait sur l'édition de ses œuvres.





A M O N S I E U R
D E C^R **

M O N S I E U R,

Voici la premiere fois que le Public a bien voulu récompenser mon travail de son suffrage, sans y mêler la moindre amertume ; & vous étes la premiere personne qui m'avez voulu du bien pour le seul plaisir d'être généreux. En vous offrant l'hommage d'un succès que les talens de M. Philidor ont décidé, je remplis mon devoir, & ne m'acquitte que bien

faiblement encore. C'est vous dont l'amitié & les
bienfaits m'ont invité à rentrer dans la carriere que
trop de chagrins me faisoient abandonner. Sans per-
dre de viue un moment ces affaires qui vous envi-
ronnent & se multiplient, vous chérissez les Arts,
vous regardez comme précieux les momens où vous
les encouragés; vos bontés les préviennent, & vous
apprenez à tous ceux qui vous approchent que la
reconnoissance est un plaisir. Daignez recevoir ce
témoignage public de la nienne, & du respect avec
lequel

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très-
obéissant serviteur,
POINSINET.





LE SORCIER, COMEDIE LYRIQUE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente d'un côté une avenue d'arbres, & de l'autre un Village ; on apperçoit au milieu un, ou plusieurs arbres qui distinguent le village du grand chemin. Sur le devant est la maison de Madame Simone, vis-à-vis de laquelle est un arbre dont les branches courbées forment une espece de berceau ; on voit sous cet arbre une table qui sert à différens usages.

S C E N E P R E M I E R E.

AGATE, BLAISE.

(Agate, à la gauche du Théâtre, est auprès d'une table sur laquelle il y a du linge, tel que des mouchoirs, des serviettes qu'elle s'occupe à repasser ; on voit sur sa gauche une petite corde attachée aux deux coulisses, sur laquelle il y a aussi du linge suspendu ; à sa droite, à terre, un fourneau où les fers chauffent, & à côté un petit soufflet.)

AGATE, en repassant.

DE ce linge que je repasse,
Chaque pli disparaît soudain ;

De mon cœur jamais rien n'efface
L'inquiétude & le chagrin ...

(*Elle met un fer au feu, prend
le soufflet & souffle.*)

Ce feu qu'en soufflant j'allume
Est l'image de mon cœur ;
L'Amour en nourrit l'ardeur,
Et la tristesse le consume.

(*Elle se remet à repasser.*)

D U O.

B L A I S E l'apperçoit, & arrive doucement.
La voilà ..., marchons doucement,
Elle est feulette.

A G A T E continue à repasser sans voir Blaise.
Toi que je regrette,
Cher Julien ... cher amant !

B L A I S E , toujours à part.
Sur sa bouche jolie,
Que je me sens d'envie
De voler un baiser !

A G A T E , en reprenant un nouveau fer.
Voulais-tu m'abuser ?

B L A I S E , en tournant son chapeau.
Bon jour ma bonne amie.

A G A T E , à part.
C'est Blaise ... ah ! qu'il m'ennuie !

B L A I S E , s'approche pour la caresser.
Ma bonne amie ...

A G A T E , en repassant , le repousse du coude.
Que voulez-vous oser ?

B L A I S E gaiement , en remettant son chapeau.
C'est ce soir qu'on nous marie :
Tu ne peux me refuser
Un seul petit baiser.

A G A T E .
Finissez, je vous en prie.

AGA-

COMEDIE LYRIQUE. 7

AGATE. BLAISE.

Ne vous y jouez pas. Tu me l'accorderas.

BLAISE.

C'est ce soir qu'on nous marie.

AGATE, en repassant, & sans le regarder.
Nous ne le sommes pas.

BLAISE la presse de plus en plus.

Fillette

Jeunette

S'appaise en pareil cas.

AGATE se fâche, & lui oppose un fer qu'elle vient
de prendre au feu.

Ne vous y jouez pas.

Le fer est chaud ... garre au visage.

BLAISE.

Quoi ! tu fais la sauvage !

BLAISE, la presse. AGATE, lui présente le fer.
Tu me l'accorderas. Ne vous y jouez pas.

AGATE se remet à l'ouvrage.

Je vous le répète encor, Monsieur Blaïse ; vos
façons ne me conviennent point du tout,

BLAISE, avec humeur.

Vraiment ! je scâis bien que vous ne m'aimez pas.

AGATE, d'un air détaché & travaillant toujours.
Vous avez deviné cela sans être Sorcier.

BLAISE.

Oh ! le Sorcier ! je scâis bien itou que vous atten-
dais celui dont on parle tant dans le village, & que,
si vous en étiaïs la maîtresse, vous l'auriaï déjà été
consulter plus de dix fois pour avoir des nouvelles de
Julien. C'est celui là qui vous tient au cœur ; mais
attendu qu'il est peut-être mort ...

AGATE, vivement.

Et qui vous l'a dit ?

BLAISE.

Parguienne, autant vaut. De d'puis deux ans qu'il est parti pour le bout du Monde, je n'ons pas reçu une seule fois de ses nouvelles.

AGATE, piquée.

Vous seriez tous bien étonnés, s'il revenait.

BLAISE.

C'est vrai : j'ons plus d'une raison, pour ne m'en pas soucier.

AGATE.

Je le crois, j'ai entendu parler d'un certain dépôt.

BLAISE, vivement.

ça n'est pas vrai. (*À part.*) Tenons farme. (*Haut.*) Je n'ons rien à lui : qu'il revienne s'il veut. Il reviendrait trop tard, en tout cas. C'est drès demain que je vous épouse. Parmi tous ceux qui vous courtisoint, votre mere m'a choisi elle-même, & ça fait ben voir qu'elle est connaissanceuse, oui.

AGATE.

Puisqu'elle s'y connaît, & vous trouvez si aimable, que ne nous épouse-t-elle aussi, elle-même ?

BLAISE.

Oui-dà, vous le prenez sur ce ton. Oh ! je m'en vais un peu l'y conter ma chance ; elle fçait bien le Procès que les Procureurs nous entretenont depuis dix ans ; si je ne vous épousons pas, je m'en moque ; je plaiderons tant, que j'y serons ruinés l'un ou l'autre. Mais la v'là qui viant tout à point. Accoudez, un peu, Dame Simone.

SCE-

S C E N E II.

BLAISE, SIMONE, AGATE,
qui se remet à son linge.

SIMONE, *gaiement.*

Bon jour, Monsieur Blaise. Eh ! bien, quoi ? qu'est-ce qu'il y a, notre Gendre ?

BLAISE, *en la saluant.*

Oh ! rian : tant seulement une bagatelle ; c'est que votre Fille ne veut pas de moi.

SIMONE, *tantôt grondant sa Fille, tantôt caressant Blaïse.*

Alle ne veut pas de vous ... Tredame ... si j'en étions cartaine ... Mais ça ne se peut pas , Monsieur Blaïse, ma Fille est trop bian élevée , trop obéissante ... Si je l'entendions remuer le bout des lèvres ... Au reste, il ne faut pas vous fâcher, c'est un enfant, ça ne scait pas ce qui lui convient ... Et ce n'est pas ma faute , depuis trois ans que son pauvre pere est défunt, on scait bien que je n'ons rien épargné pour l'élever comme une Dame & l'y bailler de bons principes , mais on a beau faire ... Allons , petite Fille, laissez-la votre linge , & demandez excuse à Monsieur Blaïse.

A G A T E.

Moi, ma mere , que je lui demande excuse ! tandis que c'est lui qui voudrait ...

S I M O N E.

Comment il voudrait ! ... en v'là bien d'un autre;

mais il fait bien , il a droit de vouloir, il sera votre mari, & les maris sont les maîtres. Oh! vraiment, vraiment ; vous ne connaissez pas le mariage : il y a bien d'autres volontés qu'il faudra vous accoutumer à faire ... Mais voyons donc ce qu'il voudrait ... qui vous rend si maussade ?

AGATE, *d'un air fâché.*

Il voudrait m'embrasser de force.

SIMONE.

De force! ... Ah? ça n'est pas bien, Monsieur Blaise.

BLAISE.

Parguienne, c'est sa faute. Au point où que j'en sommes , ces petites familiarités-là devraient bien nous être permises; mais elle n'a que son Julien dans la tête.

SIMONE.

Il faudra ben qu'il en sorte.

AGATE, *en repassant & comme à part.*
Non, jamais.

SIMONE.

Plaît-il?

AGATE, *en repassant, à demi-voix avec humeur.*

En tout cas, ce ne serait pas Monsieur Blaise ...

BLAISE.

Vous l'entendez. Elle veut épouser quelque Seigneur, un Magister, un Bâilli, pour faire la Madame. Mais apprenez, Mademoiselle, que chacun vaut son prix. J'estimons autant notre profession que leur science, & Blaise le Vigneron ne se donnerait

COMEDIE LYRIQUE. 11

nerait pas pour tous les Procureurs du Bailliage. Fi donc, toute leur besogne n'aboutit souvent qu'à faire de la peine ; mais nous, je ne travaillons jamais que pour la santé & le plaisir.

ARIETTE.

Grace à nos soins, quand la vendange est bonne,
De tous côtés on accourt pour nous voir.

On entend gémir le pressoir,
Le vin dans la cuve bouillonne,
Il fait éclater les cerceaux ;
Mais, morguienne, à coups de marteaux,
Je vous l'enchaînons dans la tonne,
Dont j'allons parer nos caveaux.

Partout de la liqueur vermeille
Les flots purs coulent à foison.
Chacun rit, s'anime, s'éveille,
Et chante en vuidant sa bouteille,
Et le vin & le Vigneron.

Grace à nos soins, &c.

(Pendant cette Ariette, Agate est toujours occupée à son ouvrage, & Simone applaudit à Blaise par ses gestes.)

SIMONE.

Et v'là ce qui s'appelle avoir du plaisir. Aussi quand j'y suis, comme je m'en donne ! vous en souvient-il, compere Blaise ?

ARIETTE.

A la vendange dernière,
Il fallait me voir danser,
Recommencer
Sans me lasser.
J'engageais d-la bonne maniere
Les garçons à se trémousser.
Toujours en cadence,
Par ici, Compere, & par-là,
Et trallallire, & trallalla,
Et vive la danse.

Dans

Dans un coin, d'un air boudeur,
Ma fille cachait son humeur.
Va, mon enfant, j'aurai beau faire;
Tu ne vaudras jamais ta mère.
Mais moi, compere Blaise, mais moi!

A la vendange dernière, &c.

(*A la reprise, elle prend Blaise, et le fait danser.*)

BLAISE continuant de danser, quoique
Dame Simone l'ait quitté.

Courage, Dame Simone, courage.

SIMONE, *le caressant.*

Allez, mon petit Compere, ne vous inquiétez pas,
vous serez mon Gendre, je vous baillerai ma Fille;
vous avez ma parole, ça suffit : je m'en vas un peu
lui parler serieusement. ... Courez, de votre côté,
trouver le Tabellion ; vous sçavez de d'quoi je som-
mes convenus.

BLAISE.

Oui, j'ons déjà prevenu le Notaire, tout sera prêt
pour ce soir ; mais j'y repasserons encore. Sans
adieu, Dame Simone : bon jour, Mademoiselle
Agate.

SIMONE, *d'un air gracieux.*

Votre servante, Monsieur Blaise.

(*Blaise sort.*)

S C E N E III.

SIMONE, AGATE.

AGATE, *quitte vivement son ouvrage.*

MA mère, de grace, écoutez-moi.

SIMO-

COMEDIE LYRIQUE. 13

S I M O N E.

Vous allez me parler encore de votre Julien?

A G A T E.

Hélas! oui.

S I M O N E.

Et moi, je prétends que vous n'y pensais plus.

A G A T E.

Je ne le puis pas.

S I M O N E.

Mais je le veux.

A G A T E, *vivement.*

Est-ce que je suis la maîtresse d'oublier quelqu'un
à qui j'ai du plaisir à penser sans cesse. (*Très-vivement.*) Vous l'exigez en vain, vous n'y réussirez pas.

A R I E T T E.

Rien ne peut bannir de mon ame,
Ni mon amour, ni mon ennui :
Le seul nom de Julien m'enflamme,
Personne n'aimait comme lui :
En partant, il me dit, Agate,
,, Julien ne vivra que pour toi :
Et l'on veut que je sois ingrate ?
Ne m'en imposez pas la loi.

S I M O N E.

Vraiment, je ne dis pas que Julien ne soit un joli
garçon ; mais tu scias qu'il s'est fait soldat.

A G A T E.

Mais, mon Pere ne l'avait-il pas été?

SIMO-

S I M O N E.

C'est bien différent. Il ne l'était plus quand je l'ons épousé, & j'avais des preuves qu'il m'aimait.

A G A T E.

Je suis bien sûre aussi que Julien m'aime.

S I M O N E.

Oui-dà, un garçon qui est au bout du Monde ?
Comme ça raisonne ! comment veux-tu, ma pauvre enfant, que les hommes nous soyont fideles quand ils sont loin de nous ; c'est tout ce qu'ils pouvont faire, quand je ne les pardons pas de vue.

A G A T E.

Oh ! je scaurai bien-tôt à quoi m'en tenir, & quand je devrais aller toute seule au village prochain, pour y consulter ce fameux Sorcier qui scait tout ...

S I M O N E.

Oui ! il t'en dira de belles ! ce sont des fripons que tous ces gens-là. Mais, tant y a qu'il n'y a ni Sorcier, ni sorcellerie qui tienne. Quand je t'avons dit ; aime Julien, ma Fille, tu l'as fait, & c'était raisonnable ; parce que j'en avions la fantaisie. A présent, je voulons que tu l'oublies, & il faut nous obéir de d'même. Julien est parti, il ne revient, ni ne baille de ses nouvelles : c'est lui qui a tort. Est-ce que j'avons le loisir de te garder fille pendant dix ans ? Si tu le crois, tu te trompes ; v'là le Compere Blaise qui se présente. C'est un garçon sage, riche ...

A G A T E.

Oui, du bien d'autrui.

S I M O N E.

Eh ! que nennin : du sien propre. Il est un peu simple, un peu crédule ; c'est ce qu'i faut pour faire un

un bon mari. J'ons un gros procès ensemble qu'il consent de terminer en baillant notre signature & la sienne, & j'entendons que drès ce soir, tout ce tracas-là finisse.

A G A T E.

Que je suis malheureuse ! Mais, ma mere, songez donc que je n'aime point du tout ce Monsieur Blaise.

S I M O N E.

Tant mieux pour toi, vraiment : t'en auras moins de tintoin : va, va, ma Fille, tu apprendras quelque jour à tes dépens qu'une honnête femme n'aime jamais que trop son mari. Parguienne, la plûpart du tems, quand on s'épouse, on ne se baille pas le loisir de penser si on s'aime : tout ça n'y fait rien, drès que les finances se convenont, on s'arrange, le mariage se termine, & l'amitié viant quand alle peut : c'est la belle magniere.

S C E N E IV.

SIMONE, JUSTINE, AGATE.

J U S T I N E , accourt en sautant.

M A Marreine, ma Marreine ...

S I M O N E , d'un ton grondeur.
Eh ! bien, que voulez-vous, petite fille ?

J U S T I N E .

V'là Monsieur Blaise qui se promene avec le Tabellion : il dit comme ça qu'il va épouser Agate.

S I M O N E .

Sans doute.

JUSTI-

J U S T I N E, *d'un ton naif.*

Oh ! puisque vous donnez un mari à votre Fille, donnez-m'en donc un aussi, ma bonne petite Mar-reine.

S I M O N E.

En voici bien d'un autre ! Comment, vous avez envie d'être mariée ?

J U S T I N E, *en riant.*

Vraiment, oui, tout le monde me dit que ça fait grand plaisir.

S I M O N E.

Et, à qui voulez-vous l'être ?

J U S T I N E.

Mais ... à qui vous voudrez ; moi : cela m'est égal.

A G A T E, *vivement.*

Eh ! bien, ma mère : Justine est beaucoup plus aimable que moi ; que ne la donnez-vous à Monsieur Blaise ?

S I M O N E, *à sa fille.*

Taisez-vous.

J U S T I N E, *d'un air en dessous.*

Oh ! je ne veux pas vous enlever votre amoureux.

A G A T E, *vivement.*

Je vous le céde de tout mon cœur.

J U S T I N E, *baisse les yeux, & joue avec son tablier.*

Ce n'est pas de celui-là que je me soucierais d'être la femme.

S I M O N E, *durement.*

Vous en aimez donc un autre ?

J U S T I N E, *intimidée.*

Je ne fçais pas.

SIMO-

COMEDIE LYRIQUE. 17

SIMONE, *ferme.*

Parlez, parlez.

JUSTINE, *reculant.*

Mais non, ma Marraine ; je trouve seulement bien jolis les bouquets que Bastien me donne.

SIMONE.

(*A part.*) Qu'entends-je ? la petite Masque ! un Garçon que je me réservais ! (*Haut.*) Ah ! vous vous donnez les airs d'aimer Bastien ! C'est bon à scâvoir.

JUSTINE.

Mais je ne vous dis pas que je l'aime : je serais seulement plus contente de l'épouser qu'un autre ... Si j'ai du plaisir à voir Bastien, ce n'est pas ma faute ... & puis, n'est-il pas bien permis à mon âge d'avoir un peu d'envie d'être mariée ?

ARIETTE.

(Pendant cette Arriette, Agate resserre son linge, ses fers,
& met le tout sur la table.)

Jeune fillette,

Sans trembler, n'ose faire un pas.

Les mamans, les papas,

Chacun la guette,

Tout l'inquiète,

Jeune fillette,

Sans trembler, n'ose faire un pas.

C'est une gêne, un martyre.

Danses, chansons, petits jeux,

Regards, sourire,

Tout pour elle est un crime affreux.

Jeune fillette, &c.

Mais quand on est femme, oh ! cela est bien différent.

B

SIMO-

SIMONE.

Oh! vraiment, vraiment, v'là de belles raisons que vous me ballez-là. (*A part.*) J'aurons l'œil que Bastien & elle ne se trouvront plus ensemble. (*Haut.*) Vous ne fçavez donc pas que vous dépendez de votre frere Julien que nous ignorons s'il vit encore, & que vous ne pouvez prendre aucun engagement sans son aveu ?

JUSTINE.

Mais, Monsieur Blaise dit par-tout que Julien ne reviendra plus.

AGATE, vivement, tout en pliant son linge.
Monsieur Blaise ne fçait ce qu'il dit.

JUSTINE.

Que je serai aise de revoir mon frere ! je l'aime de tout mon cœur; il m'aime bien aussi, & peut-être ne s'opposerait-il pas si fort à mon mariage.

SIMONE.

Allez, vous n'en seriez pas si curieuse, si vous fçiez comme moi ce qui en est.

AGATE, vivement.

Mais, si cela est si fâcheux, pourquoi voulez-vous ...

SIMONE.

Paix ... il y a bien de la différence.

(*Elle les prend toutes deux par la main.*)

ARIETTE.

Mes chers enfans, laissez-moi faire.

Je suis de bonne foi :

Je vous chéris en mere.

Laissez-moi faire,

Dans

COMEDIE LYRIQUE. 19

Dans cette affaire
Ne vous fiez qu'à moi.

(*Elles les conduit chacune à un côté du Théâtre.*)

(A Justine.) Va, le mariage
Est un esclavage
Où l'on n'éprouve que rigueurs.

(A Agate.) Dans le mariage,
Une femme sage
Ne trouve jamais que douceurs.

(A Justine.) Il n'a que des rigueurs.

(A Agate.) Il n'a que des douceurs.

(A Justine.) Les travaux, les soins, la misère,
Tiens, tout cela me fait frémir.

(A Agate.) Un mari qui cherche à nous plaire.
Qui ne vit que pour nous chérir.

(A Justine.) Toujours de la gêne.

(A Agate.) Jamais nulle peine.

(A Justine.) Un mari jaloux.

(A Agate.) Un fidèle époux.

(*Elle les rassemble, & reprend l'Ariette.*)

Mes chers enfans, laissez-moi faire, &c.

(A Agate.) Blaise est ton fait ... (A Justine.)
Vous perdez votre temps, petite Fille, de songer à
Bastien ; on m'a bien averti qu'il en aimait une autre.

(*Ici on apperceoit Bastien.*)

SCENE V.

(*) JUSTINE, SIMON, BASTIEN,
AGATE.

BASTIEN, qui a entendu les dernieres paroles
de Simone, accourt.

O^H! pour cela non, Dame Simone, je n'ai de ma
vie aimé que Justine.

JUSTINE, d'un ton très-malin.
On vous a mal averti, ma Marreine.

SIMONE.

Taisez-vous, petite folle. (*À part.*) Que vient faire ici cet étourdi? tâchons de les séparer. (*Haut.*) Allons, resserrez tout cela, ma Fille, & rentrez vite. Vous sçavez bien que Monsieur Blaise & le Notaire ne sont pas faits pour vous attendre. (*À Justine.*) Et vous aussi, marchez devant moi. Oh! vraiment, vraiment, je ne vous laisserai plus causer avec les garçons... (*Elle fait marcher ses deux Filles devant elle: Justine & Bastien se saluent des yeux; Simone revient tout de suite, & caresse Bastien.*) Adieu, mon ami Bastien. N'est-ce pas une honte, un joli jeune hom-

(*) Les Acteurs sont placés sur le papier, comme ils le doivent être au Théâtre. Les lecteurs seront peut-être surpris du soin avec lequel on a noté, pour ainsi dire, la déclamation & la pantomime de cette Pièce; mais ils ne peuvent ignorer que ces sortes d'ouvrages, pour peu qu'ils aient de succès, sont joués dans toutes les Provinces & dans les Sociétés particulières, où les Acteurs ne peuvent être aidés des conseils des Auteurs, & pour qui, sans cette attention, nombre d'endroits, tels que l'Ariette ci-dessus, seroient absolument inintelligibles.

homme comme vous de s'amuser avec des enfans ?
Allez, je vous reserve quelque chose de bien meilleur.
Adieu, mon Petit Bastien; adieu, mon ami.

(Elle sort.)

S C E N E VI.

B A S T I E N seul, & tout étonné des caresses
de Simone.

QUE veut dire cette folle, avec ses caresses? ...
Elle emmène Justine. En vain son frere me
l'avait promise en mariage : de la façon dont s'y prend
Dame Simone, je suis bien tenté de croire qu'elle a
sur moi des vues pour elle-même ... Si Julien pou-
voit revenir, son retour ferait mon bonheur : il
m'accorderait Justine, il m'aiderait à obtenir le ten-
dre aveu qu'elle s'obstine à me refuser.

R O M A N C E.

Nous étions dans cet âge encore
Où chacun ignore
L'amour & l'espoir.
Dans son cœur on ne sent éclore
Que le seul désir de se voir.

D'un bouquet cueilli pour Justine,
Que ma main badine
Dans son sein a mis,
Sur sa bouche encore enfantine,
Le plus doux baiser fut le prix.

Aujourd'hui la friponne oubliée,
La fleur si jolie
Qui fit son plaisir,
Et je n'oublierai de ma vie
Le baiser que j'osai cueillir.

SCENE VII.

JULIEN, BASTIEN.

JULIEN, *en habit de voyage.*

A La fin, m'y voici.

BASTIEN, *à part.*

Qu'entends-je? ... Qui peut conduire ici ce Voyageur? ... Mais quels traits! ...

JULIEN, *sans voir Bastien.*

Je me sens renaître; ma foi, on a raison de dire qu'il fait bon reprendre son air natal. La chaumière où je suis né me plaît cent fois mieux qu'un Palais.

BASTIEN, *à part.*

Si j'en crois mon cœur ...

JULIEN, *regardant Bastien.*

Que vois-je? ... mais, oui, vraiment.

BASTIEN.

Approchons-nous ...

JULIEN.

Je ne me trompe point.

BASTIEN, *vivement.*

C'est lui.

JULIEN, *vivement.*

C'est lui.

TOUS DEUX.

C'est lui-même.

JULI-

JULIEN, l'embrasse.

Môn cher Bastien !

BASTIEN, l'embrasse.

Mon cher Julien ! .. quoi ! .. c'est toi que je revois, que j'embrasse, toi dont j'attends tant mon bonheur ! Comment te portes-tu : ... d'où viens-tu ?

JULIEN.

Je me porte bien. Je reviens des Indes, j'avais suivi, par devoir, sur les Côtes de Bretagne, ce jeune Gentilhomme, le fils de la Dame du village ; je l'aimais assez. Mais la plûpart des Grands Seigneurs ressemblent aux belles peintures ; ça n'est pas à regarder que de loin. J'ai bien vite cessé d'estimer celui-ci, en commençant à le connaître. Il était trop fier pour écouter mes avis, & j'étais trop franc pour approuver ses sottises. Bref, obligé de le quitter, je me suis fait soldat.

BASTIEN.

Soldat ! c'est un rude métier.

JULIEN.

Parbleu, j'étais né pour servir, & j'ai choisi le meilleur maître.

BASTIEN.

Mais n'as-tu pas éprouvé bien des fatigues ?

JULIEN.

Oh ! je t'en réponds ; mais, ma foi, mon ami, cet état rapporte de l'honneur, ne coûte rien au sentiment, &, tout bien compté, l'honnête homme y gagne. A peine avais-je eu le tems d'écrire qu'il me fallut suivre mon Régiment, que l'on embarquait pour les Indes ; oh ! c'est là, par exemple, que

nous avons pendant cinq jours effuyé la plus vigoureuse tempête.

BASTIEN, effrayé.

Cela doit être bien affreux ?

JULIEN.

Il est vrai, mon ami, que, pour le moment, ça n'est pas agréable ; mais bon ! après la tourmente vient la bonace, & quand on jouit de l'un, on oublie l'autre. Tiens, écoute.

ARIETTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux.

Bientôt du ciel la fraîcheur bienfaisante

Se change en un tems nébuleux.

Le vent croît ... s'élève ... s'augmente ...

On le voit des flots qu'il tourmente

Précipiter les roulemens.

L'éclair brille ..., la foudre éclate.

En vain les matelots tremblans

Se courbent sur la rame ingrate ;

Des cables, des flots & des vents,-

On entend les mugissemens.

L'horrible bruit de la tempête,

Du Nocher le cri douloureux,

Frapent l'écho qui les répète,

Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore

Ramene un beau jour.

Le ciel se coloré ;

Le soleil y brille à son tour.

D'un vent frais le naissant murmure,

Du nocher bannit les frayeurs,

Et le calme qui le rassure,

Regne sur l'onde & dans les coëurs.

BASTIEN.

Mais en l'attendant, on pâtit.

JULI-

JULIEN.

Arrivé à notre destination, j'ai successivement été volé, blessé, fait prisonnier. J'en suis revenu, j'ai gagné de l'honneur & quelque peu d'argent. Une partie m'a servi à traiter de mon congé, & tout en riant, je rapporte l'autre; mais laissons cela, nous aurons le tems d'en causer ensemble: dis-moi vite à ton tour ce qui se passe ici: comment vont les affaires, les plaisirs? comment s'y porte ma chere Agate?

BASTIEN.

Tu ne pouvais arriver plus à propos pour danser à sa noçce.

JULIEN, étonné.

Que me dis-tu? ... Agate se marie?

BASTIEN.

Dès ce soir.

JULIEN.

Est-il possible? ... Agate, que j'aime! ... Agate... qui m'a tant juré de n'aimer que moi! Elle me trahit! Non, je ne te crois pas.

BASTIEN.

Rien n'est plus vrai. C'est le Vigneron Blaise qui l'épouse.

JULIEN, très vivement, comme un homme qui abonde dans ses idées, & dont les paroles sont entrecoupées.

Arrête, mon cher Bastien... Oh! si je m'en croyais... Elle épouse Blaise? ... lui que j'ai cru mon meilleur ami!.. lui à qui j'ai confié, en partant, tout mon bien.

BASTIEN.

Que veux-tu dire?

JULIEN.

Oui, vraiment, c'est entre ses mains que j'ai remis cette petite cassette qui renfermait le seul argent comptant que j'ai recueilli de la succession de mon Pere : il le devait remettre à ma soeur, & je vois trop que le fourbe n'en a rien fait ... Il s'enrichit de mes dépouilles ! .. Il m'enlève Agate ! .. elle y consent ! ..

BASTIEN.

Modére-toi.

JULIEN.

Je ne le puis ... Je vais l'aller trouver, l'accabler de reproches, & quitter ce pays pour jamais.

BASTIEN.

Ecoute.

JULIEN.

Je la vois d'ici pleurer, gémir, me demander un pardon, que j'aurai peut-être encore la faiblesse de lui accorder ... Oh ! si je pouvais plutôt causer avec elle sans en être reconnu, pénétrer ses vrais sentiments ... voir un peu jusqu'à quel point elle & ce fripon de Blaise portent la malice & l'ingratitude !

BASTIEN.

Cela serait excellent ; mais le crois-tu facile ?

JULIEN.

En me déguisant.

BASTIEN.

Comment ?

Parbleu ... en ... en Pelerin, par exemple.

BASTI-

COMEDIE LYRIQUE. 27

BASTIEN, *d'un ton d'intérêt, & réfléchissant.*

Oui-dà ... Mais ... tien : .. Oh ! écoute ... il me vient une bien meilleure idée.

JULIEN.

Dis-la donc vite.

BASTIEN, *en regardant si on l'écoute.*

Personne ne t'a encore apperçu, que je scache ; & il faut que tu scaches aussi toi, qu'ils attendent ici depuis quelques jours un Sorcier qui fait grand bruit aux environs. Agate m'a confié qu'elle le voulait consulter ... Si je te faisais passer pour lui ?

JULIEN, étonné.

Pour un Sorcier !

BASTIEN.

Sans doute ; tu n'auras pas grande peine à deviner ce que tu scais déjà ; & pour eux, puisqu'ils veulent bien croire qu'il y a des Sorciers dans le monde, il ne leur sera pas plus difficile de croire aussi que tu es celui qu'ils désirent.

JULIEN, *avec vivacité.*

Oui ... sans doute ... aussi - bien ai-je rencontré quelques-uns de ces fripons-là dans mes voyages : il en est même avec qui je me fais associé pour mieux connaître leurs fourberies.

BASTIEN.

Pourvû que tu puisses imiter un peu leur jargon.

JULIEN, *gaiement.*

Laisse faire ... j'ai apporté avec moi l'habit d'un ancien Dervis Indien : je l'achetai là-bas par curiosité, & il va me servir à merveille ; sous ce déguisement, j'étonnerai nos paysans ; j'intimiderai les uns, je

je gagnerai la confiance des autres, je pourrai... mais
prenons garde que l'on ne m'apperçoive. Ne dis
rien de mon retour, & sois discret, même avec ta
sœur.

BASTIEN.

Ne crains rien. Viens chez moi; fais-y porter ton
bagage. Tu dois avoir besoin de repos.

JULIEN, pénétré.

Ah! mon ami, ne crois pas que j'en prenne.

DUO.

JULIEN.

Agate me trompe, m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Je veux que l'ingrate partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Modére ton courroux,
Cher ami, sois plus sage.

JULIEN.

Non, non; je veux qu'elle partage
Les tourmens de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Mais si le sien n'est point volage,
S'il te prépare un sort plus doux.

JULIEN.

Je crois, dans ma douleur extrême,
La voir auprès de son époux,
Lui répéter, c'est toi que j'aime;
Lui donner les noms les plus doux.
Elle me trompe, elle m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.

ENSEM-

COMEDIE LYRIQUE. 29

ENSEMBLE.

JULIEN.

Suis-moi. Si ma sœur t'est
chère,
Comme ami, comme beau-
frère,
A ton tour, tu dois par-
ager.
Mes chagrins, ma juste co-
lere,
Et m'aider à me venger.

BASTIEN.

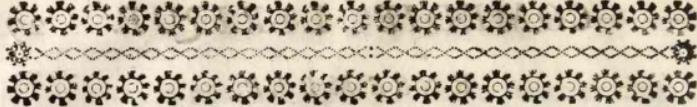
Je te suis. Ta sœur m'est
chère.
A mon tour je dois par-
ager
Tes chagrins, ta juste co-
lere,
Et taider à te venger.

(*Ils sortent en s'embrassant.*)

Fin du premier Acte.



AC.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BASTIEN, JULIEN.

(*Julien travesti en Dervis Indien, mais sans charge, avec une robe qui cache son premier habit, un bonnet auquel tient une barbe. Il porte à la main une baguette.*)

BASTIEN.

COURAGE, mon ami; j'ai déjà répandu le bruit de ton arrivée, & nos paysans ne tarderont pas à te venir consulter.

JULIEN.

J'ai, tout en m'habillant, concerté quelques projets; mais j'ai bien peur qu'ils ne me reconnoissent.

BASTIEN.

Déguisé comme tu l'es, & depuis le tems qu'ils ne t'ont vu, je te jure que tu n'as rien à craindre.

JULIEN.

Que je vais avoir de plaisir à me venger de Blaise!

BASTIEN.

Tu fais combien il est crédule, simple, timide! ...

JULIEN.

N'importe: il me trahit, & je puis tout soupçonner: puisqu'il a bien l'indignité de me ravir ma-

maitresse, je le crois aussi capable de me nier mon dépôt ; mais j'y scaurai mettre ordre.

B A S T I E N.

Calme ta colere , & n'oublie point l'unique prix que j'ai mis à mes soins ; aide-moi, mon cher Julien, à lire dans le cœur de Justine : songe que tu me l'as promise, que je l'adore, que Simone me la refuse.

J U L I E N.

Sois tranquille.

B A S T I E N.

Je l'ai avertie, & ... tiens ... justement c'est elle qui s'approche. (*On apperçoit Justine.*) Regarde, elle n'a grandi que pour embellir.

J U L I E N.

Paix, laisse moi faire, cache-toi derrière ces arbres, & ne reparais qu'à propos.

(*Bastien se cache derrière un arbre.*)

S C E N E II.

JUSTINE, JULIEN, BASTIEN *caché.*

J U S T I N E , à part.

B A S T I E N m'a dit que le Sorcier était arrivé ; j'ai tant d'envie de le consulter que je suis accourue bien vite.

J U L I E N , à part.

Il n'a vraiment pas tort ; ... elle est drôlette. (*Haut.*) Bon jour, ma belle Enfant.

JUSTI-

JUSTINE, apperçoit le Sorcier, & a peur.
Ah! Ciel! ... qui vois-je? ... Monsieur, ne m'approchez pas.

JULIEN, riant.
Comment! je vous fais peur?

JUSTINE, en se reculant.
Non; mais je tremble ... que ma Marreine.

JULIEN.

Et la, rassurez-vous, je ne suis ici que pour vous rendre service.

JUSTINE, reculant toujours.
Oh! je n'en ai pas besoin.

JULIEN.

Vous me trompez; je lis dans vos petits yeux que vous êtes curieuse.

JUSTINE.
Vraiment, oui ... C'est donc vous qui êtes un Sorcier?

JULIEN.
Justement. Allons, donnez-moi la main. Voyons, que voulez-vous sçavoir?

JUSTINE.
Oh! dame, tenez, ce sont des choses bien difficiles.

JULIEN.
N'importe; expliquez-vous, je me suis toujours intéressé au sort des jeunes filles.

JUSTINE.
Dites-moi d'abord s'il est bien vrai que mon frere Julien ne reviendra plus.

JULI-

COMEDIE LYRIQUE. 33

JULIEN.

Gardez-vous de le croire, il reviendra, & bien plutôt que l'on ne pense.

JUSTINE saute.

Ah ! que je suis contente !

JULIEN.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

JUSTINE.

Comment ne l'aimerais-je pas ? Il ne m'a jamais fait que du bien & des caresses. Dès qu'il sera revenu, je quitterai cette méchante Simone qui gronde toujours ... & puis ... peut-être bien mon frère ...

JULIEN.

Achevez.

JUSTINE, en jouant avec son tablier.
Me mariera-t-il.

JULIEN.

Vous voudriez l'être, & avec qui ?

JUSTINE.

Voilà ce qui m'embarrasse. Ils me disent tous ici que je suis amoureuse de Bastien. Je n'en sais rien. Seriez-vous assez habile pour m'apprendre ce qui en est ?

JULIEN.

Rien n'est plus aisé.

JUSTINE.

C'est un garçon qui m'a fait bien de la peine ... & bien du plaisir.

CHANSON.

Sur les gazon,
Loin des garçons,

C

Quand

Quand les fillettes du village
Parlaient d'amour, de mariage,
J'écoutais sans comprendre rien.

Dès que j'ai vu Bastien,
J'ai pris plaisir à leur langage.
Je ne sais si c'est mal ou bien ;
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Bastien.

Quand d'un bouquet,
Frais & bien fait,
Quelque garçon m'offre l'hommage,
Je le prends sans en faire usage ;
Mais une simple fleur, un rien
Qui me vient de Bastien,
Me plaît mille fois davantage.

Je ne sais, &c.

Pour bien danser,
Sans me lasser,
On me connaît dans le village.
Mais quand c'est Bastien qui m'engage,
Je perds la force, le maintien ;
(Bastien sort de derrière l'arbre, & écoute.)

Je suis lasse d'un rien,
Puis le feu me monte au visage.
Je ne sais &c.

BASTIEN accourt, & lui prend la main.
Non ; ne m'en voulez jamais, ma chère Justine.
J'obtiens enfin l'aveu que j'attendais.

JUSTINE, naïvement.
Comment ! vous étiez là ?

BASTIEN.
Oui ; j'ai tout entendu. En êtes-vous fâchée ?

JUSTINE.
(Avec ingénuité.) Non, puisque ça vous fait plaisir...
(Fine-

COMEDIE LYRIQUE. 35

(Finement, en faisant une petite menace à Julien.)
Mais vous êtes un méchant, Monsieur le Sorcier.

JULIEN, en souriant.

Ah ! vous ne m'en voudrez pas long-tems; allez, le meilleur secret de mon art, c'est d'accorder les amoureux avec leurs maîtresses ... Ah ! ça, la paix, en attendant que Julien vous vienne unir.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc.

BASTIEN.

Chut, j'entends nos gens qui arrivent ... (A Julien à part.) Je t'ai instruit.

JULIEN.

(A Bastien.) Ne crains rien ... (Il apperçoit les paysans.) Que vois-je ! Agate ... Blaise ... Ah ! leur vue me rend ma colere.

BASTIEN, à Julien.

Contiens-toi.

JULIEN, se contraignant.

Oui ... je le dois ... Mais qu'il m'en coûte !

S C E N E III.

AGATE, SIMONE, JULIEN, BASTIEN,
JUSTINE, BLAISE, TROUPE DE PAY-
SANS ET DE PAYSANNES.

CHOEUR.

JE venons en diligence,
J'accourrons tous vous prier,

Comme Sorcier,
De nous bailler audience.

JULIEN, *d'un air imposant.*

Parlez, parlez ;
Vos désirs seront comblés,
J'en atteste ma puissance.

BLAISE, *en tournant son chapeau.*

Si j'osons nous présenter ...

AGATE, *d'un air timide.*
Daignez d'abord m'écouter.

SIMONE.

Patience, patience ;
C'est moi ...

BLAISE.

C'est moi ...

AGATE.

C'est moi ...

TOUS.

C'est moi qu'il faut contenter.

JULIEN, à Bastien.
Agate, Agate est charmante ;
Elle m'enchanté.

BASTIEN, à Julien.

Tu vas te trahir.

JULIEN, à Bastien
Je scâis me contenir.

CHOEUR, qui reprend,
Je venons en diligence, &c.

SIMONE.

Il est bon de vous instruire ...

BLAISE.
D'abord je venons vous dire ...

ENSEM-

COMEDIE LYRIQUE. 37

ENSEMBLE.

JULIEN.

Parlez, parlez ;
J'en atteste ma puissance,
Vos desirs seront comblés.

CHOEUR.

Pour apprendre notre chance,
Je nous sommes assemblés.

BLAISE.

Je venons donc vous instruire ...

JULIEN, *d'un air capable.*

M'instruire ! ... Voilà du nouveau, par exemple,
vous venez m'instruire.

BLAISE.

Et vraiment oui.

JULIEN.

Et de quoi, s'il vous plaît ? Qu'il s'est fait hier un vol dans le village ; qu'il s'y prépare une noce aujourd'hui ; que l'on reverra bien-tôt quelqu'un que l'on n'attend guères ; que Maître Blaise épouse peut-être malgré elle une fille ...

SIMONE *L'interrompt.*

Doucement, doucement ; je ne vous demandons pas les secrets des familles.

JULIEN.

Et vous-même, qui parlez, venez-vous m'apprendre que vous vous nommez Dame Simone, veuve depuis trois ans, mère de la petite Agate, & amoureuse, malgré votre âge, du jeune ...

SIMONE, *vivement.*

V'là qui est fini, Monsieur le Sorcier, v'là qui est fini ; je ne doutons plus de votre science,

JULIEN.

Je le crois ; mais vous n'y êtes pas. Je vous ferai voir bien pis dans la suite. Je vous apprendrai de quoi je suis capable.

ARIETTE.

Dans la magie,
A mon pouvoir rien n'est égal :
Rien ne résiste à mon génie.

Je ne fais qu'un signal :
Et l'Empire infernal
Devant moi s'humilie.

Voulez-vous voir voler des Diables,
Des Huissiers, des Greffiers,
Des Procureurs, des Crédanciers,
Et tous ces monstres effroyables
Qui de l'Enfer sont caزانiers ? ...
A ma voix soumis & traitables,
Ils obéiront les premiers.

Dans la magie, &c.

Je fais aussi choses gentilles
Dans un magique miroir ;
Aux maris j'y fais voir
Tous les secrets de leurs familles.
J'apprends l'art aux amans
D'attraper les mamans ;
Je scâis les fredaines des filles.
Dans la magie, &c.

SIMONE.

Eh ! je ne vous demandons pas des choses si difficiles & si secrètes : tant seulement, comme vous scâvez le passé & l'avenir ...

JULIEN.

Oui, je scâis aussi bien l'un que l'autre.

SIMO-

SIMONE.

Je venons vous consulter, & il faut que vous m'écoutiez la premiere, parce que je suis l'ainée & la plus considérable. Partant, retirez-vous à la maison, vous autres ; je voulons que quelque chose de particulier.

JULIEN.

Vous avez raison. (*A part.*) Tout réussit. (*Haut.*) Allez, mes enfans, je ne suis pas ici pour un jour : nous aurons le tems de nous revoir.

SIMONE, à Blaise

Ne manquez pas de rassembler notre monde, & que tout soit prêt quand je retournerons.

BLAISE, à Simone.

ça vaut fait. (*A part.*) Oh ! je reviendrons ; j'ouvrirai la fantaisie de causer avec le Sorcier.

(*Ils sortent tous.*)

SIMONE, à part.

La peste ! il faut tâcher de mettre ce gaillard-là dans nos intérêts. (*Haut.*) Accoudez ici, Justine.

JUSTINE, revient.

Que vous plait-il, ma Marreine ?

SIMONE.

V'là Monsieur qui est fatigué, allez-vous-en dans le petit buffet, là, à main gauche, en entrant, vous trouverez une bonne bouteille d'un certain vin que je fais bien ; il faut l'apporter avec deux gobelets, & ne vous trompez pas, entendez-vous ? (*A Julien.*) Vous ne serez pas fâché de boire un coup ; pas vrai ?

JULIEN.

Mais, non, ça ne gâtera rien. (*A part.*) Je vais un peu m'éclaircir.

SCENE IV.

SIMONE, JULIEN, *ensuite* JUSTINE.

SIMONE.

ASSEYONS-NOUS sous ce berceau, je causerons plus à notre aise.

JULIEN.

Comme il vous plaira. (*Ils s'assoient.*)

SIMONE, *d'un ton confiant.*

Ah! ça, Monsieur le Sorcier, je voyons ben qu'il faut vous parler vrai.

JULIEN.

Oui, ça s'ra le plus court.

SIMONE.

Vous êtes un habile homme, nous avons tretous en vous de la confiance, & si vous vouliais, il ne tiandrait qu'à vous de nous rendre service.

JULIEN.

Moi, je ne demande pas mieux. De quoi s'agit-il?

JUSTINE, *revient avec une bouteille.*
Et-ce cela, ma Marreine?

SIMONE.

Allons, v'là qu'est bon; mettez-ça là, & allez-vous-en.

JUSTI-

COMEDIE LYRIQUE. 41

JULIEN, à part, en s'en allant.

Qu'elle est méchante !

SIMONE verse à boire.

Buvons un coup ... Oh ! qu'on est à plaindre, mon cher Monsieur, d'avoir une famille ! .. & là , remplissez votre verre, ça ne vous fera pas de mal, il est naturel. Vi là notre fille Agate, je l'aimons bien ; c'est tout simple, elle est notre enfant ; mais si vous fâviez queux tintoin ça me donne ; je li baillons pour mari un homme d'or , un homme tout franc , tout rond, le Compere Blaise.

JULIEN, d'un ton d'intérêt.

Et Agate consent à l'épouser ?

SIMONE.

Tredame ! faut ben qu'alle y consente.

JULIEN, à part.

O l'Ingrate !

SIMONE.

Elle a fait queuques difficultés; mais je l'ons sans peine déterminée à l'obéissance.

JULIEN, à part.

J'enrage !

SIMONE.

Blaise est un garçon sage, riche : il ne me demande rien : c'est le plus intéressant.

JULIEN, d'un air constraint.

Sans doute ... mais Agate n'avait-elle pas été promise à un autre ?

SIMONE.

Oui, c'est vrai, à un certain Julien , un mauvais

sujet qui l'a planté là ; il est parti , peut-être ben mort ; je n'en scavons rien ; je le souhaitons seulement ... A votre santé ... Vous ne bûvez pas.

JULIEN.

Si fait, si fait.

SIMONE.

En tout cas, qu'il soit mort ou non, il ne reviendra plus. Tenez, ne me parlez pas de ces coureurs de pays, ça ne devient jamais rien de bon.

JULIEN.

Doucement, mon art m'apprend que Julien va revenir.

SIMONE.

Vous avez là un art qui ne scait que des choses tristes.

JULIEN.

Oh ! il en scait aussi d'assez drôles. Tenez, par exemple, il m'apprend que le jeune Bastien vous tient terriblement au cœur.

SIMONE.

Paix donc, Monsieur le Sorcier, paix donc, n'faut pas dire ça, je n'en suis pas amoureuse ; je conviens que c'est un garçon que je voyons de bon œil, & qui me revient assez ; mais pourquoi ? c'est qu'il est jeune, bien tourné, bien poli, & puis c'est tout. Si j'ons envie de l'épouser , c'est seulement pour l'empêcher d'écouter la petite Justine , la sœur de ce Julien, qui ne vaut pas mieux que lui.

JULIEN, à part.

Si je n'étais prudent !

SIMO-

S I M O N E.

Et puis, une jeune veuve ne peut pas tout faire,
drès que queuqu'un l'aide, ça fait parler. Les bavards,
les médisans sont si communs, qu'il faut prendre
son parti, malgré qu'on en ait.

D U O.

S I M O N E.

Mais buvons douc ensemble,
Trinquons gaiement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.
Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

J U L I E N.

Oh ! sûrement,
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.

S I M O N E.

Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

Entre nous^{ce}, ce Julien
Qui courtisait ma fille,
N'est qu'un vaurien.

Si je prends Bastien,
C'est qu'il est bon drille.

Mais buvez donc,
Point de façon,
Le vin est bon.
Agate, en fille sage,
A suivi ma leçon.
Blaise est joli garçon.
Ils feront bon ménage.

Mais buvez donc.

Buvons, buvons,
Point de façons.

JULI-

Je le crois bien.

(A part.)
Ah ! que je grille !

Je le crois bien.

Il est très-bon.

Vous avez raison.

(A part.)

J'enrage !

JULIEN.

Vous avez fort bien arrangé tout cela : mais mon Art....

SIMONE.

Eh ! laissez-là votre art ; tenez, me voulez-vous rendre service ? v'là un petit magot que je vous baille. (*Elle lui remet une petite bourse.*)

JULIEN prend la bourse.

Ce n'est pas l'intérêt. (*A part.*) La peste ! qu'il est nourri ! faut toujours prendre , (*Haut.*) Tout franc , vous me gaguez le cœur. (*Ils se levent.*) ça , voyons , que voulez-vous ?

SIMONE.

Ils allont sûrement venir vous consulter : il faut d'abord dire à ma Fille que v'là qui est fini : Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Oh ! laissez faire , je lui ménage une bonne surprise.

SIMONE.

Il faut itou persuader à Blaise qu'il ne peut mieux faire que de se marier.

JULIEN.

Ce serait bien aussi mon dessein de lui donner une femme.

SIMONE.

Pour quant à ce qui est de Bastien , je me charge de cette affaire ... Mais, chut, j'apperçois quelqu'un ; c'est ma Fille : suivez-moi , j'allons vous expliquer ça plus au long.

JULI-

JULIEN apperçoit Agate.

(D'un ton ému.) (Haut.)

(A part.) Agate ... Je vous suis. (A part.) Tâchons de nous délivrer bien vite de cette bavarde.

(Ils sortent d'un côté, Agate entre de l'autre.)

S C E N E V.

AGATE, seule.

Ma mere n'est point ici ... Tant mieux; je pourrai du moins m'y plaindre. Suis-je assez malheureuse? Je n'ai plus d'espérance. Ce vilain Blaise, que je ne puis souffrir, est enfermé avec le Notaire. Dès que ma mere sera de retour, ils vontachever mon contrat de mariage ... Encore si je pouvais, comme Justine, rencontrer le Sorcier, le consulter sur Julien: mais bon! Julien ne pense plus à moi; voilà qui est fini, il faudra que je sois à Blaise. Est-il possible que Julien m'abandonne?

ARIETTE.

Revien, revien,

Ma voix t'appelle:

Vien t'opposer à ce lien.

Ton Agate est toujours fidelle,

Ecoute sa voix qui t'appelle.

Revien, revien

Mon cher Julien.

Chacun ici me désespère:

Tour à tour Blaise & le Notaire

De ma mere irritent l'humeur.

Deis

Dois-je, hélas ! par ma signature,
Moi-même approuver mon malheur ?
Julien, pour te donner mon cœur,
Il n'a pas fallu d'écriture.

Revien, revien, &c.

S C E N E VI.

JULIEN, AGATE.

JULIEN, *à part.*

ELLE est seule.

A G A T E.

Ah ! vous voilà, Monsieur ?

JULIEN, ému.

Oui : .. c'est moi. (*À part.*) Que je me sens ému !
que j'ai de peine à me contraindre !

A G A T E.

Attendez, que je regarde si personne ne nous
écoute ; ce que j'ai à vous dire est si important !

(*Elle va regarder si personne ne
s'approche.*)

JULIEN, pendant qu'Agate regarde au
fond du Théâtre, dit *à part.*

Je la retrouve encore plus aimable. (*Haut.*) Un
garçon du village, qui se nomme Bastien, m'a déjà
prévenu que vous aviez à me consulter. Approchez-
vous.

AGA-

COMEDIE LYRIQUE. 47

A G A T E , à part.

Je ne scçais d'où vient le cœur me palpite: je veux parler, & je me sens si troublée ! ...

J U L I E N .

(*À part.*) Prenons courage. (*Haut.*) Vous vous nommez Agate, fille de la Dame Simonne.

A G A T E , émue.

Cela est vrai.

J U L I E N , touché.

Agate? ...

A G A T E .

Eh bien?

J U L I E N .

Regardez-moi.

A G A T E , tremblante.

Comment?

J U L I E N , montrant son front, & d'un ton très-ferme.

Regardez-moi là, vous dis-je.

D U O .

J U L I E N .

Que vois-je? quelle perfidie!

Osez-vous n'en pas rougir?

A G A T E .

Vous me faites frémir.

J U L I E N .

(*À part.*) Qu'elle est jolie!

J'ai peine à contenir

Et ma colere & mon plaisir.

(*Haut.*) Quelle perfidie!

Osez-vous n'en pas rougir.

AGA-

A G A T E.

Ecoutez-moi, je vous prie.

J U L I E N.

C'est demain qu'on vous marie :
Pouvez-vous y consentir ?

A G A T E.

Non, j'aimerais mieux mourir.

J U L I E N.

Agate, Agate !
Perfide, ingrate !
Vous vous troublez,
Tremblez, tremblez.

A G A T E.

Non, non, Agate
N'est point ingrate.
Vous me troublez,
Vous m'accablez.

J U L I E N.

Quoi ! Julien toujours fidelle,
En vain vous rappelle
Des sermens faits tant de fois !
C'est lui qui vous les rappelle :
Vous n'entendez pas sa voix !

(Julien continue avec chaleur.)

C'est Blaise que vous aimez ... que vous prenez pour époux ... Blaise l'intime ami de Julien trahit sa confiance, il lui enlève ce qu'il aimait le plus au monde, & vous y consentez ! Mais ne l'espérez, ni l'un ni l'autre ; non, je vous prédis mille traverses, & quand Julien devrait revenir lui-même ...

A G A T E , vivement.

Que dites-vous ? ... Julien ... je le reverrais ? ... Ah ! vous m'annoncez mon bonheur.

J U L I E N , étonné.

Comment ?

A G A T E.

Si vous saviez tout, pouvez-vous ignorer que je déteste Blaise, que c'est ma mère qui depuis six mois me tourmente pour ce mariage.

JULI-

JULIEN, à part.

Qu'entends-je?

AGATE.

Et tout cela sous prétexte qu'en m'épousant, il
consent à terminer un grand Procès que j'aimerais
cent fois mieux perdre.

JULIEN, à part.

Je renais.

AGATE.

J'ai résisté jusqu'à ce moment. C'est en vain que
l'on me répète que Julien ne reviendra plus.

AIR.

Julien sans cesse

Eut ma tendresse.

Pendant le jour, mes yeux
Ne cherchent que les lieux
Où, réunis tous deux,
Il me disait, d'un ton si tendre:
Chere Agate, unissons nos vœux;
Je crois encor, je crois l'entendre.

L'absence sur moi ne peut rien;
Quand je pleure ou quand je soupire,
Il suffit de nommer Julien,
On me voit aussi-tôt sourire.

Julien sans cesse, &c.

JULIEN.

Que dites-vous; Agate? ..., Ah! gardez-vous de
soupçonner Julien d'infidélité. Il vous aime; il va
revenir.

AGATE, très-vivement.

Ah! Ciel! Monsieur, je suis votre servante.

(*Elle veut sortir, Julien l'arrête.*)

D

JULL-

JULIEN.

Où courrez-vous?

AGATE, *d'un ton vif & gai.*

Rassembler sa sœur, ma mère, ses amis, tout le village; leur annoncer cette nouvelle charmante.

JULIEN.

Arrêtez.

AGATE *revient d'un air tendre & embarrassé.*

Mais aussi, ne me trompez-vous pas? ... Cela ferait trop méchant ... Tenez, voilà tout l'argent que je possède ... si Julien ne m'aime plus, dites-le moi plutôt.

(Elle lui présente quelques pieces.)

JULIEN *lui repousse la main, qu'elle remet dans sa poche.*

Conservez votre argent ... ne craignez rien, vous dis-je. *(Il lui prend la main avec émotion.)* Julien ne vous a jamais tant aimée ... Vous le reverrez dès ce soir.

SCENE VII.

AGATE, BLAISE, JULIEN.

BLAISE *arrive, & sépare Julien d'avec Agate, dont il tenoit la main.*

EH! bellement, Monsieur le Sorcier: parlez d'un peu moins près à notre Ménagere.

JULIEN *surpris.*

(A part.) Maudit soit l'importun. *(Haut, d'un air emba-*

COMEDIE LYRIQUE. 51

embarrassé.) C'est que sur cette belle main je considérais certain signe.

B L A I S E.

Eh ! bien, une autre fois vous aurez tout le tems de le considerer en notre présence. Et vous, Mademoiselle, près qui de d'puis ce matin je ne faisons autre métier que de courir; allez vite rejoindre votre mere, qui vous attend.

J U L I E N , se composant.

Monsieur Blaise a raison; rentrez, puisqu'on vous appelle. (*Agate s'éloigne, —*) Ne dites mot. (*Julien la suit, laisse Blaise seul sur le devant du Théâtre, & dit à part à Agate:*) Soyez tranquille; & revenez au plus vite. (*Agate sort.*)

B L A I S E , à part, pendant que Julien conduit des yeux Agate.

Je sommes seuls. Dame Simone viant de me dire que ce Sorcier était un homme en qui je pouvions avoir toute confiance, si je le tâtonnais un tantinet à l'occasion de notre mariage.

JULIEN , à part , de l'autre côté du Théâtre.

Mon Rival se vient livrer de lui-même. Ne risquons pas son désaveu; je suis sûr du cœur d'Agate. Tâchons en ce moment d'intimider Blaise, & de lui reprendre ma cassette. (*Haut ; il s'approche de Blaise & lui frappe sur l'épaule.*) Eh bien, quoi ? qu'est-ce, notre ami ? Vous paroissez tout triste.

B L A I S E .

C'est que je sis fâché.

J U L I E N , riant.

Comment ! un jour de noce, la veille d'un mariage !

BLAISE.

Vraiment ... oui ; c'est justement ça qui fait que j'avons peur.

JULIEN, riant.

Vous avez peur ? Et de quoi donc ?

BLAISE.

Les femmes sont si changeantes ! ... Agate pourrait bien itou l'être, & ça fait que je craignons.

JULIEN.

Ah ! j'entends ... vous êtes jaloux.

BLAISE.

ça s'peut ben, jaloux , comme vous voudrais : je n'en scavons rien ; mais, tenez :

ARIEtte.

Quand j'voyons près d'ma petite
Batifoler queuque amant ,
Tout d'un coup mon sang s'agit,
Il roule, il se précipite,
Et je pards le mouvement.
ça m'prend comme une migraine,
ça me tiant entre les yeux ...
Du milieu de ma potreine ,
Je sentons monter des feux.
Ils me brûlont le visage ,
Et dans mon cœur aussitôt ,
J'entends tôt , tôt , tôt , tôt , tôt .
Je me désole, j'enrage ,
Et je n'ose dire un mot.

JULIEN.

Comment, diable, c'est de la jalouse & de la plus terrible ; je vous plains.

BLAI-

BLAISE.

C'est plus fort que moi , & quand je venons à penser qu'après le mariage , il pourrait y avoir de certaines suites ... ça me baille des ferremens de cœur.

JULIEN, *en le considerant & en riant.*

Mais écoutez ; je connais des maris qui ne devraient jamais avoir de soupçons sur cet article.

BLAISE.

Eh ! bien, j'en avons nous ; c'est notre guignon. Et comme vous scavez l'avenir, je venons vous prier, en payant, de nous dire un peu ...

JULIEN.

Si votre femme vous sera fidèle ?

BLAISE.

Justement.

JULIEN, *d'un ton ferme.*

Mais entre-nous soit dit, Maître Blaise, méritez-vous bien qu'on vous le soit, & vous-même ...

BLAISE.

Qu'est-ce à dire ?

JULIEN, *à demi-voix.*

Oui, l'êtes-vous au fond du cœur à de certains engagemens ?

BLAISE, *étonné.*

(*A part.*) Ne disons mot. (*Haut.*) Je n'ons jamais manqué à personne , Monsieur le Sorcier ; je sommes connus, je n'avons rien à craindre.

JULIEN.

(*A part*) Ah ! le fourbe ! (*Haut.*) C'est ce que

mes conjurations me vont bientôt apprendre. Vous allez entendre votre destinée.

BLAISE.

Eh ! bian, conjurations, soit : qu'à ça ne tienne, vous n'avais qu'à conjurer.

JULIEN, *d'un ton très-ferme.*

Vous le voulez ? ...

BLAISE.

Oui, j'allons faire un tour à la maison, je reviendrons quand tout s'ra fait.

(Il veut s'en aller.)

JULIEN *le retient.*

Doucement, cela ne s'arrange pas ainsi ; j'ai besoin de votre présence.

BLAISE, *voulant s'en aller.*

Oh ! il faudra que vous vous en passiez. Je ne sommes pas de loisir, j'ons affaire ailleurs.

JULIEN.

(Apart) Courage : il s'intimide. *(Haut.)* J'en suis fâché ; *(D'un ton malin :)* Mais vous resterez. Dans l'instant vous en serez quitte. Il ne s'agit que d'avoir tous les deux une petite conversation avec le Diable.

BLAISE, *intimidé.*

Avec le Diable ! ... Oh ! voilà qui est fini, Monsieur, je ne suis plus curieux.

JULIEN, *malignement.*

Tant pis; car il n'est plus tems de reculer : *(Ferme.)* Vous l'avez voulu.

BLAI-

BLAISE, tremblant.

(A part.) Que devenir? ... Quoi! sérieusement...
ce sera le Diable, Monsieur? ...

JULIEN.

Très-sérieusement. Sçavez-vous que c'est un
grand avantage que je vous procure: vous aurez l'hon-
neur de le voir, de lui parler.

BLAISE, vivement.

Oh! que non; je me boucherai plutôt les yeux
avec mes deux poings.

JULIEN.

Ce sera le plus sage ... Allons, (Il le prend par la
main,) donnez-moi la main ... (Il le conduit au milieu
du Théâtre.) Bon... Placez-vous au milieu de ce cercle.

(Il décrit avec sa baguette un cercle sur le
Théâtre, & place Blaise au milieu.)

BLAISE, à part, en se plaçant dans le cercle.
Pauvre Blaise!

JULIEN.

Sur-tout, gardez-vous bien d'en sortir.

BLAISE, naïvement.

Oh! je vous le promets.

JULIEN, à part, en riant.
Il tremble.

BLAISE.

Maudite curiosité!

JULIEN, d'un ton ferme.
Silence ... je vais commencer.

RECITATIF.

Noirs habitans de la nuit éternelle,
Farfadets, Latins & Démons,

Qui veillez sur les Espions,
 Les nouvellistes, les fripons,
 Reconnoissez ma voix qui vous appelle.
 Protégez un futur époux,
 Qu'un esprit diabolique anime;
 Il est soupçonneux & jaloux :
 De l'avenir découvrons-lui l'abîme.

A I R.

Quel transport me faisit soudain !

B L A I S E.

Tout mon corps tremble.

(Ici Blaise met ses mains devant ses yeux.)

L'enfer s'assemble.

La terre tremble,
 L'enfer s'assemble,

Et j'entends un bruit souterrain.

(Julien imite un chœur de Démons.)

Nous quittons les retraites sombres,

Nous accourons du sein des ombres.

(Il reprend sa voix.)

Vous paraïssez ...

B L A I S E tremblant, & se bouchant les yeux.

Ma frayeur est extrême ..

J U L I E N , d'un ton ferme.

Paix.

B L A I S E.

Ma peur est extrême.

J U L I E N .

C'est le grand Diable lui-même ;

Ecoutez, Blaise, & frémissez.

(Il imite la voix du Diable.)

R E C I T A T I F.

Si tu veux d'une épouse tendre,

Fixer seul l'amoureux désir,

O Blaise, pour y parvenir,

A Julien commence par rendre,

La cassette & l'argent que tu lui veux ravir.

Tu dois m'entendre.

BLAI.

COMEDIE LYRIQUE. 57

BLAISE.

AIR.

(*Apert.*) Le Diable vient de me trahir.

(*Haut.*) De tout mon cœur, dans l'instant même,

JULIEN, avec sa voix naturelle.

Respectez son ordre suprême.

BLAISE.

Dans le moment.

JULIEN. BLAISE.

Il y consent. Ah! quel tourment!

JULIEN, s'essuie le visage comme s'il avoit
en bien de la peine.

Voilà qui est fini ; vous n'avez plus rien à craindre.

BLAISE, ouvre les yeux.

Ouf, ah ! que j'ai souffert ! Le Diable est donc
parti ?

JULIEN.

Oui, comme il est venu. Ah ! ça, vous avez entendu ses volontés ?

BLAISE.

Que trop.

JULIEN.

Vous voyez à quel prix il a mis votre bonheur :
que Diable aussi ! vous ne nous disiez mot de cette
cassette.

BLAISE, en confidence.

La peste ! c'était un secret. Julien me la laissa en partant. Personne n'en savait rien, & comme ils disent qu'il ne reviendrait plus ...

JULIEN.

J'entends, vous regardiez ça comme un héritage.

(*Apert.*) Oh ! le fripon ! (*Haut.*) Il faut me la rapporter.

BLAISE.

Mais je l'ai bien entendu ; c'est à Julien que je la dois remettre.

JULIEN.

Aussi, est-ce à lui que vous la donnerez. Voulez-vous l'aller trouver, ou que je l'appelle ici ?

BLAISE, *incertain.*

Mais ...

JULIEN.

Vous n'avez qu'à dire : moi, cela m'est égal ; j'ai cinq ou six cents Diables à mes ordres.

BLAISE, *vivement.*

Eh ! non, j'aime mieux qu'il vienne.

JULIEN.

Allez donc la chercher bien vite, & revenez ici.

BLAISE.

J'y vais dans le moment. (*Il va & revient.*) Au moins , Monsieur le Sorcier, bouche close.

JULIEN, *en riant.*

Ne craignez rien ; je suis trop de vos amis.

S C E N E VIII.

BASTIEN, JULIEN(*) .

BASTIEN, *accourt.*

AH ! mon cher Julien, tout est désesposé.

JULI-

(*) Cette Scene est très-vive , & les deux Acteurs doivent, pour ainsi dire, parler ensemble. Bastien est triste , & Julien fort gai.

JULIEN.

Je suis au comble de la joie.

BASTIEN.

On veut absolument contraindre Agate.

JULIEN.

Agate m'est toujours fidèle.

BASTIEN.

Simone & Blaise sont réunis.

JULIEN.

Simone & Blaise sont plus attrapés qu'ils ne pensent.

BASTIEN.

Mais écoute...

JULIEN.

Mais, tais-toi ...

S C E N E I X.

BASTIEN, JULIEN, JUSTINE.

JUSTINE, *accourt.*

AH! Monsieur le Sorcier, voici bien autre chose!

BASTIEN, *inquiet.*

Comment?

JUSTINE.

Je suis perdue, si mon frere ne revient pas bien vite.

BASTIEN.

Qu'est-ce?

JULI-

JULIEN.

Parlez.

JUSTINE, vivement.

Simone veut marier Agate : elle veut aussi me marier avec un homme que je n'ai jamais vu ! & tout cela pour se conserver Bastien.

BASTIEN.

Est-il possible ? .. (*A Julien à part.*) Ah ! mon cher ami.

JULIEN, avec confiance.

Soyez tranquilles l'un & l'autre.

JUSTINE.

Vous m'avez tant promis que Julien reviendrait !

SCENE X.

BASTIEN, AGATE, JULIEN.

JUSTINE.

AGATE, accourt, & se place entre Bastien & Julien.

J'ECHAPPE à ma mere, j'accours à vous. Je suis désolée : mon contrat est prêt, on ne m'écoute plus, on veut que je signe. Je ne sais quel parti prendre ; vous m'avez dit que je reverrais Julien.

JUSTINE.

Vous me l'avez juré.

JULIEN, ému.

Eh ! bien ... oui ... vous l'allez revoir.

AGA-

COMEDIE LYRIQUE. 61

AGATE ET JUSTINE, avec *transport.*

Ah ! Ciel !

(*Pendant ce tems, Julien se prépare à quitter son travestissement.*)

JULIEN.

Mais ne serez-vous point effrayées ?

AGATE.

A-t-on jamais peur de ce qu'on aime ?

(*Toute cette Scene doit être du débit le plus vif.*)

JULIEN.

Le reconnoîtrez-vous ?

JUSTINE.

Son portrait est dans nos deux coeurs.

JULIEN.

Comment l'allez-vous recevoir ?

JUSTINE, vivement.

Oh ! je lui sauterai au col.

AGATE.

Quoi qu'on en puisse dire, je l'embrasserai mille fois.

JULIEN.

(*À part.*) Quel plaisir ! (*Haut.*) C'en est fait. (*Il jette son bonnet, sa robe & paraît tel qu'on l'a vu au premier Acte.*) Le moment est venu ... Bastien, Justine, Agate, embrassez tous Julien.

QUATUOR.

JUSTINE.

Ah ! mon frere !

AGATE.

Mon cher amant !

JULI-

JULIEN.

Ah ! ma sœur ! ... ma chère maîtresse !

JUSTINE.

Ah ! quelle allégresse !

BASTIEN.

Quel heureux moment !

AGATE.

Quelle douce ivresse !

Je revois Julien.

JUSTINE.

J'obtiendrai Bastien,

Quelle allegresse ! ...

Est-il bonheur égal au mien ?

JULIEN & AGATE.

Que le chagrin cesse.

BASTIEN & JUSTINE.

Que le plaisir naîsse.

TOUTS.

De nos coeurs suivons les loix,

Embrassons-nous mille fois.

AGATE.

Mon cher Julien !

JUSTINE.

Mon frere !

JULIEN, *les embrassant.*

Mes amis !

AGATE.

Mais, dites-moi ...

JUSTINE.

Mais, contez-moi.

JULIEN.

Ma sœur ... ma femme, car vous le ferez bientôt,

tôt, ma chère Agate; je vous expliquerai tout. Ne songeons qu'au plaisir.

S C E N E XI.

BASTIEN, AGATE, JULIEN,
JUSTINE, BLAISE.

BLAISE tient entre ses mains la cassette.

(A part.) Voilà toujours la cassette. Voyons un peu comment il s'y prendra pour faire venir Julien. (Il le voit & crie.) O Ciel! c'est lui; je suis perdu. (Il jette la cassette, & veut s'en aller.)

(Justine ramasse la cassette, & la donne dans la coulisse.

JULIEN arrête Blaise.

Et là, arrêtez. (En riant.) Ah! Ah! Maître Blaise, vous héritez donc comme ça des gens qui ne sont pas morts.

BLAISE, interdit.

Je ne savions pas ...

S C E N E XII & dernière.

SIMONE, BASTIEN, AGATE,
JULIEN, JUSTINE, BLAISE.

SIMONE.

POURQUOI donc tous ces cris? ... mais ... me trompé-je, Julien!

BASTI-

BASTIEN.

Lui-même.

JULIEN, *en riant.*

Oui, ce mauvais sujet, ce vaurien, qui ...

SIMONE, *interdite.*

Accoudez, Maître Julien, je n'avons pas dit ...

JULIEN.

Doucement, j'ai tout entendu.

SIMONE.

Comment ! vous étiez ...

JULIEN, *gaiement.*

Le Sorcier; & convenez que ce n'est pas mal l'être que d'arriver à propos pour déranger vos méchans projets, retrouver ma maîtresse, mon argent, & faire mon bonheur & celui des autres.

SIMONE, *avec humeur.*

Je sis votre servante. Je n'entendons point de pareilles histoires. Ma parole est donnée, faut qu'alle se tienne, & commencez, s'il vous plaît, par me rendre la bourse.

JULIEN.

Oh ! non, en conscience, je ne puis pas. Je la garde ; c'est le présent de noces. Croyez-moi, Dame Simone ; traitons ceci de bonne amitié. Je commence par reprendre Agate. (*Il donne la main à Agate.*) Elle m'a été promise, nous nous aimons, & avec l'argent que je rapporte, & celui que j'ai confié à Monsieur Blaise, dont il voudra bien ne pas hériter, je lui promets une vie agréable. Je donne ma sœur Justine à Bastien. (*Bastien vient se placer entre Julien*

COMEDIE LYRIQUE. 65

Justine & Blaise.) Mais consolez-vous, je vous garde un mari.

SIMONE.

A moi?

JULIEN.

Oui : n'avez-vous pas un Procès avec le Compere Blaise? Il faut le terminer; eh! bien, épousez-le, tout sera dit.

SIMONE.

Vous badinez.

BLAISE.

Sans doute.

JULIEN.

Doucement, Maître Blaise: ce n'est qu'à cette condition que je ferai discret dans le village.

AGATE, à demi-voix, à Simone.

Vous m'avez tant répété, ma mere, que Monsieur Blaise était un bon garçon, tout rond, tout uni ... un peu ...

SIMONE, l'interrompt.

Taisez-vous, folle. (À part.) Me voilà prise.
(Haut.) Eh! bien, Compere Blaise?

BLAISE.

Eh! bien, Dame Simone?

SIMONE.

Ma foi, j'y consens.

BLAISE.

Tope, & moi itou.

(Il passe à côté de Simone, & se place entre elle & Agate.)

E

JULI-

JULIEN.

C'est le bon parti. Soyons d'accord. Tenez, j'en ai assez vu pour n'être pas curieux d'en voir d'avantage. Vivons tous six ensemble : avec mon argent, j'achéterai une petite Terre, & là,

ARIETTE.

Dans le sein de la liberté,
De l'amour & de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence
Nous opposerons la gaieté.

L'arbrisseau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra sa croissance,
Tout s'embellit par la propriété.
Mon jardin n'a point d'étendue ;
Mais il est à moi ;
Chez moi, je suis Roi.

J'irai moi-même à la charrue,
De mes bœufs prêter les efforts ;
Le travail est l'ami du corps ;
C'est la paresse qui nous tue.
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime,
Oui, c'est-là le bonheur suprême,
Ou, ma foi, je n'en connais pas.

SIMONE.

T'as raison, mon garçon ; viens, que je t'embrasse : vivons tretous de bonne intelligence.

JULIEN.

C'est ce que je demande ; faisons les trois noces, & ne songeons qu'à célébrer, & le Sorcier, & son heureux retour.

VAU-

V A U D E V I L L E.

A G A T E.

Loin de l'objet de ma tendresse,
Mon cœur soupirait nuit & jour ;
Les plaisirs, la vive allégresse,
En ces lieux suivent son retour :
A nous rendre heureux il s'empresse ;
Il parait, &, dans un instant,
Il fait tant, tant, tant, tant, tant, tant.
Que, les embarras, la tristesse,
Il nous force à tout oublier :
C'est un sorcier, c'est un sorcier.

B A S T I E N.

Bergers qui, pour vaincre une Belle,
Prodiguez les soins, les langueurs ;
Loin de toucher votre cruelle,
Craignez de nourrir ses rigueurs.
Imitez l'amant téméraire :
Quand l'Amour lui marque l'instant,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que la plus farouche Bergere
Finit bientôt par s'écrier :
Il est Sorcier.

S I M O N E.

Quand une veuve a de l'espece,
Galants sont près d'elle assidus ;
D'abord la vieille avec adresse
Défend son cœur & ses écus :
Mais qu'un vivant de bonne mise
Lui conte son tendre tourment,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que notre pauvre femme éprise
Finit par tout sacrifier :
C'est un Sorcier.

B L A I S E.

A la ville, on dit qu'on s'ennuie,
Que tout est triste & languissant ;
Mais pour mener joyeuse vie,
Parlez-moi d'un bon paysan.
Dans sa maison la gaieté brille,
Toujours dispos, toujours content,
Il fait tant, tant, tant, tant,
Qu'on voit sa petite famille
Tous les ans se multiplier ;
C'est un Sorcier.

J U S T I N E.

Plaignez le sort d'une fillette,
Dans les bois, aux champs, aux vergers,
Elle a beau chercher, la pauvreté,
A fuir l'approche des Bergers :
Il faut que celui qui la guette,
La surprenne un soir en rentrant.
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que jamais dans sa colerette
Son bouquet ne reste en entier ;
C'est un sorcier.

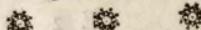
J U L I E N.

Après avoir souffert des peines,
Mon bonheur surpassé mes vœux.
De l'hymen je serre les chaînes,
Mes amis par moi sont heureux ;
Mais je brigue un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant, tant, tant,
Qu'assuré de votre suffrage,
Je puise à mon tour m'écrier ;
Je suis Sorcier.

C H O E U R.

Nous briguons un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant.
Frappez, tant, tant, tant, tant.
Qu'assurés de votre suffrage,
Nous puissions tous nous écrier :
Vive notre Sorcier.

F I N.



SANCHO PANÇA

DANS SON ISLE,
COMEDIE LYRIQUE;

EN DEUX ACTES, EN PROSE,
MELE'E D'ARIETTES:

Par Mr. POINSINET.

La Musique de Mr. PHILIDOR.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Cour,

le



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXVII.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

SANCHO PANCA, <i>Gouverneur,</i>	Mr. Dinesi.
THERESE, <i>Femme de Sancho Pança,</i>	Mad. Dartimont.
LOPE TOCHO, <i>Payfan amoureux de la Fille de Sancho Pança,</i>	Mr. de la Tour.
JULIETTE, <i>Payfanne dont Sancho Pança est amoureux,</i>	Mad. Dinesi.
UN BERGER,	Mr. Veillas.
UNE BERGERE,	Mad. Mercier.
UN MEDECIN,	Mr. Casimir.
DON CRISPINOS, <i>Amant de Juliette,</i>	Mr. Marfy.
TORILLOS, <i>Gentilhomme, au service du Gouverneur,</i>	Mr. Deschamps.
Un Barbier.	Un Perruquier.
Un Maréchal.	Un Traiteur.
Un Payfan.	Un Cuisinier.
Une Payfanne.	Un Rotisseur.
Un Procureur.	Un Aide de cuisine.
Un Cordonnier.	Une Gouvernante.
Un Tailleur.	

*La Scene est à Barataria, dans la Maison du
Gouverneur.*





S A N C H O P A N Ç A
DANS SON ISLE.
COMEDIE LYRIQUE.



A C T E P R E M I E R.

Le Théâtre représente un Salon très-orné.

S C E N E P R E M I E R E.
THERESE PANCA, LOPE
TOCHO.

T H E R E S E.

A la fin finale j'arrivons : j'allons donc voir ce biau Gouvarneur. Je gage que mon vieux sournois ne me croit pas si près de ses talons. Ah ! trédam, il faut que je rencontre la petite peronnelle dont ils m'avont averti qu'il s'est amouraché ici malgré la fidélité conjugale qu'il me doit, & vous le scavez, comme tout le village, Monsieur Lope, vous le scavez si je lui ai bien gardée ?

A 2

LOPE

LOPE TOCHO.

Paix donc, Dame Thérèse. Vous dites ça comme un reproche. Tranquillisais vous : le bon homme Sancho est trop sage, n'en croyez pas les calomnies, & songez à notre affaire.

THERÈSE.

Et oui, oui, j'y songe; vous épouserez'not'fille, v'là qu'est fini... Mais que c'est donc beau, mon garçon ! queux enfilades ! & pis de l'or, & pis de grands meubles ! Ah ! Dame, si ça continue, t'auras beau dire, je croirai que c'est tout de bon que not'homme est devenu tout de suite ou Gouvarneur, ou Prince.

LOPE TOCHO.

Non, j'veus dis, je suis dans le secret ; tout ce qui reluit n'est pas or. C'est une niche qu'on fait au Papa Sancho. Comme il ne parlait jamais que de Principautés & de Gouvernemens, on lui a donné à croire qu'on lui baillait celui-ci, & le tout pour divertir un Duc & une Duchesse que l'on informe bien fidélement de tout ce qu'il y fait.

THERÈSE.

Voirment, ça n'est pas trop biau à ces gros Seigneurs de se moquer comme ça du pauvre monde.

LOPE TOCHO.

Mais aussi votre Mari, à ce que m'avont dit les gens de la Maison, est si drôle & si simple !

THERÈSE.

Ah ! que nennin, il n'y a pire eau que celle qui dort, c'est un rusé, un matois qui m'a donné bien du

COMEDIE LYRIQUE 5

du tintoin. Voyez que j'en ons une belle recompense !

ARIETTE.

Il falloit le voir au village,
Quand il sortoit du Cabaret,
Il étoit yvre , il faisoit rage;
Ah ! quel tourment quand il rentroit.
Passe encor si quelques taloches,
Eussent fini le différent ;
On n'a pas ses mains dans ses poches ,
Pif, Paf, on les donne, on les rend.
Quand rien n'arrête la besogne ,
Et qu'un mari fait son devoir ,
Pendant le jour la femme grogne ,
Mais elle s'appaise le soir.

LOPE TOCHO.

Il est vrai que l'ami Sancho est un peu sur sa bouche.

THERESE.

Il ne falloit pas moins que je le supportisse avec tous ses vices ; là où tiant la chevre faut quelle y broute; aussi j'ons eu bien des obligations au Seigneur Don Quichote de lui avoir baillé une charge d'E-cuyer errant ; c'est toujours rendre un grand service à une pauvre femme, que de la débarrasser de son mari. Stapendant je ne sommes pas pour souffrir qu'il en cajole une autre, & dès que j'ons appris ses beaux déportemens, j'ons bien vite fait mon paquet pour y venir mettre ordre.

LOPE TOCHO.

Vous avez fort bien fait. Par ainsi vous esperez donc qu'il consentira à ce que je l'y venons demander;

mander ; qu'il plantera là toutes ses Chevaleries, où il n'a jamais gagné que des coups, qu'il viendra vivre avec nous dans notre ferme, où rien ne manque, & qu'il me baillera sa petite Sancha en mariage.

T H E R E S E.

S'il vous la baillera ! oh ! ça s'ra vrai comme je m'appelle Therese ; les fous font les festins, & les sages les mangent. Il n'y a ni Gouvarneur, ni gouvarnerie qui tienne, vous êtes not'ami, not'compere & not'voisin ; vous aimez not'fille ; elle vous voit de bon œil, ça suffit : c'est moi qui suis sa mere, & quand il serait quatre fois plus son pere qu'il ne l'est, ça ne doit regarder que moi : oh ! ne croyez pas que je le ménage après l'affront qu'il n'a pas honte de me faire.

L O P E T O C H O.

Et vous en revenais toujours là : si donc, que c'est vilain d'être jalouse.

T H E R E S E.

Moi jalouse ! parguienne oui ; j'en ons ben le tems ! oh ! ce n'est pas que je l'aime ; mais on a un cœur, on est sensible, on se souvient de ce qui nous est dû, & puis que scrait-on ? Depuis que le v'là gros Seigneur, peut-être ben sur le tard n'est-il plus si souvent gris.

L O P E T O C H O.

Encore une fois, pensais à mon mariage, ça nous r^{em}unira. Vous viendrais tretous dans not'métairie, une ferme où l'on rit vaut mieux qu'un Palais où l'on bâille ; chez nous vous ferais la maîtrefse,

COMEDIE LYRIQUE. 7

se, votre fille fera le ménage, Sancho la cuisine, moi les affaires, & vive la joie.

ARIETTE.

Dans ces grands châteaux,
On dit qu'on voit sans cesse,
Une duchesse,
Une princesse,
Dormir, bâiller, sur des carreaux.

Dans ma métairie,
Moi je veux qu'on rie,
Jamais d'embarras,
Le jour boune chére :
Le soir laissez faire,
Notre ménagere
Ne se plaindra pas.

THERESE.

Ah ! taisez-vous donc ; il semble déjà que j'y sois. Vous me rendais toute joyeuse ; laissez faire à moi, il va venir, j'allons l'y parler doucement ; mais s'il bronche, suffit ; vous varrez comment je m'comporte.

LOPE TOCHO.

Paix : j'entends du bruit, c'est lui qui viant ;
taisons-nous.

SCENE II.

**LOPE TOCHO, THERESE,
SANCHO, (entouré de plusieurs
domestiques qui lui font des réverences.)**

S A N C H O.

Oh ! laissez-là vos réverences ; je n'aime point tant les façons ; la politesse est une traîtresse : que l'on panse mon grison, & que l'on songe à me faire diner bien vite.

T R I O.

<i>Thereſe.</i>	<i>Lope Tocho.</i>	<i>Sancho.</i>
Oui, c'est lui, La bonne figure,	Est-ce lui? La plaisante allure.	C'est ma femme! Qu'elle avantu- re !
Ah ! ah ! ah ! On n'y tient pas ,	Ah ! ah ! ah! On n'y tient pas,	Je ne l'atten- dois pas.
Mon cher mari,	Mon cher Monsieur,	Comment !
Qu'il est drôle,	Ah ! ah ! ah!	qu'est-cé à dire?
Ah ! ah ! ah !	Vous êtes si drôle	Qu'avez vous à rire ?
Eh! non, laissez faire,	Que l'on n'y tient pas.	Pourquoi ces éclats ?
N'ai-je pas deux bras? Viens-y tu verras.	Point de colere, Pour une misere	Je crois qu'elle est folle,
	Ne vous fâchez pas.	ça Mr. le drôle, Un ton plus bas.
	On a beau faire.	Tais-toi The- refe,
	On n'y tient pas.	Si non tu senti- ras
		Ce que pese mon bras.
		LOPE

LOPE TOCHO.

Eh! là n'faut pas nous en vouloir pour une petite gaillardise ; je venons vous parler d'une affaire bien plus sérieuse.

THERESE.

Ah ! que oui, j'en ons d'autres à ly compter.
Eh ! ben, Monsieur le biau galant, pourrait-on sçavoir des nouvelles de votre amoureuse ?

SANCHO.

Qu'est-ce que ça signifie ?

LOPE TOCHO, à Therese.

Laissez-nous un moment expliquer.

THERESE, à Lope Tocho en menaçant Sancho.

Parlez, parlez.

LOPE TOCHO.

Vous ne reconnaissiez pas en moi Lope Tocho,
neveu de Jean Tocho vot'compere.

SANCHO.

Ah ! mon ancien ami Tocho ! Comment se porte-t-il ?

LOPE TOCHO.

Fort bien. Il est mort ; mais ça ne fait rien à la chose. Il m'a laislé tout son bien, parceque je suis tout seul, & au par dessus une bonne métairie dont je devians le farmier.

SANCHO.

Tant mieux, si vous êtes si riche, vous dinerez deux fois ; mais le mords doré ne rend pas le cheval meilleur. Et

T H E R E S E.

Oh ! j'aime bança ; n'allez-vous pas faire le rencheri ? Mais ça li fied !

L O P E T O C H O.

Mais je vous en prie, Dame Thereſe ; laissez-nous.

T H E R E S E.

Mais voyez donc, faut-il tant de raisons pour li dire que sa fille est grande comme pere & mere, que ça demande à se pourvoir à corps & à cris, & qu'il vaut ben mieux la marier que non pas de li laisser faire quelque sottise ? Vlà un bon garçon qui la demande.

S A N C H O.

Comment ?

L O P E T O C H O.

Oui. Vlà le fait. J'ons déjà parole de vot' fille, & celle de vot' femme. J'aurions bian pû nous passer de la vôtre, mais par politesse. . . .

S A N C H O.

Sçavez-vous que j'ai besoin de tout mon bon sens pour ne pas vous répondre un millier de sottises ? Ah ! que nennin ; ce n'est pas dans nos vignes que vous viendrez chercher des perles. Ecoutez-les donc dire ; bailler la fille d'un Gouverneur à un payfan !

T H E R E S E.

Trédame, un payfan ! ne voulez-vous pas marier vot' fille dans un Palais, où elle n'aura pas l'esprit

COMEDIE LYRIQUE. 11

prit de marcher, pour qu'on se moque d'elle & de vous? Nenniñ, Sancha a des cottes de serge, ça l'y fiait mieux que des souliers de soye; faut que chacun se mesure à son aulne: voirment on appellerait ma fille Madame: & moi! faudra donc m'appeler ma Reine.

LOPE TOCHO.

Courage, continuez.

SANCHO.

Auras-tu bien-tôt dit, femme opiniâtre, & têtue, quand la fortune est à la porte, faut-il lui fermer sur le nez? Veux-tu toujours rester dans ton même état, sans hausser ni baisser, comme une figure de tapisserie: Me voilà Gouverneur; je veux que ma fille soit Comtesse, Baronne & peut-être ben Duchesse, selon ma fantaisie.

ARIETTE.

Je veux que Sancha brille,
Et fasse honneur à sa famille.

A sa suite on verra
Des laquais, des pages;
Dans un brillant équipage
Ma fille brillera.

Grands yeux ouverts, bouche béeante,
Tout le peuple demandera,
Qu'elle est cette infante?
On lui répondra,
C'est la fille,
De Monseigneur
Sancho Pança, le Gouverneur.
Quel honneur!
Pour ma famille.

A la

A la Cour elle paroîtra.
 Le Roi lui même ira la prendre ;
 La Reine l'embrassera.
 Chaque courtisan enviera,
 Le Bonheur de mon gendre,
 Et celui du papa.

Chacun dira
 C'est la fille ,
 De Monseigneur
 Sancho Pança ,
 Le Gouverneur ,
 Quel honneur !
 Pour ma famille.

L O P E T O C H O.

Mais écoutez une raison. Qu'avez-vous donc,
 Dame Thérese ?

THE RESE, *se cachant avec son tablier.*

Oh ! ça me désespere ! (*Elle frappe du pied.*)
 Oui, toutes ces grandeurs là front la perdition de
 vot' fille ; (on sc̄ait bien d'où l'on vient, on ne sc̄ait
 pas où l'on va;) je n'ai jamais aimé les suffisances ;
 je m'appelle *Therese*, & mon Pere *Coscayo*,
 & v'là tout. Voirment quand not' fille passerait par
 le Village avec ses biaux atours de qualité, ils ne
 manquerions pas de dire : eh ! regarde donc cette
 Mam'selle, il y a quatre jours qu'elle filait des étou-
 pes, & se paraît d'une serviette sur sa tête ; la v'là
 dans le beau monde ; mais il n'y a pas de feu sans
 fumée : le Pere est Gouverneur ; oui, oui, c'est ben
 plutôt la fille qui est Gouverneuse ; & tout ci tout
 ça ; oh ! je leur fermerai ben la bouche, moi ! &
 tant que j'aurai mes cinq ou six sens de nature, San-
 cha ne sera pas princesse, je n'y baillerai jamais mon
 consentement.

SAN-

COMEDIE LYRIQUE. 13

S A N C H O.

Bavarde que tu es, t'as beau dire, beau crier,
c'est resolu dans ma tête; Sancha sera Comtesse,
quand tu devrais en crever.

T H E R E S E.

Et moi j'aimerais mieux qu'elle fut morte que
de la voir tant seulement Baronne.

S A N C H O.

Ah! ça, il n'y a si bonne compagnie qu'il ne
faille quitter, comme disait ce grand Roi.

L O P E T O C H O.

Comment! vous nous plantais-là?

T H E R E S E.

Pardi, c'est tout simple: ne faut-il pas que
ce biau Monseigneur s'en aille visiter sa chere
Infante.

S A N C H O.

Une fois pour toutes que voulez-vous dire...?
(à part.) Aurait-elle appris.....?

T H E R E S E.

Oh! je fçavons de tes nouvelles, j'en fçavons;
mais je t'en ferons fçavoir des notres.

S A N C H O.

Ecoute, Thérese.

T H E R E S E.

Je n'acoute rien; je m'en vais m'informer un
peu, si par hazard ta Peronelle n'aurait pas un Pere
& une Mere, & je rendrai compte à ses parens de
sa belle conduite.

SAN-

S A N C H O.

Ne t'avise pas de faire quelque coup de ta tête.

L O P E T O C H O.

Eh ! ben , allez-vous encore vous chanter pouille ? Il y a de drôles de familles dans le monde ! Appaisez-vous , Dame Thérèse ; & vous Papa qui faites tant le fier, je vous certifie que vous me baillerez votre fille, & que vous ferais encore trop heureux de venir chez nous quand vous quitterez votre biau Gouvernement.

S A N C H O.

Pauvre cervelle ! ça me fait pitié... (*à part.*) Faut me délivrer d'eux. (*Haut.*) Eh ! ben , oui , mon garçon , si jamais je quitte mon Gouvernement, vlà qu'est fini, je te baille ma fille, & je vous suis tretous.

L O P E T O C H O.

Tope, tout est dit.

S A N C H O.

J'y consens : quelqu'un vient.

L O P E T O C H O.

Serviteur, not' Beau-Pere ; avant que la journée finisse j'attendons un troupeau de Paysans de notre Village, & je viandrions avec eux vous chercher ; vous nous en remarcirez, vous varrez.

S A N C H O.

Serviteur , Serviteur.

T H E R E S E.

Adieu... Si jamais tu faisais ma fille Comtesse...
Hom... Prends garde à toi.

SCENE

SCENE III.

SANCHO, TORILLOS.

TORILLOS.

J E viens vous annoncer . . .

SANCHO.

Le diner ?

TORILLOS.

Non , vraiment.

SANCHO.

Tant pis.

TORILLOS.

On ne peut servir que ce soir.

SANCHO.

Qu'est-ce à dire, ce soir ? Oh ! je veux de mon autorité absolue qu'on me serve trois fois par jour.

TORILLOS.

L'usage . . .

SANCHO.

L'usage est un sor & vous aussi.

TORILLOS.

Excusez, mais illustre Don Sancho.

SANCHO.

A qui parlez-vous ? Je vous avertis tout net & tout franc que je ne prends point le Don ; je m'appelle

pelle Pança tout court & tout rond ; mon Pere s'appelait Pança & Pança s'appelait mon ayeul, je ne veux ni titres, ni Seigneuries : c'est comme les beaux habits, il y a tant de faquins qui s'en parent qu'on ne se distingue plus qu'en n'en portant pas.

TORILLOS.

Eh bien ! Seigneur Sancho, tout court & tout rond, ce sont les habitans de l'Isle qui viennent en foule voir leur nouveau Gouverneur.

SANCHO, *à part.*

Ces gens prennent mal leur tems, j'attendais ici ma chere Juliette.

TORILLOS.

C'est un hommage qu'ils vous doivent, & ils se rassemblent pour vous le rendre en cérémonie.

SANCHO.

Comment Diable ! il s'agit donc ici de représenter.

TORILLOS.

Sans doute.

SANCHO.

J'aimerais bien autant qu'on représentât mon diner.

TORILLOS.

Les voici.

SCENE

S C E N E IV.

SANCHO, au milieu, TORILLOS, à côté de lui, une GOUVERNANTE, un BARBIER, un PAYSAN, une PAYSANNE, un TAILLEUR, un MARECHAL, un LAQUAIS, un PROCUREUR, un TRAILTEUR, Suite de Valets & de Paysans.

C H O E U R.

C H A N T O N S la bien venue,
De notre nouveau Gouverneur,
Honneur.
Qu'à l'envi chacun le salue.

S A N C H O à Torillo. Je suis content si cela continue.

E N S E M B L E. Monseigneur écoutez nous,
Nous avons recours à vous.

S A N C H O. Mes enfans expliquez vous.

E N S E M B L E.

Le Barbier. Vous placerez ma famille.

La Paysanne. Mon cousin est en prison.

Le Paysan. Vous marierez notre fille.

Le Marechal. { Protegez une innocente.
{ Je panserai le grison.

La Gouvernante. Prenez moi pour gouvernante.

Le Tailleur. J'aurai l'honneur d'être votre tailleur.

Le Procureur. Procureur.

S A N C H O.

Je ne scais auquel entendre.

B

TORILLO.

T O R I L L O S .

Répondez leur Monseigneur.

E N S E M B L E .

S A N C H O .

Que me veulent ces niais ?
 Je ne sçais auquel entendre,
 Je vais les faire pendre.

L E P E U P L E .

M g r . ce sont nos placets .

Me voilà devenu sourd, qu'on me chasse ces coquins-là; oui-dà, faites-vous bon, le loup vous mange; mais fin contre fin ne fait pas doublure, je vois bien qu'il faut ici de la réforme.

T O R I L L O S , (*qui était sorti un moment, rentre.*)

Monseigneur, une jeune habitante de l'Isle demande ...

S A N C H O , à part .

Ce sera ma petite Juliette ... Oh ! j'enrage, tous ces renégats là ne s'en iront jamais.

T O R I L L O S .

Voulez-vous qu'elle entre ?

S A N C H O .

Affurément. Est-ce que les gens de mon état doivent refuser rien aux jolies filles? Mais dis-moi, mon ami, ne pourrais-tu pas me congédier, là, poliment, à coups de bâton, ce troupeau de bavards? Et tout de suite, je t'en prie, mon cher camarade, fais mettre la nappe, ou qu'on n'en mette pas, comme on voudra; sans façon deux ou trois plats, un peu de boeuf, du lard, des navets, quelques oignons, du fromage; je ne suis pas difficile, je t'aimerai de tout mon cœur ... (*Il l'embrasse.*)

T O R I L .

TORILLOS fait signe aux autres personnes de se retirer.

Allons vite avertir sa femme, & donner avis à Monsieur le Duc des premières actions de notre Gouverneur.

S C E N E V.

SANCHO, JULIETTE.

JULIETTE.

Bon jour, Monsieur Sancho.

S A N C H O.

Bon jour ma bonne petite Amie ... que vous êtes jolie !

JULIETTE.

A votre service, Monsieur notre Gouverneur.

S A N C H O.

Paix: attendez un moment, il est bon de voir si personne ne nous écoute; car chez nous aux très gros Seigneurs on dit que les murs ont des oreilles.

JULIE T T E.

C'est vrai, on dit cela; vous voyez que je suis venue comme je vous l'avais promis, pendant que ma mere est sortie, & sans que mon amant le scache.

S A N C H O.

Qu'est-ce à dire? A votre âge vous avez déjà un amant?

JULIETTE.

Oh! oui. Et un grand encore, mais ça ne fait rien.

SANCHO.

Si fait, vraiment, ça me fait beaucoup.

JULIETTE.

Oh! je ne l'aime pas du tout, parce que c'est un méchant qui ne sçait que crier & se battre.

SANCHO.

Et moi, ma petite?

JULIETTE.

Oh! je vous aime bien vous, parceque vous m'avez promis de me faire Reine.

SANCHO.

Vraiment, je vous le promets encore, foi d'E-
cuyer errant.

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SANCHO.

Vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Ecuyer errant? Diable, c'est une chose qui est toujours à la veille d'être Gouverneur, ou roué de coups, tantôt mourant de faim, tantôt mangeant comme quatre ... Enfin ... suffit que vous n'aimez pas votre autre amant, mais qu'un bon gros garçon tout uni, tout rond comme moi, là, qui vous ait du courage & de la santé, vous plairait mieux pour votre mari.

JULIETTE, (*à demi voix.*)

Oh! ... je ne sçais pas.

JULI-

S A N C H O.

Plait-il ?

J U L I E T T E.

Oui, non, Dame, vous me rendez toute honteuse,
& puis votre mine me fait rire.

S A N C H O, à part.

Comme c'est innocent ! que ça me conviendrait !
Ah ! coquine de Thérefe ! Si tu pouvois être atteinte
de quelque mort subite.

J U L I E T T E.

Mais je fçais bien que je voudrais que vous me
fissiez bien vite, ou Reine ou grande Dame, pour faire
enrager mon oncle, ma Tante, mon frere &
ma Cousine.

S A N C H O.

Que vous avont-ils fait, Juliette ?

J U L I E T T E.

Voyez donc, ils sortent du matin au soir pour
s'aller divertir, & me laissent toute seule ; toute seule,
en me disant : petite fille, restez ici, gardez la
maison, comme s'ils avaient peur qu'elle ne s'envuye.

S A N C H O.

Quoi ! vous n'avez aucun petit divertissement ?

J U L I E T T E.

Pas du tout ... si fait, pourtant ... quelque fois ...
Tenez, par exemple.

R O M A N C E.

Je vais seulette en mon jardin,
Y ceuillir l'œillet & la rose :
A mon gré j'en pare mon sein,
De chaque fleur ma main dispose :

B 3

Mais

Mais je sens bien,
Je sens très bien,
Qu'il me manque encore quelque chose.

J'entends mon perroquet mignon,
Qui me dit baise moi, je t'aime,
Ma bouche lui répond de même,
Nous répétons à l'unisson,
Baise moi, je t'aime.

Je me plais à cet entretien,
Sans en trop démêler la cause,
Son plaisir augmente le mien,
Sur mon sein souvent il répose;
Mais je sens bien,
Je sens très bien,
Qu'il me manque encor quelque chose.

S A N C H O.

Vraiment, oui, & ce quelque chose-là est bien nécessaire. Ah ! ça, tenez ... (*A part.*) Si pourtant Thérèse ... mais, bon ! elle n'en saura rien ... Moi, ça toujours été mon faible que la jeunesse. (*Haut.*) Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve ; un bon tien vaut mieux que deux tu l'auras, je suis le maître, à ce qu'on m'a dit ; restez avec moi.

C H A N S O N N E T T E.

S A N C H O.

Vous serez ma Dulcinée,
Je vous caresserai, chérirai,
Toute la journée.
Vous plairez-vous à cela ?

J U L I E T T E.

Ouida,
Ce sera, Monsieur, comme il vous plaira.

S A N -

COMEDIE LYRIQUE. 23

S A N C H O.

Puis ma femme mourra,
Elle est vieille, & méchante :
Le diable l'emportera ;
Alors ma chere Infante,
Sancho vous épousera.

J U L I E T T E.

Ouida,
Ce sera, Monsieur, comme il vous plaira.

S A N C H O.

Don Quichotte mon maître
Est allé se faire Empereur,
L'un de ces matins peut-être,
Grace à sa valeur,
Sancho sera prince,
D'une province,
Qu'à vos petons il mettra.

J U L I E T T E.

Ouida,
Ce sera, Monsieur, comme il vous plaira.

S A N C H O.

Puis sans trop de peine
Mon maître un jour pourra de moi
Faire un petit Roi,
Je vous ferai petite reine.
Consentez-vous à cela.

E N S E M B L E.

Juliette. Ce sera, Monsieur, comme il vous plaira.
Sancho. Ce ne sera qu'autant que Sancho vous plaira.

S A N C H O.

Qu'elle docilité ! vouloir bien être Reine ! Ce n'est pas comme toi, chienne de mauricaude ; mais, patience ; tous les biens ne viennent pas à la fois ; me v'là Gouverneur cette année , il faut esperer que la prochaine je serai veuf.

SCENE VI.

SANCHO, JULIETTE,
THERESE.

THERESE.

Oh ! ce ne sera pas vrai , tu auras plutôt cent pieds de terre sur la tête , que non pas moi deux pouces.

SANCHO, à part.
La coquine ! qui l'aurait crue si proche ?

THERESE.

V'là donc qu'à la par fin je te prends sur le fait , vieux libertin , vieux ivrogne , vieux ingrat ! V'là donc la belle récompense de toute mon amitié ! oh ! n'timagine pas que je te souffre ; j'aimerais mieux que tu fusses crevé dix fois que non pas de te voir tant seulement en regarder une autre.

JULIETTE, à part.

Oh ! la méchante femme !

SANCHO.

Tien, crois moi , tais-toi Thérèse.

THERESE.

Vraiment, oui, que je me taise ! C'est bien dit , si je le veux.

ARIETTE.

Ne viens pas me chercher noise ,
Ne faudra-t-il pas vraiment ,
A ta petite sournoise ,
Faire ici un compliment ?

Qu'elle

COMEDIE LYRIQUE. 25

Qu'elle est jolie !
Comme elle a l'air gracieux !
Il me prend en fantaisie
De vous étrangler tous deux.
Oh ! je ne sis pas peureuse,
Et si t'es le Gouverneur,
Par bonheur !
Je sis itou gouverneuse.
J'ai bon droit,
Je te ferai marcher droit.

S A N C H O.

Le plus sûr est de m'enfuir d'ici.

JULIETTE, à Thérèse.
Madame, ne me frappez pas.

T H E R E S E arrête *Sancho*.

Ne t'imagine pas m'échapper; & vous peronnez, vous ne rougissez pas, à votre âge, de venir comme ça débaucher les maris des autres ?

J U L I E T T E.

C'est vous qui ne scavez ce que vous dites. Est-ce que je cherche votre Mari ? Je n'en veux, ni ne m'en soucie; c'est lui qui prétend me faire Reine malgré moi. Est-ce que je le connais ? Si vous avez si peur de le perdre, pourquoi le perdez-vous de vue ?

T H E R E S E.

Comment ? ça raisonne : oh ! tu n'y es pas ; j'ons déjà averti toute ta famille , & ton grand escogrife d'amant va te venir chercher ici tout à l'heure.

J U L I E T T E.

Me v'là perdue.

S A N C H O.

Je ne sçais qui me tient, double coquine.

S C E N E VII.

DON CRISPINOS, SANCHO,
JULIETTE, THERESE.

DON CRISPINOS.

Où sont-ils? où sont-ils? Ah! vous voici, Mam-selle: la peste, il faut courir pour vous attraper ... mais qu'avez vous?

J U L I E T T E.

Rien, rien.

DON CRISPINOS.

Je suis ravi de vous trouver, & vous aussi mon brave Gentilhomme.

S A N C H O.

Monsieur, en vérité, vous êtes bien bon.

DON CRISPINOS.

Vous nouz rendrez compte de votre petite conduite: nous sçaurons pourquoi vous faites des escapades de la maison paternelle, & ce qui vous attire ici.

T H E R E S E.

Je vous ai bien dit qu'elle y venait faire l'amour avec mon mari.

DON CRISPINOS.

Faire l'amour!

SAN-

S A N C H O.

Te tairas-tu?

J U L I E T T E.

ça n'est pas vrai.

T H E R E S E.

Comment! je ne l'ai pas vu qui te prenait la main, & toi qui lui disais: oui-dà, oui-dà.

S A N C H O.

Ah! Si je tenais ta chienne de langue.

D O N C R I S P I N O S.

Parler d'amour à ma Prétendue! faire cet outrage à un noble Espagnol! allez, petite coquette, allez vite à la maison; & vous bonne femme, fiez-vous à moi. (*Juliette sort.*) Je me charge de vous venger.

T H E R E S E.

Grand-merci, Monsieur.

D O N C R I S P I N O S.

Allez avec elle.

T H E R E S E.

Oh! que nennin, je ne l'abandonne pas: la peste; il est trop sujet à broncher, quand on le quitte.

S C E N E VIII.

S A N C H O, D O N C R I S P I N O S,
L O P E T O C H O, T H E R E S E.

L O P E T O C H O.

C'est vous que je cherche, venez, venez vite, Dame Thérèse.

THE-

THERÈSE.

Et non, mon garçon, j'ons nos raisons pour re-
ster ici.

LOPE TOCHO.

Et j'en ons pour vous emmener ailleurs ; v'la de
la compagnie qui nous arrive.

THERÈSE.

Mais ...

LOPE TOCHO, *l'emmene.*

Et venez toujours, je retournerons tout de suite.

SCENE IX.

DON CRISPINOS, SANCHO.

DON CRISPINOS, *à part.*

Bon ! nous voilà seuls.

SANCHO, *à part.*

Ils sont tous partis : je ne me crois pas trop en
sûreté avec cet homme-ci ; délogeons. Monsieur, je
suis bien votre serviteur.

DON CRISPINOS, (*il enfonce son chapeau.*)

Je ne suis pas le vôtre.

SANCHO.

Comme il vous plaira. Les volontés sont libres.

DON CRISPINOS.

Un moment, s'il vous plaît : êtes-vous Che-
valier ?

SANCHO.

Ah ! parbleu, mes épaules se souviennent en-
core de l'accordade.

DON

DON CRISPINOS.

J'en suis ravi: me connaissez-vous.

S A N C H O.

Moi, non, j'arrive.

DON CRISPINOS.

Je m'appelle *Don Crispinos - Alonzos-Tapaginos-Dellos-Fuentes-Peyros.*

S A N C H O.

Eh! bien, Monsieur *Tapaginos Cripinos Peyros*, je ne vous connais, ni ne m'en doute! je viens de mes vignes, je ne sais rien de rien; qui vous doit vous paye; qui vous a bâté vous monte; bon jour, bon an.

DON CRISPINOS.

Et vous croyez bonnement vous dispenser ainsi de me faire raison de l'outrage?

S A N C H O.

Moi! Monsieur, qu'entends-je? ... Ma foi... Je n'ai rien fait: demandez plutôt.

DON CRISPINOS.

Me vouloir supplanter! me couper l'herbe sous le pied! Allons, allons, je vous laisse le choix des armes.

S A N C H O, à part.

Ah! juste Ciel! je l'avais bien prévu, pauvre Sancho! Coquine de Thérèse! c'est quelqu'en-chanteur, mon maître avait raison. Ah! s'il était ici, qu'il aurait de plaisir à le pourfendre depuis le chignon du cou! ...

DON CRISPINOS.

Que dites vous là?

SAN-

SANCHO.

Rien, rien, je réfléchis.

DON CRISPINOS.

Au choix des armes ?

SANCHO.

Non : le diable m'emporte.

DON CRISPINOS.

Dépêchons, j'ai d'autres affaires.

SANCHO.

Eh ! bien, allez les faire, ne vous genez pas.

DON CRISPINOS.

Un Gouverneur ne peut pas refuser de se battre.

SANCHO.

Il ne le peut pas ! ah ! le fot métier. Eh ! bien, soit, puis qu'il faut choisir ...

DON CRISPINOS.

Comment ?

SANCHO.

Battons-nous ... là, tout simplement, au plutôt fait, comme amis, à coups de poings.

DON CRISPINOS.

Fi donc : quelle indignité ! Allons, l'épée à la main.

SANCHO, à part.

(Pendant ce couplet, Crispinos effuye son épée, & la reguisse sur une pierre.)

Je suis mort ... On m'abandonne. Ah ! Si je croyais qu'en faisant bien du bruit, il vint quelqu'un nous séparer ; mais peut-être fait-il le fanfaron , & au

au fond il a peur comme moi. Essayons un peu,
quitte à m'enfuir, & s'il fait la canne, je le frotterai
comme un diable. (*Il tire son épée en mettant le
pied sur la garde.*) Voyons, voyons donc.

DON CHRISPINOS.

Tenous ferme.

D U O.

<i>En se battant.</i>	<i>Crispinos.</i>	Une, deux.
	<i>Sancho.</i>	Trois, quatre.

<i>Crispinos.</i>	Comment diable ! il sçait se battre.
(à part.)	Je ne l'ai pas cru si fort.

<i>Sancho.</i>	S'il avance je suis mort.
(à part.)	

<i>ENSEMBLE.</i>	Tiens, crois-moi.
	Vas-t'en chez toi.

<i>Crispinos,</i>	Faisons bonne contenance.
(à part.)	

<i>Sancho,</i>	Ah ! c'en est fait, il avance.
(à part.)	Il ne vient point de secours.

<i>Crispinos,</i>	Il avance toujours.
(à part.)	Il est pâle, ce me semble.

<i>Sancho,</i>	Je crois que le coquin tremble.
(à part.)	

<i>Crispinos,</i>	Je perds courage.
(à part.)	

<i>Sancho.</i>	Ne touchez point au visage.
----------------	-----------------------------

E N S E M B L E , à part.

La main me manque de frayeur.

(*Ils laissent tomber leur épée & se prennent
au Colet.*)

SAN-

SANCHO.

C'est où je t'attendois, traître,
Si je n'étois gouverneur.
Je ne m'épouante guere,
Vas, tu me connoîtras,
Vas, tu t'en souviendras.

CRISPINOS.

Maraud, tu vas me connoître
Si j'en croyois ma fureur.
Je méprise ta colere.

SCENE X.

SANCHO, seul.

Le voilà donc parti; mais à quoi diable fert-il d'être Gouverneur, si l'on ne s'en trouve pas moins exposé à être assommé? Le coquin s'en mourait d'envie, tout ici me trahit: on ne parle point de dîner, ma force diminue, & mon appetit s'augmente. Si je mets le nez dehors, l'un me pousse, l'autre m'arrête, c'est à qui m'étourdira: Ah! malheureux Sancho!

RECITATIF.

Je suis comme une pauvre boule,
Dont les enfans font leur jouet;
Petit & grand comme il lui plaît,
L'un la pousse, l'autre la roule,
Sur un terrain facile & doux:
Soit qu'elle coule,
Et se promene,
Soit à travers mille cailloux,
Qu'elle se heurte, & les entraîne,
Ce sont toujours tourmens nouveaux.
L'un la pousse, l'autre la roule,
Jamais la pauvre boule,
Ne reste un moment en repos.

SCE-

S C E N E XI.

SANCHO, TORILLOS, DOMESTIQUES, LE DOCTEUR.

T O R I L L O S.

J'accours vous défendre: on vient, dit-on, de vous manquer de respect.

S A N C H O.

Oui, mon ami; c'est un coquin, un maraud qui a voulu m'assommer.

T O R I L L O S.

Ah! Ciel! insulter un Gouverneur dans son Gouvernement: qu'on cherche cet insolent, qu'on l'emprisonne. (*Il sort de droite & de gauche des Domestiques.*) Monseigneur n'est-il pas blessé? vite un Médecin.

S A N C H O.

Oh! ce n'est pas la peine, je n'ai reçu que quelques coups de poing, & j'y suis fait.

T O R I L L O S.

(*Le Docteur entre.*) N'importe: venez, Seigneur Docteur; voici Monseigneur le Gouverneur qui vient d'être battu.

C

LE

LE DOCTEUR.

Battu!.. cela mérite attention.

TORILLOS.

(*On apporte un fauteuil.*)

Assyez-vous; reposez-vous.

SANCHO.

Que de cérémonies!

LE DOCTEUR.

Battu!.. Examinons la chose; sont-ce des coups d'épée, des coups de sabre, coups de bayonnette, coups de canne, coups de fangle, coups de bâton, coups de pied, coups de canon...

SANCHO.

Et non, non; ce sont de petits coups de poing qui ne valent pas la peine qu'on en parle si long-tems. Laissez-moi tous en paix, & qu'on me donne à diner.

LE DOCTEUR.

Un verre d'eau à Monseigneur.

SANCHO.

De l'eau! juste Ciel! du vin, si l'on veut que je boive.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien. Je serais votre assassin, si je souffrais que l'on servit même une soupe d'ici à trois ou quatre heures.

SAN-

S A N C H O.

Ah le traître !

T O R I L L O S.

Il s'agit d'ailleurs d'une affaire bien plus sé-
rieuse ; vos Gardes en faisant la visite de l'Île, ont
arrêté une jeune Bergere & un fermier qui se dispu-
taient. On vous les amene ; il faut être à jeun pour
juger sainement.

S A N C H O.

Moi ! je n'ai d'esprit que quand je digere. Ah !
le maudit métier ! Qu'on m'approche ce siège, qu'ils
viennent ; mais je déclare, & très clairement que
c'est pour la dernière fois, & que je ferai donner les
étrivieres au premier étourdi qui otera m'importuner
à l'heure des repas.

L E D O C T E U R.

Nous espérons tous voir ici briller votre haute
intelligence, & sur-tout que vous vous déferez petit
à petit de l'habitude de débiter à tous propos une
légion de proverbes. . .

S A N C H O.

Qu'est-ce à dire ? Mes proverbes sont à moi,
& je fais de mon bien ce que je veux ; qui ne fçait
pas son métier doit fermer sa boutique ; un bon
payeur ne craint point de donner des gages ; bonne
renommée vaut mieux que ceinture dorée ; on con-
naît l'arbre au fruit ; tant vaut l'homme, tant vaut
sa terre ; chaque oiseau trouve son nid beau ; & qui

ne fait pas ce qu'il doit, ne trouve pas ce qu'il croit ;
le fruit verd ...

LE DOCTEUR.

A votre aise, ne vous gênez pas, Monseigneur.

SCENE XII.

Les ACTEURS précédens, Une BERGERE, Un FERMIER, GARDES.

LA BERGERE.

JE viens devant vous.

SANCHO.

Je le vois bien.

LA BERGERE.

On m'a pris ...

SANCHO.

Quoi ?

LA BERGERE.

Monseigneur, malgré moi, ce méchant m'a pris
mon Bouquet.

SANCHO.

Oui-dà !

LE

LE FERMIER.

Monseigneur, il faut que vous sçachieze ...

S A N C H O.

Taisez-vous; chacun à son tour. (*À la Bergere.*)
Expliquez-moi comment s'est fait la chose.

R O M A N C E.

Je ne suis qu'une Bergere,
Je ne vois que mes moutons,
Je ne veux aimer, ni plaire,
Je ne sçais que des chansons.
Pour tresser ma chevelure,
Mon miroir est un ruisseau :
Un bouquet fait ma parure,
Et mon bien c'est mon troupeau.

Ce matin sa voix m'appelle,
Il s'approche à pas de loup ;
Laissez-moi ma toute belle,
Me dit-il d'un ton si doux ;
Ton amant soumis, & tendre,
Se croira trop satisfait,
Si tu veux lui laisser prendre,
Un baiser & ton bouquet.

Fi donc, laissez-moi de grace,
Laissez, cela se prend-il ?
Pour sa réponse il m'embrasse,
Voyez qu'un homme est subtil !
Je veux fuir, ce teméraire,
Malgré mes efforts, mes cris ;
Malgré mon chien, ma colere,
Bouquet, baiser, tout fut pris.

C 3

SAN-

SANCHO.

Ah ! ah ! Monsieur le galant, voilà donc comme vous en usez avec nos jeunes filles ! mais à bon chat, bon rat; je vous ferai voir que le bien est pour tout le monde, & le mal pour qui le cherche : qu'avez-vous à répondre ?

LE FERMIER.

Moi, rien : si ce n'est d'abord qu'elle a menti ; v'là le fait de la chose.

CHANSONNETTE.

Je m'en revenois chantant,
J'apperçus cette fillette ;
V'là dis-je un morceau tentant ;
Je l'approchai sur l'herbette ;
Vous en auriez fait autant.
En tournant mon compliment,
Je saisis sa main blanchette,
Que je baissis à l'instant ;
Puis j'ouvris sa colerette,
Vous en auriez fait autant.

Je t'aimerai tant, tant, tant,
Lui disais-je, ma brunette ;
Plus je devenois ardent,
Plus j'amusois la foliette ;
Vous en auriez fait autant.
Un baiser pris doucement,
Fâcha d'abord la pauvrette.
Un second plus éloquent
La rendit bientôt muette :
Vous en auriez fait autant.

Je

Je vis ce bouquet galant,
Niché dans sa gorgerette,
Je le saisis à l'instant,
Sans en perdre une fleurette;
Vous en auriez fait autant.
Loin de nous innocemment
Son chien jovoit sur l'herbette,
L'amour fut de ce moment,
Le témoin & l'interprète;
Vous en auriez fait autant.

S A N C H O.

Il a ma foi raison ; mais faut d'la justice : écoutez, que vois-je là sortir de votre poche ?

L E F E R M I E R.

C'est un beau mouchoir de fine soye que je vais porter à notre sœur.

S A N C H O.

Eh ! bien, Monsieur le fripon, je vous ordonne de donner ce beau mouchoir de fine soye à cette jeune fille pour la consoler du bouquet que vous lui avez pris.

L E F E R M I E R.

Oh ! Monseigneur, j'aime mieux tout rendre.

S A N C H O.

Je le crois : mais voyez un peu cet impertinent, qui veut raisonner avec la justice ! Obéissez. La Bergere met le mouchoir sur son col.

Grand-merci , Monseigneur.

S A N C H O .

Attendez ; & moi , mon garçon , ne laisse pas sortir cette fille , & de gré ou de force reprends lui le Mouchoir que tu viens de lui bailler.

L E F E R M I E R .

Oh ! laissez faire .

D U O .

L A B E R G E R E .

Tu ne l'auras pas .
Ne me mets pas en colere .
Mais je pense qu'il radote ,
Il faudroit que je fusse folle ,
Je t'arracherai les yeux .

L E B E R G E R .

Tu me le rendras ,
J'espere .
Je veux r'avoir
Mon beau mouchoir ,
Je te dis que je le veux .

L A B E R G E R E , (*lui donnant un soufflet.*)

Magot voilà pour ta peine .

L E B E R G E R .

Je suis déjà hors d'haleine .

E N S E M B L E .

Je t'arracherai les yeux . | Je te dis que je le veux .

S A N C H O .

Arrêtez , arrêtez : qu'on me remette ce mouchoir .

L A B E R G E R E .

Monseigneur . . .

SAN-

SANCHO, *le rendant au fermier.*

Tenez, jeune homme, gardez le bien; & vous,
ma belle petite Poulette, si vous aviez défendu ce
matin votre Bouquet comme vous venez de défendre
ce Mouchoir, à coup sûr il ne vous l'aurait pas pris;
que je n'entende plus de vos nouvelles. Bon jour,
qu'on les renvoie, & qu'on les marie pour les
punir d'avoir retardé mon diner.

S C E N E XIII.

(*Torillos qui étoit sorti pendant le Duo, rentre
avec une Lettre.*)

SANCHO, TORILLOS, LE
DOCTEUR, DOMESTIQUES.

S A N C H O.

A LLONS vite nous mettre à table.

T O R I L L O S.

Ecoutez-nous.

S A N C H O.

Je n'écoute rien.

T O R I L L O S.

C'est une Lettre.

S A N C H O.

Je ne sais pas lire.

TORILLOS.

Mais c'est de la part du Seigneur,

SANCHO.

Peu m'importe.

TORILLOS.

Du Seigneur Don Quichotte.

SANCHO.

Attendez ; il faut avoir du respect pour ses
Maitres.

TORILLOS.

Vous reconnaîtrez son écriture.

SANCHO tourne & retourne la Lettre.

Oui sans doute.

(A part.) Comment ferai-je ?

(Haut.) Allons, allons, lisez la moi bien vite.

TORILLOS.

Moi, Monseigneur ?

SANCHO.

Oui, sans doute, n'êtes-vous pas mon Sécre-
taire, mon Intendant ?

TORILLOS.

D'accord ; mais si vous lisez vous-même.

SANCHO.

Mais si je ne veux pas la lire.

TO-

TORILLOS.

C'est que l'écriture est un peu ingrate.

SANCHO.

Ah ! le traître, le veillaque, le bourreau, le maudit Sécretaire ! Comment, coquin, tu ne scais pas lire ?

TORILLOS.

Mais vous même, Monseigneur.

SANCHO.

Tien, va-t'en, je t'en prie, va-t'en, crainte de malheur ; & vous Docteur, puisque Docteur y a, voyons si vous scavez lire.

LE DOCTEUR.

Grec, Hebreu, Syriaque, Anglais, Italien, François, Espagnol, vous n'avez qu'à dire.

SANCHO.

Finissons.

D U O.

LE DOCTEUR, (*lisant.*)

Ami Sancho.

(à *Sancho qui l'interrompt.*)

M'écouterez-vous ?

(*il recommence à lire.*)

Ami Sancho ?

(à *Sancho qui ne lui donne pas le temps de faire la lecture de la lettre.*)

M'écouterez-vous un instant ?

Etes-vous las de discouvrir ?

SANCHO.

C'étoit un si bon maître ;

Il m'avoit promis trois âpons,

Il me les donnera peut-être.

Lissons, lissons. (*au Docteur.*)

Vous verrez qu'il m'envoye

Quelque joli petit présent.

Ah le cœur m'en saute de joye !

Finissons, finissons. (*au Doct.*)

C'est une province

Que son bras vient de conquérir ,

Et dont il va me faire prince,

J'en'eus jamais tant de plaisir.

LE

LE DOCTEUR, lit.

Ami Sancho, je te donne avis que les Enchanteurs, mes ennemis & les tiens, ainsi que les voisins de ton Isle, se sont réunis pour t'attaquer, & qu'ils veulent dès cette nuit se rendre maîtres de ton Gouvernement & de ta personne.

SANCHO.

Tout le corps me tremble.

LE DOCTEUR.

Je crains de ne pouvoir pas assez tôt arriver à ton secours.

SANCHO.

Tenez, Messieurs, croyez-moi, sauf meilleur avis, décampons tous.

TORILLOS.

Nous n'espérons qu'en votre valeur.

SANCHO.

Mais vous avez grand tort : je ne suis qu'un poltron quand j'ai l'estomach vuide : passe encore si j'avais diné.

TORILLOS.

Qu'on serve Monseigneur.

SANCHO.

Qu'entends-je ? ah ! mon cher ami, oui, je vous l'affirme, vous serez, après mon grison, ce que j'aimerai le plus au monde... Je vais donc manger, je vais manger. Que je vous baise l'un & l'autre : je te pardonne tout pour la seule parole que

que tu viens de dire ; je te dispense de fçavoir lire ;
je te permets même de me voler ... quand je serai
devenu riche. Allons vite manger.

(Tout le monde sort, on entend une symphonie
agréable.)

S C E N E XIV.

Le Théâtre change, & représente un sallon magnifique ; les pilastres sont ornés de girandoles chargées de leurs bougies. De droite & de gauche, on apperçoit la fumée des caffolettes ; on voit au milieu une table superbement servie, & de toutes parts une foule de peuple rassemblée pour voir le diner du Gouverneur. On apporte la table qui doit être couverte d'un tapis vers le milieu du Théâtre ; on place derrière un fauteuil pour Sancho ; tous les domestiques s'empressent à faire le service.

SANCHO, TORILLOS,
LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

Le beau coup d'œil ! que de plats ! Courage, ami Sancho ; on a raison de dire que le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme... Que je vais m'en donner !

TO-

TORILLOS tient un vase, & un valet une serviette.

Il faut, s'il vous plaît, vous laver.

S A N C H O.

Oh ! ce n'est pas la peine ; je me trouve assez propre.

T O R I L L O S.

Mais, Monseigneur, il le faut.

S A N C H O.

Mais, maraud, je ne le veux point.

T O R I L L O S.

Vous ne pouvez pas refuser de vous laver les mains.

S A N C H O.

Soit, finissons. (*Il ôte son épée qu'un valet reçoit à genoux, & se lave les mains.*) Que j'ai de patience ! Encore, cela est-il fini ? (*On lui présente une serviette, puis un autre lui offre un verre d'eau.*) Que me veux-tu, toi ?

L E V A L E T.

Que Monseigneur se rince la bouche.

S A N C H O, lui jette le verre.

Que le diable te mouche, Viellaque, le premier qui s'approche, je l'assomme. (*Il se met à table & se déboutonne.*) Ah ! (*Il s'essuie le visage.*) Pouf. Tranquillisons nous. (*On lui attache sous le menton une grande serviette.*) Par où commencer ? (*Il se frotte les yeux.*) Par cette soupe.

-OT

LE

LE DOCTEUR se place derriere SANCHO, d'un côté, & chaque plat qu'il veut avoir, il le touche d'une baguette, & on le dessert, tandis que de l'autre côté TORILLOS effuie la bouche à SANCHO à chaque plat que l'on enleve.

Qu'on la desserve.

S A N C H O.

Hem!

L E D O C T E U R.

La soupe relâche l'estomac & nuit à la digestion.

S A N C H O.

Croyez-vous? moi cela m'est égal; qu'on m'approche ces deux friands perdreaux, cette poularde.

L E D O C T E U R.

Qu'on les emporte.

S A N C H O.

Un moment, s'il vous plait, ce n'est pas si fort la peine de m'essuyer la bouche; se mocque-t-on de moi, n'est-ce qu'avec les yeux qu'ici l'on dine & prétend-on me faire mourir de faim?

L E D O C T E U R.

Je veille à votre santé.

S A N C H O.

Et morbleu, je veux être malade, quel diable d'homme êtes-vous?

L E

LE DOCTEUR.

Un sage Médecin préposé par les habitans de l'Isle pour préserver leur Gouverneur de toute intempérie d'estomac, on m'appelle....

SANCHO.

Et moi, je te chasse ; oui, hors d'ici tout à l'heure, sinon je te jure que si je prends une corde, je t'étrangle, toi & tous les Médecins, Docteurs & Opérateurs de cette Isle.

LE DOCT'EUR.

Là, tranquillisez-vous, ôtez les ragouts. Monseigneur est incommodé.

SANCHO.

Oh ! le bourreau.

ARIE TTE.

La soupe rend flegmatique,
Tout ragout est corrosif,
Vous deviendriez étique,
Le bœuf vous rendroit poussié,
Le veau n'est que viande fade,
Les poulets sont vaporeux,
Le gibier rend peureux.
Otez la salade.

DUO.

LE DOCTEUR.

Desservez vite le rot,
Le poisson gîte la poitrine,
Gardez-vous de servir du
fruit,
Otez.

Je prétends vous conserver
fain.

SANCHO.

Auras-tu fini bientôt,
Que le diable t'endoctrine,
Docteur mille fois maudit,
Je te vais fermer la bouche.
Tous les plats sont emportés,
Au nom du ciel arrêtez,
Veux-tu me voir mourir de
faim,
Docteur ou monstre farouche ?

SAN-

COMEDIE LYRIQUE. 49

S A N C H O.

Ah! Ciel! maudit Gouvernement, maudite ambition! maudit Docteur! il faut que je me venge en t'arrachant les yeux.

(Il s'élance sur le Docteur; on l'arrête.)

L E D O C T E U R.

Eh! tout doux, puisque vous le voulez, que l'on rende à Monseigneur cette pouarde fine.

S A N C H O.

Est-il possible?

L E D O C T E U R.

Au moins c'est contre mon avis, & s'il arrive quelque malheur . . .

S A N C H O.

Il n'en arrivera pas, mon cher ami, il n'en arrivera pas, j'en suis garant. *Aux Valets. Rangez vous de là, coquins.* (Il court à la table.)

T ORILLOS, veut le conduire au fauteuil.

Mettez-vous ici.

S A N C H O se met au coin de la table sur un petit tabouret.

Non, non. je me trouve bien là. (Il prend la pouarde.) Oh! qu'elle a bonne mine, quelle odeur! ... (On entend un tambour.) Mais juste Ciel! pourquoi ce tapage?

T O R I L L O S.

Je crains quelque nouveau malheur, j'y vais voir. (Il sort.)

S A N C H O.

Je frissonne.

D

LE

LE DOCTEUR.

Gardez-vous de manger.

TORILLIOS *revient.*

Ah ! Seigneur, ce sont ... Ce sont les ennemis qui ravagent l'isle.

LE DOCTEUR.

Il faut vous mettre en défense.

SANCHO.

Qui, moi ! je ne fais que juger ; vous autres allez vous battre.

LE DOCTEUR..

Monseigneur Don Quichotte nous l'avoit bien prédit.

SANCHO.

Mes chers amis, ne m'abandonnez pas.

TORILLIOS.

Nous tremblons comme vous, ce sont des gens terribles, des Turcs, des Renégats.

SANCHO.

Pauvre Sancho !

LE DOCTEUR.

Nous allons rassembler vos Gardes , chercher des armes pour vous, pour nous.

SANCHO.

Quant à moi ! ce n'est pas la peine , je me tiens déjà pour battu ; restez ! vous me quittez ; Oh ! Ciel !

SHE-

SCENE XV.

SANCHO seul.

RECITATIF.

Ils sont partis.

(Il est effrayé par le bruit de la musique.) { Le bruit croit & s'augmente,
Je n'entends plus que fusils & canons.

(regardant la table.) Ils ont pris tous les plats,
Et la faim me tourmente,

(Il veut fuir, mais une musiquemêche l'arrête.) Enfuyons-nous

Quels plus doux sons,
C'est le chalumeau, la musette,

(Il est effrayé par le bruit de la musique.) C'est la timballe,

La trompette,
Pauvre Sancho ! que devenir ?
Ce doux son me charme & m'enchante,
Ce tintamarre m'épouante,
E'tois-ce à jeun que je devois mourir ?

Oh ciel !
Pour grace dernière,
Laisse moi fuir de ce palais,
Que je retourne en ma chaumière,
Pour ne l'abandonner jamais.

(Il apperçoit une salade & un gigot, il les prend, & se cache sous la table.) Mais que vois-je encore, un gigot ?
Une salade délectable, Il faut les laisser au plutôt,
Et nous cacher, où, sous la table.

D 2

Que

*la table pour Que l'ennemi fasse le diable,
les manger.) Mangeons bien & ne disons mot.*

SCENE XVI.

SANCHO caché sous la table.

TORILLOS, suivi de Domestiques
qui portent des armes pour Sancho,
& qui sont armés eux-mêmes.

TORILLOS.

Où donc est donc le Gouverneur? Seigneur Sancho, le tems presse, Seigneur Sancho, répondez-nous.

SANCHO lève un coin du tapis, on le voit manger.

Leur répondre, quelque sor! j'ai bien autre chose à faire.

TORILLOS.

C'est en vain que je cherche, aidez-moi donc vous autres, il ne peut être sorti, puisque j'ai fait veiller aux portes; que diable, serait-il fourré sous la table? Voyons; (*on lève le tapis,*) quoi! vous voilà, Monseigneur?

SANCHO.

Vous en avez menti, ce n'est pas moi.

TORILLOS.

Levez-vous vite, les ennemis font arrivés.

SAN-

S A N C H O.

Qu'ils s'en aillent.

T O R I L L O S.

L'isle sera prise.

S A N C H O.

Je m'en moque.

T O R I L L O S, aux *Valets*.

Emportez vite cette table. Vous, aidez au
Gouverneur à se relever ... Et vous, Monseigneur,
prenez ces armes.

S A N C H O, voulant s'en aller.

Je n'en ferai rien.

S C E N E XVII.

SANCHO, TORILLOS, THERESE,
LOPE TOCHO, suivi de *Paysans*
& de *Paysannes*.

T H E R E S E, aux *Paysans*.

Venez, venez, vous autres : (*A Sancho.*) Tian,
v'là la plus jolie jeunesse de la Manche qui s'en
vient tout en chantant te féliciter sur ta fortune ...
Mais, qu'avons-je appris ? Qu'est-ce que tout ce tin-
tamarre ?

S A N C H O.

Oh ! je n'en fçai rien moi-même, ma chère
Therese. (*Il apperçoit Lope Tocho, & court l'em-
brasser.*) Ah ! mon cher Lope ; mon cher ami.

QUATUOR.

TORILLOS donnant des armes à *Sancho*.

Prennez vite cette lance,
Armez-vous en diligence.

S A N C H O (*donnant à Lope Tocho les armes que Torillos lui présente.*)

Mon cher Lope avance,
Prends vite la lance,
Prends, sans te faire prier,
Ce casque & ce bouclier.
Prens ; c'est un service d'ami,
Sois Gouverneur en ma place,
Prince, Roi, Duc, s'il te plaît.
Quant à moi votre valet,
Je n'en mets, ni je n'en ôte,
Ici nud je suis venu,
Et je m'en retourne nud,
J'avois compté sans mon hôte,
Mais
Serviteur, je m'en vais.

ENSEMBLE.

<i>Lope Tocho.</i>	{	Expliquez-nous vos projets,
<i>Therese.</i>		Vous quitteriez vos sujets ?
<i>Torillos.</i>		Serviteur, je m'en vais.

LOPE TOCHO.

Vouz renoncez à votre Gouvernement ?

S A N C H O.

Si j'y renonce, ah ! mon cher ami, autant vaudrait que le diable m'eut mis la barbe en papillotes que de m'inspirer la folte envie d'être Gouverneur ; & s'il faut qu'elle me reprenne, je consens à mourir de faim dès le premier jour : mais suffit, pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

LOPE

LOPE TOCHO.

Vous consentez donc à venir avec nous, à m'accorder votre fille ?

SANCHO.

V'là qu'est fini, je te baille ma petite Sancha,
je m'en retourne avec vous ... (*Il se range du côté des Paysans.*) Je tope à tout, je me sens déjà le cœur
en joie de ne me plus voir entouré que de bonnes gens de ma sorte.

TORILLOS.

Mais, que dira Monsieur le Duc ?

SANCHO.

Tout ce qu'il voudra.

SCENE XVIII & dernière.

LES ACTEURS PRÉCEDENS.

LE DOCTEUR.

Seigneur, l'Isle est en paix.

SANCHO.

Tant mieux pour elle.

LE DOCTEUR.

Les ennemis sont vaincus.

SANCHO.

Tant mieux pour vous.

LE DOCTEUR.

Grâces à votre valeur.

S A N C H O.

Taisez-vous, menteur insigne, taisez-vous...
Si je n'étais prudent; mais suffit, qu'on m'ouvre la porte.

L E D O C T E U R.

Vous voulez nous quitter.

S A N C H O.

Et tout à l'heure. Je pars avec mon gendre,
mon âne, & ma femme. Mon cher âne que je vais
t'embrasser! Oui, vous avez beau rire; mon âne,
tout âne qu'il est, vaut cent fois mieux que vous, il
m'a rendu service, & vous ne m'avez fait que du
chagrin.

LOPE TOCHO, à Thérèse.

Le voilà devenu raisonnable.

S A N C H O.

Adieu, Messieurs, adieu, je suis né pour bêcher
la vigne, & non pour défendre des Isles; chacun
doit faire son métier; je ne sais manier ni lance,
ni lancette, & j'aime mieux une soupe qu'on mange,
qu'un grand repas qu'on regarde. Gouvernez votre
Isle, ou qu'elle se gouverne toute seule; faites à
votre guise; je m'en lave les mains, je n'y perds,
ni n'y gagne, & je m'en soucie comme d'un zeste.

L E D O C T E U R.

Soyez sûr qu'à l'avenir...

S A N C H O.

Serviteur, on ne m'atrappe pas deux fois.

J'ai donné dans la grandeur,
Plus fin peut s'y méprendre.

Bon

Bon à prendre est bon à rendre,
Contre fortune bon cœur.
Laissons Marc Aurele à Rome.
C'est le bon sens qui fait l'homme.
Prenez moi l'œuf d'un moment,
Pain d'un jour , vin d'un an ;
Va-t-il pleuvoir, couvrez vous,
Quittez méchante partie,
Le mouton doit fuir les loups.
Au fait, cela signifie
Que je veux fuir de ce lieu.
J'ai tout dit, bon soir, adieu.

LOPE TOCHO.

Venez, Beau-pere, j'ons déjà des écus, j'en amas-
serons d'autres , vous trouverez chez nous une vie
tranquille.

SANCHO.

Et morgué, c'est là le bonheur.

THERESE.

Mais, ta petite Peronnelle ...

SANCHO,

Paix , Thérèse ! touche là , pas de rancune,
quand la fortune nous trouble une fois la visière, on
ne scait plus ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait , & c'est
pour ça qu'on voit tant de sots & de sottises dans le
monde ; mais que tout soit fini ; je renonce aux Gou-
vernemens & aux Chevalerries, renonce à ta mauvai-
se humeur , marions notre fille, travaillons la terre,
& disons toujours à nos enfans que pour être heu-
reux , il faut que chacun vive dans son état ...
Pour moi ...

VAUDEVILLE.

S A N C H O.

Je vais revoir ma chere métairie,
 Je dis adieu pour jamais aux grandeurs,
 Sur l'avenir est bien fou qui se fie.
 Bon pain chez soi vaut mieux que poules ailleurs.
 Qui croit au nid trouver la pie,
 Le plus souvent n'y prend qu'un rat,
 Il faut, quoiqu'il arrive,
 Que chacun vive,
 Dans son état.

T H E R E S E.

Qu'une bourgeois en beaux habits de noce,
 Dans le grand monde étaie de grands airs,
 ça ne sçait pas se tenir en carrosse,
 ça veut parler, ça dit tout de travers,
 Bien loin de donner dans la bosse,
 Chacun rit de son faux éclat.
 Il faut, &c.

L O P E T O C H O.

Qu'un jeune Abbé tranchant du militaire,
 Tienne à Chloé des propos indécens ;
 Malgré son ambre & son air de mystere,
 On fait peu de cas de ses petits talens,
 Ce qui plait dans un mousquetaire,
 Déplait dans un homme à rabat.
 Il faut, &c.

T O R I L L O S.

Qu'un financier dont la grande richesse,
 N'est pas toujours le prix de ses vertus,
 Veuille imiter les airs de la noblesse,
 Il voit bientôt la fin de ses écus.
 Adieu les amis, la maîtresse,
 Chacun rit aux dépens du fat.
 Il faut, &c.

THE-

T H E R S E E.

Fille qui veut sans bien & sans naissance,
Dès son printemps donner dans la grandeur,
Risque d'abord sa gentille innocence,
Et par degrés se pervertit le cœur.

L'estime honore l'indigence,
Le mépris suit un faux éclat.
Il faut, &c.

L O P E T O C H O.

Par vanité que le jeune Valere,
Veuille toujours hanter de grands Seigneurs,
Que gagne-t-il à sortir de sa sphère,
Il perd son tems & quelquefois ses mœurs ?

Le public en juge sévere,
L'accuse d'être fôt ou fat.
Il faut, &c.

L E D O C T E U R.

Le gentilhomme est né pour le service,
Le villageois pour cultiver les champs,
Le Magistrat pour rendre la justice,
Le Médecin pour soulager les gens.

Qu'à sou fort chacun s'asservisse,
Tout va prendre un nouvel éclat.
Il faut, &c.

F I N.



ANGLIAE MORN

THE SOUL OF THE

WIND



Pièces de Théâtre représentées au Théâtre de la
Cour & imprimées

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGÉDIES.

Rixd. sols lubs.

Le Siège de Calais, Tragédie, par Mr. de Belloy, 8. 1765.
gr. pap. — 12

Hypermnestre, Tragédie, par Mr. Le Mierre, 8. 766. gr. p.
— 12

l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. de Voltaire, corrigée
sur les Manuscrits de la Comédie Françoise à Paris, suivant
l'Auteur, 8. 767. gr. p. — 12

Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même,
8. 767. — 12

Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par Crebillon, 8. 767. — 12

COMÉDIES.

Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr.
de Voltaire, 8. 767. gr. p. — 12

le Misanthrope, Comédie, par Molire, 8. 767. — 12

Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes,
par M. Sedaine, 8. 767. gr. p. — 12

La Partie de chasse de Henri IV., par M. Collé, 8. 767. gr. p. — 12

La Seconde Surprise de l'Amour, par M. De Marivaux,
8. 767. gr. p. — 12

OPERA-COMIQUES.

Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariettes,
par Mad. Favart, 8. 766. pet. pap. — 8

Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. Anseaume,
8. 767. p. p. — 8

Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du
Maître en Droit, 8. 767. p. p. — 6

Les Chasseurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée
d'Ariettes, par Mr. Anseaume, 8. 767. p. p. — 6

La Servante Maîtresse, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes,
trad. de la *Serva Padrona*, intermède Italien,
8. 767. p. p. — 6

Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'Ariettes,
par Mr. Quetant, 8. 767. — 8

Le Maître en droit, Opera Bouffon, en 2 Actes, 8. sous presse.
Rose

O P E R A - C O M I Q U E S .

	Rixd. sols lubs.
Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. Sedaine, 8. 767. p. p.	— 8
Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. p. p.	— 8
On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. Sedaine & Moncini, 8. 767. p. p.	— 8
Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Poinfinet, 8. gr. p. 767.	— 12
Sancho Pança dans son Isle, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. Poinfinet, 8. 767. gr. p.	— 12
Ninette à la Cour, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. Favart, 8. gr. p. sous presse.	— 12
La Clochette, Comédie, mêlée d'Ariettes, par Anseaume, 8. gr. p. sous presse,	— 12

J'imprimerai aussi incessamment.

Les Dehors Trompeurs, ou l'homme du jour, Comédie en 5 actes, par Boiffy,	— 12
Andromaque, Tragédie de Racine,	— 12
& autres pieces.	

J'ai aussi un nombre d'exemplaires des Pièces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, savoir

Adelaïde du Guesclin, Tragédie, par M. de Voltaire, 8. Geneve 765.	— 16
Le Caffé ou l'Ecoffaise, Comédie, par le même, in 12. & 8. 760.	— 16
Les Scythes, Tragédie, & Octave & le jeune Pompée, ou le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mélange de pieces, 8. Geneve 767.	— 36
la Bohémienne, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par Favart, 8. Dresde 764.	— 8
la Coquette & la fausse Prude, Comédie en 5 actes, en prose, par Baron, ibid.	— 12
l'Ecole des Meres, Comédie, par de Marivaux, 8. ibid. 764. — 8	
la Metromanie, ou le Poète, Comédie, en vers & en 5 actes, par Piron, 8. ibid. 764.	— 12
Turcaret, Comédie en cinq actes & en vers, par Le Sage, 8. ibid.	— 12
Et plusieurs autres pieces de Théâtre.	

Livres

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou figures enluminées d'histoire Naturelle, par Mr. le Professeur Acanthus, 1er Cayer, contenant X. planches savoir,

- | | |
|-----------------------------------|----------------------------------|
| I. La Carpe de mer. | VI. L'Orphie. |
| II. L'Anguille de mer. | VII. La Vive, ou Dragon de mer. |
| III. Le Maquereau. | VIII. Le Corbeau blanc de Feröe. |
| IV. Le Dorsch. | |
| V. Le Tydtling, espece de Dorsch. | IX. Le Vanneau gris de fer. |
| | X. La Tulipe de mer. |

Avec l'Explication des X. planches, fol. oblong.

Cet ouvrage est en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun séparément, à Rixd. 3.

Les Cayers suivans à mesure qu'ils paroîtront.

Bélisaire, par Marmontel, 8. 1767. 16 sols

Hylaire, par un Metaphysicien, parodie de Bélisaire, 8. 1767. Avant. 12 —

Dissertations sur l'origine du langage & sur les Runes; & Essais sur divers Sujets, 8. 1767. 8 —

* Etat de l'Eglise & de la Puissance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 766. Rixd. 1. 12 —

Histoire de la Maison de Brunswig, par Mr. Mallet, 8. Geneve, 1767. T. I. 28 —

Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 1767. 3 —

* Lettres de Montesquieu à ses amis en Italie, 12. 1767. Florence 24 —

Memoire pour servir à l'histoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. 6 —

Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Russes jetés par une tempête près de l'Isle déserte d'Ost-Spitzbergen, sur laquelle ils ont passé six ans & trois mois, &c. par Mr. P. L. Le Roy, 12. 1766. 6 —

Sermons de Lullin, 8. Tom. 2^d. Geneve 1767. 28 —

Supplément à la Destruction des Jésuites en France, 12. 2 parties, 1767. 20 —

Lettres sur la Danse & les Ballets, par Novere, 12. Vienne 1767. 32 —

*Les Livres avec une * arriveront incessamment.*

Livres nouuedux.

Choix de Coquillages & de Crustacés, par Mr. Regenfuss, en noir, suivant le Prospectus pour la souscription,	Rixd. 10.
P'Amitié Scythe, 12. 767	— 20
Anecdotes Françoises, 8. 767. rel.	1. 24
P'Antiquité Justifiée, 12. 766	— 20
P'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767	— 18
du Bonheur, par De Serres, 8. 767. Rel.	— 40
la Campagne, 12. 2 vol. 767	1. 8
Celianne, ou les Amans séduits par leur Amour, 12. 766	— 20
le Chateau d'Otrante, 12. 2 part. 767	— 32
le Coche, 12. 2 vol. 767 Rel.	1. 32
le Code Matrimonial, 12. 766	— 40
la Comtesse de Vergi, 12. 2 part. 766	— 24
Contes de la Fontaine, 8. 2 vol. fig. 762	24. —
Decameron de Bocace, 8. 5 vol. fig. 765. Rel.	40. —
Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel.	1. 16
— des Arts & Métiers, 8. 2 vol. 766. Rel.	2. 24
— de Cuisiné, 8. 767. rel.	1. 32
— des Théâtres, 8. 763. Rel.	2. 24
le Duo interrompu, Conte, suivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766	— 32
Essai sur la Population de l'Amérique, 12. 4 vol. 767. R. 4.	—
Ecole des Peres & des Meres, 12. 2 part. 767	— 36
Esprit de la Ligue, 12. 3 vol. 767. Rel.	2. —
— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766	3. —
Etudes convenables aux Demoiselles, 12. 2 vol. 762. R.	1. 32
la Fête du Château, 8. 766	— 20
les Gascons en Hollande, 8. 2 vol. 767	1. —
Haou-Xiou-Choan, histoire Chinoise, 12. 4 vol. 766	1. 32
Histoire de Bertrand du Guesclin, 8. 2 vol. 767. Rel.	2. —
— de Mis Ind. Danby, 12. 2 vol. 767	1. 8
— d'Henri IV. par Bury, 12. 4 vol. 766. Rel.	4. —
Iliade d'Homere, en vers, 8. T. I. 766	— 36
Intérêts des Nations de l'Europe, 12. 4 vol. Rel.	4. —
Joseph, Poème en 9 Chants, par Bitaubé, 8. fig. 2 vol. 767.	2. —
Lettres d'Affi à Zurac, 12. 767	— 20
— du Colonel Talbert, 12. 4 vol. 767	2. 16
le Lord impromptu, 12. 2 vol. 767	— 36
Magazin énigmatique, 12. 767	— 28
— recreatif, 8. 767	— 20
les Malheurs de l'Amour, 12. 2 vol. 766	— 32
Maria, ou Nouvelle Pamela, 12. 2 vol. 765	— 40

& autres suivant le Catalogue.

COPENHAGUE, ce 21 Sept. 1767.



TOM JONES,

COMEDIE LYRIQUE,

EN TROIS ACTES,

AVEC DES ARIETTES,

par Mr. POINSINET,

MISE EN MUSIQUE

par A. D. PHILIDOR.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 14^e Avril 1769.

Cette nouvelle Edition est conforme à celle
de Paris du 30. Janv. 1766.



A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT.

MDCCLXIX.

Avec Permission du ROI.

ACTEURS.

TOM JONES.	Mr. DE LA TOUR.
Mr. WESTERN.	Mr. DINESY.
Mad. WESTERN.	Mad. MERCIER.
Mis SOPHIE WE- STERN.	Mad. DINESY.
HONORA.	Mad. DARTIMON.
ALWORTHY.	Mr. DESCHAMPS.
BLIFIL.	Mr. CASIMIR.
DOWLING, <i>Quaker.</i>	Mr. DU TILLET.
La Maîtresse de l'Hotel- erie D'UPTON.	
PIQUEURS.	
VALETS.	
BUVEURS.	

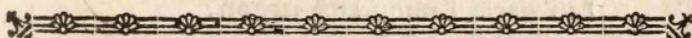
Représentée par les Comédiens Italiens du Roi
pour la 1^e fois, à Paris, le 27 Fevr. 1765
& remise avec des changemens le 30 Janv.
1766.





TOM JONES,

COMEDIE
EN TROIS ACTES,
MÉLEE D'ARIETTES.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon de compagnie dans le Château de Mr. Western. On y voit différens meubles. Sophie est du côté du Roi, près d'un métier de tapisserie, où elle travaille. Honora de l'autre côté s'occupe à faire de la Dentelle.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, HONORA.

A 2

DUO.

D U O .

SOPHIE *travaillant.*

Que les devoirs que tu m'imposes
 Triste raison ont de rigueur !
 Tu gémis, Sophie, & tu n'oses
 T'interroger sur ta douleur.
 Quand sous tes doigts naissent les roses,
 Les épines sont dans ton cœur.

HONORA, *faisant de la dentelle & agitant ses fuseaux.*

Soir & matin,
 La jeune Islette,
 Triste & feulette,
 Céde au chagrin.
 Qu'un jeune drille
 Lui parle l'amoureux jargon,
 Son cœur sautille,
 Elle babille,
 C'est un démon.
 Voilà sur l'esprit d'une fille,
 Le pouvoir d'un joli garçon.

SOPHIE *avec humeur.*

En vérité, ma bonne, vous m'obligeriez de
 contraindre votre gaieté; elle est aujourd'hui bien
 vive.

HONORA.

Pas plus qu'à l'ordinaire; mais c'est vous, Ma-
 demoiselle, qui êtes aujourd'hui bien triste, votre
 mélancholie s'accroît de jour en jour.

SOPHIE.

Tu te l'imagines, parce que je ne prends nul plai-
 sir

sir à disputer avec ma tante des intérêts de l'Europe, ni à babiller inutilement avec toi.

HONORA.

Courage, soyez plus sincère, vous avez quelque chagrin secret; tenez, tout le monde s'en apprendroit ici, & nous en causions encore ce matin avec Mr. Jones.

SOPHIE *travaillant.*

Avec Mr. Jones; & qui vous a priée, s'il vous plaît, de vous entretenir de moi?

HONORA *travaillant.*

Eh bien! n'allez-vous pas gronder? comme si j'avois commis un grand crime d'écouter votre éloge . . fait par le plus joli jeune homme, le meilleur ami de votre pere, que le sage Alvorthys élève & chérit comme un fils.

SOPHIE.

Je vois que le plus court est de te laisser dire . .

HONORA *se lève.*

Mais convenez-en vous-même; vive ce Cavalier pour les attentions, les soins, la générosité, le courage: Auriez-vous l'ingratitude d'oublier qu'il n'a pas craint de se casser le bras pour vous garantir d'une chute légère; oh! dès qu'il s'agit de rendre service, rien ne l'arrête, & voilà comme j'aime les hommes.

SOPHIE.

Il me paroît que tu ne haïs pas trop celui-là.

HONORA.

De bonne-foi le peut-on haïr? il est si poli, si bienfaisant!

SOPHIE.

Sçais-tu que je finirais volontiers par t'en croire amoureuse?

HONORA.

Ah! vous voulez vous amuser à mes dépens; croyez que je me rends justice. Je sçais que le pauvre Mr. Jones ne connoît encore ni ses parens, ni sa famille, mais je sçais aussi que l'incertitude de son sort vaut mieux que la réalité du mien; chéri de votre pere, élevé par Mr. Alvorth, tenez, Mademoiselle, tout cela suppose quelque secret motif, & j'en suis si persuadée, qu'on me voit toujours la première à prendre son parti contre tous ceux qui en babillent.

SOPHIE.

Cela est très-bien de ta part, je t'en loue.

HONORA.

J'ai déjà fait certaine remarque.

SOPHIE.

Qu'elle est-t'-elle?

HONORA.

Ce grave Dowling, ce Quaker qui est comme l'intendant de Mr. Alvorth, lui qui tutoye tout le monde, ne salue personne, dont l'abord est si brusque, le ton si dur, l'esprit si fier, & bien quand il parle de Mr. Jones il y met des égards, du respect.

SOPHIE.

Mais . . . je m'en suis apperçue.

HONORA.

Allez, Mademoiselle, le ciel est juste; il permettra que tout se découvre; & en attendant si quelqu'un doit ici le protéger, je vous assure que c'est plutôt vous, qu'une autre.

SO-

SOPHIE.

Pourquoi ?

HONORA.

Je crains. . .

SOPHIE *se lève.*

Achéve : tu dois sçavoir que je ne veux pas que l'on me cache rien. . .

HONORA.

Eh bien ! écoutez-moi, c'était hier après le dîner, il se promenait dans le bosquet ; c'est assez son usage, je m'étais cachée, & je l'entendais qui disait, mais mille fois plus tendrement que je ne puis vous le répéter :

ARIETTE.

Oui, toute ma vie,

La belle Sophie,

Charmera mon cœur.

De toute ma vie,

La belle Sopie,

Ferait le bonheur.

Cœur sensible & tendre,

Qui peut chaque jour la voir & l'entendre,

Sait-il se défendre,

Du pouvoir d'amour.

Oui, toute &c.

Mais dans le silence,

Loin de ses appas,

Cachons mon offense,

Et sans espérance,

Répétons tous bas,

Oui, toute &c.

SOPHIE *troublée.*

Honora, finissez ... si vous me promettiez de ne plus parler de tout ceci, je vous pardonnerais. Mais prenez garde ... vous êtes indiscrete, ma bonne ... vous l'êtes trop ... mon pere ... moi-même.

HONORA.

Ne craignez rien ; j'entends quelqu'un : c'est Madame votre tante ; la gazette l'occupe si fortement qu'elle ne vous apperçoit pas. (*Sophie & Honora se remettent à leur ouvrage.*)

SCENE II.

HONORA, SOPHIE, Mad. WESTERN.

Mad. WESTERN *lit la gazette.*

Ah! je suis bien aise de vous trouver ici ; vous travaillez, tant mieux ; j'aime qu'on s'occupe : Honora, sortez.

HONORA *à part.*

Pourquoi donc ce mystère ? (*Elle sort.*)

Mad. WESTERN.

Vous me voyez, ma nièce, fort inquiète : les affaires du Nord prennent une tournure absolument contraire à mes idées ! ...

SOPHIE.

Il faut espérer.

Mad. WESTERN.

Non, contre toute raison le Dannemark prend les

les armes ; on s'était arrangé sur une confédération, on avoit projeté des articles, & point du tout : en vérité, il est bien pénible d'arranger des gens qui ne veulent pas s'entendre.

SOPHIE.

Mais, ma tante, ne serait-il pas plus simple de les laisser s'arranger eux-mêmes ?

Mad. WESTERN.

Cela vous est bien facile à dire : mais ces contradictions perpétuelles m'occupent, me chagrinent, m'empêchent de songer, comme je le voudrais, aux intérêts de cette maison, dont votre pere, qui n'a pas le sens commun, me laisse tout le tracas.

SOPHIE.

Ma tante... Il est mon pere.

Mad. WESTERN.

Oui, & c'est là tout son mérite ; car dans sa conduite, c'est bien le gentilhomme le plus extraordinaire... Tous les jours courant les bois, ne vous entretenant, les soirs, que de ses chevaux, de ses valets... Ah ! qu'il ferait bien mieux de suivre ses affaires, de veiller... sur vous... oui, sur vous-même, Mis Western, dont je suis fort mécontente !

SOPHIE.

Que me reprochez-vous ?

Mad. WESTERN.

Ah ! ça, nous sommes seules. Je vous ai élevée. Je vous aime. Depuis deux mois que Monsieur Alworthy, son protégé Jones, & Blifil son neveu, logent dans ce château, vous êtes triste, réveuse, vous fuyez la compagnie.

SOPHIE.

Je vous jure...

A 5

Mad.

Mad. WESTERN.

Vous êtes amoureuse, Sopie.

SOPHIE *vivement.*

Ne le croyez pas.

Mad. WESTERN.

ARIETTE.

Ah! j'aime assez cette finesse.

Vous prétendez m'en imposer,

A moi, ma Niece,

C'est par trop s'abuser.

Du Ministre le plus sévère,

Du plus habile Secrétaire,

Dès que je veux sonder les sentimens,

L'espoir couronne mon attente,

Jugez, jugez si je suis clairvoyante,

Sur les intrigues des Amans.

Ah! j'aime &c.

SOPHIE.

Je ne fais que penser.

Mad. WESTERN.

Vous rêvez, vous craignez de me répondre,
vous avez tort. Votre choix me plaît, il est con-
venable. Si j'attendais que mon frere s'avisât le
premier de songer à votre établissement, ce serait
à ne pas finir; il ne peut tarder, & j'en vais con-
férer avec lui tout-à-l'heure.

SOPHIE.

De grace, répondez-moi; se pourrait-il que
vous fussiez assez bonne?

Mad. WESTERN.

Eh! voilà comme l'on parle... comptez sur
moi. (*On entend un bruit de fanfares.*) J'entends du
bruit;

bruit; c'est votre pere; on ne peut le méconnoître
au tapage qui l'environne.

S C E N E III.

*Quatre Piqueurs en bottes & en habits troussés,
tenant en main leurs trompes & donnant des
fanfares. JONES, Mr. WESTERN,
en habit de chasse, la trompe au col, SOPHIE,
Mad. WESTERN, HONORA.*

Mr. WESTERN, *après les fanfares.*

Courage, enfans de la joie; de la gaieté: Ah!
le beau temps; la belle chasse!

JONES.

Elle a été des plus heureuses.

Mr. WESTERN.

Oui, mon ami, c'est graces à ton intelligence.
Bon jour, Sophie: comment te portes-tu, ma fille?
fais ton compliment à mon camarade, il vient, ma
foi, de s'acquérir la gloire du plus déterminé chas-
seur de notre Comté de Sommerset.

JONES.

C'est à vous qu'appartient cet avantage.

Mr. WESTERN.

Nenni, vraiment, je suis sincere. C'est à toi
que je dois aujourd'hui tout le plaisir de ma chasse.
Si tu l'avais vu, Sophie, qu'elle vivacité! quelle ar-
deur! mais vous autres femmes vous vous levez si
tard!

Mad.

Mad. WESTERN.

Ne faut-il pas, comme vous, courir des bois
avant qu'il soit jour ?

SOPHIE.

J'en ai bien du regret.

JONES.

Le plaisir que nous vous aurions vu prendre
eut encore augmenté le nôtre.

Mad. WESTERN.

Oh ! sans doute, il est bien flatteur pour des
femmes d'une certaine façon de s'exposer tous les
jours à quelque nouvel accident, de braver les vents,
la pluie !

Mr. WESTERN.

Eh ! ma chère Sœur, mêlez-vous de politiquer
sans nous contrarier sur nos plaisirs. Ah ! que
n'avez-vous vu la chasse de ce matin ? peut-être de
six mois n'aurons-nous pareille rencontre ; un Cerf
dix-cors, un temps ! un frais ! tayaut, tayaut ; il
semble que j'y sois : tenez, le récit seul de ma chaf-
fe vous fera regretter de ne nous avoir pas suivis.
Ecoutez.

ARIETTE.

D'un Cerf dix-cors

J'ai connoissance :

On l'attaque au fort,

On le lance.

Tous sont prêts ;

Piqueurs & Valets,

Suivent les pas de l'ami Jones.

J'entends crier vol'clets,

Aussitôt j'ordonne,

Que la Meute donne,

Tayaut, tayaut ;

Mes

Mes Chiens découplés l'environnent,
 Les trompes sonnent,
 L'Echo râfonne.
 Quelques chiens que l'ardeur dérange,
 Quittent la voie, & prennent le change;
 Jones les rassure d'un cri.

Ourvari, ourvari.

Aur'tour, aur'tour :
 Nous en revoyons,
 Vol'clets, vol'clets.
 Accoute, accoute,
 A Mirmiraut
 Tout à Griffaut.
 On reprend route.
 Voilà le Cerf à l'eau.
 Il bat l'eau.
 L'animal forcé succombe,
 Fait un effort, se relève, enfin tombe;
 Et nos Chasseurs chantent tous à l'envi :
 „ Amis, goûtons les fruits de la victoire;
 „ Amis, amis, célébrons notre gloire.
 „ Halali, fanfare, halali,
 Halali.

Mad. WESTERN.

Quand vous aurez tout dit, mon frere, pourra-t-on vous parler un moment de vos affaires ?

Mr. WESTERN.

Oh ! de tout mon cœur, & tant que vous voudrez, mais, dites-moi d'abord, le diner tardera-t'il beaucoup ? nous n'avons eu que le tems de faire une pctite halte, & grace à vos soins la cantine étoit mal fournie.

Mle.

Mad. WESTERN.

Il n'est pas encore midi.

Mr. WESTERN.

Que m'importe? Ordonnez qu'on se dépêche.

(Aux piqueurs.) Et vous, enfans, point de relâche. Le franc Chasseur doit être plus alerte encore que la bête qu'il poursuit. Demain, dès le point du jour. . . .

Mad. WESTERN, à part.

Oh! demain vous aurez, après le diner, tout le tems de donner vos ordres. (Haut.) Honora, suivez ma niece dans son appartement. Je me flatte que Mr. Jones me voudra bien permettre d'être un moment seule avec mon frère.

JONES.

Madame. (Honora sort avec Sophie.)

Mr. WESTERN.

C'est une tyrannie; je ne fais ce qu'elle me veut: il faut contenter les femmes. (A Jones.) Va-t-en donner un peu le coup d'œil du Maître; vois si notre jeune, meute est rentrée en bon état: va, mon camarade; je ne tarderai pas à t'aller joindre.

(Jones sort avec les piqueurs.)

S C E N E IV.

Mr. WESTERN, Mad. WESTERN.

Mr. WESTERN.

A présent, que me voulez-vous dire? J'aurais plus besoin

besoin de repos que de raison ; ne marchons pas par les boulées ; dépêchons.

Mad. WESTERN.

Je veux vous dire, mon frere, que vous ne prévoyez rien, que vous ne fçavez rien.

Mr. WESTERN.

Oh ! parbleu , si fait. Je prévois que les vins de France feront fort chers l'année prochaine ; je fçais que la race de mes bassets s'abbatardit.

Mad. WESTERN.

Et ce sont là vos plus grandes affaires ?

Mr. WESTERN.

Et je n'en veux point avoir d'autres , moi. Je paye mes ouvriers tous les mois ; je compte avec mes fermiers tous les ans ; je bois avec mes amis tous les jours ; & quoique vous en disiez, j'appelle cela faire très bien ses affaires.

Mad. WESTERN.

Mais votre fille a bien-tôt dix-huit ans.

Mr. WESTERN.

C'est vrai , & cela me prouve souvent qu'il ne faut pas avoir votre âge pour raisonner mieux que...

Mad. WESTERN.

Mon frere !

Mr. WESTERN.

Allons , point d'humeur , finissons : que veut, que desire ma chere Sophie ?

Mad. WESTERN.

Ce que vous n'avez peut-être pas envie de lui accorder si-tôt , ce que l'on desire à son âge . . . un mari.

Mr. WESTERN.

Eh ! c'est mon unique envie. Combien de fois m'avez-

m'avez-vous entendu dire vous même que ma seule ambition était de la voir heureuse, en la mariant au plus riche Gentilhomme de la Province.

Mad. WESTERN.

Hâtez-vous donc de faire un choix; son cœur pourroit vous prévenir, & j'ai remarqué que, depuis le départ du neveu de Mr. Alvorthys pour son château. . . .

Mr. WESTERN.

De Blifil?

Mad. WESTERN.

Oui, de Blifil.

Mr. WESTERN.

Quoi! sérieusement. . . . Vous imaginez que ma Sophie. . . .

Mad. WESTERN.

Comptez sur mon discernement?

Mr. WESTERN.

Oh! votre discernement. . . . Au reste écoutez donc. Ma foi, j'en suis enchanté, je l'ai toujours aimé; il est pourtant mauvais chasseur, mais d'ailleurs honnête-homme, neveu de mon ami, son unique héritier. Ce garçon-là sera riche. Ma fille lui veut du bien. . . . Allons, voilà, qui est fini. Holà, quelqu'un. (*Richard entre.*) Richard, qu'on voie un peu si l'ami Alvorthys est dans le château; qu'il vienne me parler, qu'il vienne tout-à-l'heure: c'est pour affaire pressée, entendez-vous? S'il ne peut quitter j'irai moi-même. (*Richard sort.*)

Mad. WESTERN.

Il ferait plus convenable d'attendre. . . .

Mr.

Mr. WESTERN.

Oh ! trêve à vos avis, ne troublez point ma joie : je ferai mon bonheur, celui de ma fille, celui de mon ami, celui de son neveu : nous ferons tous contens, tous heureux. Alvorthy va venir, je veux lui parler seul.

Mad. WESTERN.

Il faut considérer....

Mr. WESTERN.

C'est assez, c'est assez ma sœur.

(Elle sort.)

S C E N E V.

Mr. WESTERN *seul.*

Oui, c'est bien, ce mariage-là fait justement mon affaire : la terre de mon ami touche à la mienne ; ce n'est pas me séparer de Sophie de les unir ensemble ; si je chasse de leur côté, je me trouve chez moi, je descends chez mon gendre, & j'embrasse ma fille.

ARIETTE.

Ah ! quel plaisir je me promets !

Je lui veux annoncer moi-même,

Qu'en ce jour, à celui qu'elle aime,

Je la vais unir pour jamais.

Je ne vois, plus je m'étudie,

Aucun obstacle à ce lien,

Tu seras heureuse, Sophie,

Et ton bonheur fera le mien.

B

S C E .

SCENE VI.

Mr. WESTERN, ALWORTHY.

ALWORTHY.

Richard m'a dit ...

Mr. WESTERN.

Approche, approche, mon cher voisin ; tu fçais depuis combien de temps nous sommes amis.

ALWORTHY.

Oui, & je m'en ressouviens toujours avec le plus grand plaisir.

Mr. WESTERN.

Tu n'as pourtant jamais eu la complaisance de courre un cerf avec moi.

ALWORTHY.

Chacun à ses goûts.

Mr. WESTERN.

De bonne-foi, je ne fçais pas trop ce que tu aimes.

ALWORTHY.

La tranquillité. Je n'en jouis jamais ; aujourd'hui même vous me voyez triste. J'entends murmurer de tous côtés contre Jones, Blifil même a lieu de s'en plaindre ; j'en suis fâché : ce garçon ne m'est rien ; mais je l'ai élevé, je l'aime.

Mr. WESTERN.

Et vous avez raison. C'est un excellent sujet, un brave chasseur. Allez, mon vieil ami, c'est un jeune homme dont vous n'aurez que de la satisfaction.

AL-

ALWORTHY.

Je le souhaite.

Mr. WESTERN.

Laissions cela. Apprends les nouvelles les plus heureuses : tu fçais combien j'aime ma fille ; je la marie à moins que tu ne t'y opposes.

ALWORTHY.

Moi ! & pourquoi voulez-vous que je m'oppose au bonheur de votre fille.

Mr. WESTERN.

En ce cas touche-là, notre affaire est conclue : C'est à ton neveu que je la donne.

ALWORTHY.

A Blifil, puis-je croire ?

Mr. WESTERN.

Ils s'aiment, ma sœur me la dit, & je te dis, moi, qu'il faut envoyer à ton château, faire revenir Blifil & les marier dès demain.

ALWORTHY.

Cela est bien-tôt dit, mais une affaire de cette nature . . .

Mr. WESTERN.

Doit se terminer en deux jours, je donne à ma fille en la mariant la moitié de mon bien, le reste après ma mort. Traitte de même ton neveu & finissons.

ALWORTHY.

Etes-vous bien assûré qu'une convenance mutuelle & de caractères & de . . .

Mr. WESTERN.

Il s'aiment, je te l'ai dit.

ALWORTHY.

Mais comment Mad. Western a-t'elle pu fçavoir? . . .

Mr. WESTERN.

Je te réponds de tout; ma Sophie est ma fille, elle m'aime, elle le doit. Ce mariage la rend heureuse, il fait tout mon désir, & je n'aurai pas besoin d'ordonner pour qu'elle m'obéisse. Quant à ton neveu, s'il lui plaît de refuser quinze mille livres Sterlings, & ma Sophie, je vous baise à tous les deux les mains; n'en parlons plus.

ALWORTHY.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Eh! non, tout est dit. Voilà comme je suis.

ALWORTHY.

Je vais travailler à vous contenter.

Mr. WESTERN.

Eh! j'apperçois l'ami Dowling: tu fais bien de conserver ce Quaker à ton service, j'aime ces gens-là, ils sont vrais.

SCENE VII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY,
DOWLING *toujours le chapeau
sur la tête.*

DOWLING, à Alworthy.

Alworthy, j'avais pour toi des Lettres, même fort importantes, ton neveu Elifil s'en est emparé; l'approuves-tu?

AL-

ALWORTHY.

Il me les remettra, tu fçais qu'il a toute ma confiance.

DOWLING.

Soit.

ALWORTHY.

Ecris-lui de se rendre ici le plutôt possible.

Mr. WESTERN.

Comment! le plutôt! quand il s'agit du bonheur de ma fille! Que l'on fasse monter un de mes gens à cheval: qu'il courre, qu'il l'amene . . . qu'il arrive. . . .

ALWORTHY.

Vous serez satisfait, Dowling ira lui-même: je lui vais écrire. (*à Dowling.*) Suis-moi, j'ai d'autres affaires à te communiquer: (*à Western.*) Serviteur, mon ami, réfléchissez encore, je vous en prie.

(Ils sortent.)

Mr. WESTERN.

Tout-est réfléchi. Quelle lenteur! ah! que je te plains, Sophie, s'il faut que son neveu lui ressemble!

S C E N E VIII.

Mr. WESTERN, Mad. WESTERN.

Mr. WESTERN.

Vous voilà, ma sœur? Eh! bien, notre affaire est arrangée, tout est fini. Alworthy m'a donné sa parole. Avez-vous prévenu Sophie?

B 3

Mad.

Mad. WESTERN.

Pas encore, je lui ai fait dire de se rendre ici.

Mr. WESTERN.

Tant mieux; vous m'avez réservé le plaisir de lui annoncer moi-même.

Mad. WESTERN.

Doucement: Sophie est mon élève, j'ai pris soin d'entamer cette affaire, il est décent qu'elle ne se fasse que par moi.

Mr. WESTERN.

Ma Sœur, je vous en prie.

Mad. WESTERN.

De grace, mon frere, ne me refusez pas cette satisfaction.

Mr. WESTERN.

Il faut toujours vous céder. Je vais rejoindre Alworthy: mais j'apperçois Sophie. (*Sophie entre.*) Approche, approche, sois contente, écoute ma Sœur, elle a de bonnes nouvelles à t'apprendre. (*Il la caresse.*) Sois bonne fille. (*D'un ton très-gai.*) Aime bien ton pere, & tout ira comme il faut. (*D'un ton très froid.*) Adieu ma sœur. (*Il sort.*)

SCENE IX.

Mad. WESTERN, SOPHIE.

SOPHIE, *d'un air étonné.*

Mon pere nous quitte! il paraît bien satisfait!

Mad.

Mad. WESTERN.

Il doit l'être; & vous ne serez pas fâchée, à votre tour, d'apprendre combien j'ai réussi. Monsieur Alworthy consent à tout; votre pere en est ravi, & dès ce soir, mes enfans, nous vous unirons ensemble.

SOPHIE.

Ensemble! . . . avec?

Mad. WESTERN.

Avec celui que vous aimez; cela me paroît clair. Pourquoi donc cette inquiétude? oh! ne dissimulons plus, ou je me fâcherai.

SOPHIE.

Je crains de me trop flatter . . . Eh! bien, Madame, il est vrai que mon cœur. . . .

Mad. WESTERN.

Acheve.

SOPHIE.

Je ne le puis.

ARIETTE.

Ah! ma tante, je vous prie,

Ajoutez à vos bienfaits,

Si de vous je suis chérie,

Daignez remplir mes souhaits:

Rassurez votre Sophie:

Et dans son ame attendrie,

Portez le calme & la paix.

Oui, j'aime, il est vrai, mais je tremble,

Je crains d'écouter mes desirs.

L'amour peut-il unir ensemble

Tant de chagrins & de plaisirs?

Ah! ma tante &c.

Mad. WESTERN, *en l'embrassant.*

Tu me charmes, tu me rappelles des momens!
... Mais ce tems-là n'est plus. Je te l'ai déjà dit,
ma chere, ton choix est sensé; ce jeune homme est
bien, très bien.

SOPHIE.

Il faut convenir qu'il est aimable.

Mad. WESTERN.

Sage... posé.

SOPHIE.

Courageux, humain, poli.

Mad. WESTERN.

Discret, sçavant.

SOPHIE.

Plein d'esprit, de soins, de prévenances.

TOUTES DEUX.

En un mot, fait pour plaire.

SOPHIE.

Oui, sans doute; & tant de qualités réunies
peuvent bien faire oublier le défaut de la naissan-
ce. ...

Mad. WESTERN.

Comment! que dites-vous? Où prenez-vous,
s'il vous plaît, de pareilles impertinences?

SOPHIE.

Puis-je ignorer, Madame, un fait public, &
ne pas sçavoir combien un malheur, dont-il n'est
pas coupable, fait souffrir l'infortuné Tom Jones?

Mad. WESTERN.

Jones! Qu'entends-je? je n'en reviens pas.
C'est Jones que vous aimez! c'est à moi que vous
l'osez dire! Ce n'est pas de Blifil?...

SO-

SOPHIE.

Blifil ! (*à part.*) Je suis perdue.

Mad. WESTERN.

Comment ! un homme sans état, sans parens !

SOPHIE.

De grace. . . .

Mad. WESTERN.

Deshonorer votre nom, votre famille ! me faire passer pour une femme sans discernement !

SOPHIE.

Ecoutez-moi.

Mad. WESTERN.

Voilà donc le fruit de l'éducation que je vous ai donnée ! Vous aimez Jones, je vais en avertir votre pere. Je veux qu'il soit chassé du château, qu'il le soit de chez Monsieur Alworthy, de tout le comté de Sommerset.

SOPHIE.

Pourquoi le perdre ?

D U O.

Mad. WESTERN.

Non, rien ne peut me retenir,
Rien ne peut calmer ma colere.

SOPHIE.

Soyez sensible à ma priere,
Ce n'est pas lui qu'il faut punir.

Mad. WESTERN.

Je veux qu'Alworthy, que mon frere,
M'aident tous deux à le punir.

SOPHIE.

Pour appaiser votre colere,
Ordonnez-moi, que faut-il faire ?
Je suis prête à vous obéir

Mad. WESTERN.

Fuir pour jamais ce téméraire,
Le mépriser, le haïr.

SOPHIE.

Eh bien! Eh bien! j'y ferai mon possible.

Mad. WESTERN.

Recevoir

Blifil dès ce soir;
Lui montrer une ame sensible.

SOPHIE.

Eh bien! Eh bien! j'y ferai mon possible.

Mad. WESTERN.

Songez à remplir ce devoir,
A ce prix seul je veux me taire.

SOPHIE.

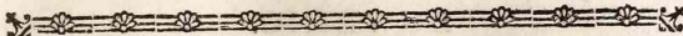
Mad. WESTERN.

Je suis prête à vous satisfaire.	Je veux bien calmer ma colere:
D'aiguez calmer votre colere.	Mais songez à votre devoir.
Allons cacher mon désepoir.	

(Elles sortent chacune par un côté opposé.)



ACTE



A C T E II.

Le Théâtre change & représente un endroit agréable du Jardin de Mr. Western ; on découvre une allée très courte qui conduit à son château, que l'on voit dans le fond ; sur la gauche se trouve un siège de gazon : dans le fond, une ou deux allées d'arbres, & ça & là sur la scène quelques uns de ces sièges peints en verd qui font à Londres, comme à Paris, la parure des Jardins.

S C E N E P R E M I E R E.

BLIFIL, DOWLING.

DOWLING.

Blifil, Blifil, arrêtons ici un moment.

BLIFIL.

Je le veux bien, je veux même, avant d'aller trouver mon oncle, te rappeler ta promesse.

DOWLING.

Je m'en souviens. Je m'en repens. Ta conduite me déplait.

BLIFIL.

Tu vois qu'elle est nécessaire.

DOW-

DOWLING.

Nécessaire... d'être faux!

BLIFIL.

Mais ce n'est point faussé. Je ne te demande que du silence; enfin si ce secret, ignoré depuis tant d'années, se découvrait un jour plutôt, un jour plus tard, quel avantage de plus serait-ce pour Tom Jones?

DOWLING.

De jouir à l'instant de son état.

BLIFIL.

Attends que mon mariage soit conclu avec Mis Sophie.

DOWLING.

Tu l'épouses!

BLIFIL.

Je t'ai montré la lettre de mon oncle.

DOWLING.

Ton ainé la mérite mieux que toi.

BLIFIL.

Mais, si elle m'aime?

DOWLING.

En ce cas, tu la mérites mieux que lui.

BLIFIL.

Ce mariage nous rend heureux l'un & l'autre: si j'écoutais tes désirs, si j'osais parler, je paroîtrois moins riche aux yeux de Western; il voudrait rompre, & je perdrais ma fortune.

DOWLING.

Il suffit, je t'entends; ton cœur est faux. Je t'ai donné ma parole; je m'en souviens. A ton tour, souviens-toi de ce que je te vais dire. J'étais porteur des lettres de feu ta mère. Je te les ai remises.

mises. Je vais à Londres où ton oncle Alworthy m'envoie : mais prends-y garde ; s'il faut qu'à mon retour la vérité ne soit pas sortie de ta bouche, si tu n'as pas déclaré que Jones est ton frère, ton ainé, je le ferai moi-même.

BLIFIL.

Ecoute.

DOWLING.

Point de réponse. Adieu.

SCENE II.

BLIFIL *seul.*

Pars, je ne te crains pas. Ces lettres... je les tiens. Je fçaurai t'arrêter à Londres plus long-tems que tu ne le penses... Je puis d'un seul mot... Non, je ne te crains pas ; & ton protégé, cet homme si parfait... Ah ! le voici.

SCENE III.

JONES, BLIFIL.

JONES.

Quoi ! vous ici, Monsieur ?

BLIFIL.

Oui.

JO-

JONES.

Et votre voyage?

BLIFIL.

Bien.

(Il sort.)

JONES, seul.

Heureux mortel! De la naissance & de la fortune. Pour quelle raison Sophie a-t-elle disparu avant le dessert: Je ne sais; mais tout m'inquiète. Jamais je n'eus l'ame si triste.

ARIETTE.

Amour, quelle est donc ta puissance?
Me dois-je aveugler sur mon sort?
Aux doux attraits de l'espérance
Mon cœur peut-il s'ouvrir encor?
J'ose aimer la belle Sophie,
Le plus rare bientait des cieux,
Et qu'ils semblent avoir choisie
Pour charmer le cœur & les yeux.

Amour, &c.

SCENE IV.

JONES, HONORA.

HONORA.

Voilà notre homme livré à ses belles rêveries.

JONES.

Ah! c'est vous, Honora?

HONORA.

Oui, moi qui vous trouble peut-être; les amoureux aiment la solitude.

JO-

JONES.

Vous me connaissez mal: me soupçonner d'être amoureux!

HONORA.

Oh! ce n'est plus un soupçon; il y a long-temps que j'en suis certaine.

JONES.

Et de qui croyez-vous que j'ose ici l'être?

HONORA.

Voyez qu'il est malin! Venez ici. Ah! vous êtes si honnête qu'il n'y a pas de plaisir à vous chagriner. Vous faites le discret, parce que vous tremblez que Sophie ne daigne pas vous payer du moindre retour: mais si vous scâviez, comme moi, ce qui en est; allez. . . .

ARIETTE.

La pauve fillette a beau faire,

Le trait vainqueur,

Est dans son cœur;

Elle veut jouer la severe,

Se mettre en colere,

Montrer du mépris, de l'humeur.

JONES.

Du mépris!

HONORA.

Ne craignez rien, vous dis-je,

La pauvre fillette a beau faire,

Le trait vainqueur,

Est dans son cœur.

Elle gronde

Tout le monde,

Elle fait du bruit, du fracas:

Mais tout bas, tout bas, tout bas,

Elle

Elle soupire,
Et son martyre
Ne se guérit pas.
La pauvre fillette a beau faire
Le trait vainqueur,
Est dans son cœur.

JONES.

Que me dis-tu ? si j'osais t'en croire . . . quoi !
le cœur de Sophie ? . . .

HONORA.

Doucement. Je ne vous dis point que ma maitresse ait de l'amour. J'ai trop de respect pour elle . . . mais c'est bien l'amitié la plus vive . . . la plus franche . . . la plus . . .

JONES *toujours vivement & gaiement.*

Et c'en est assez, ma chère Honora ; quel excès de joie, que je t'aime ! que je t'embrasse.

HONORA.

Finissez.

(Il l'embrasse.)

S C E N E V.

JONES, Mr. WESTERN *en deshabillé à l'angloise*, HONORA.

Mr. WESTERN, *les surprenant.*

Ah ! je vous y prends. Courage, l'ami Jones ; à elle ; en bon chasseur.

HONORA.

Monsieur !

Mr.

Mr. WESTERN.

Eh ! non, ne vous gênez pas; je suis de vos amis.

HONORA.

C'est malgré moi.

Mr. WESTERN.

Oui-dà ! quelque sor qui te croirait !

JONES.

Je vous promets

Mr. WESTERN.

Taifez-vous fripon. Allons ; ma Sœur te demande : va vite, que je n'entende pas quereller. Ah ! ah ! notre ami, ce n'est donc pas à tort que l'on te donne la réputation d'un égrillard ?

JONES.

Je vous prie de croire

Mr. WESTERN.

Tu fais l'innocent, tu cherches à t'excuser : parbleu à ton âge, il faut bien s'amuser à quelque chose, & tel que tu me vois, mon cher Tom. . .

ARIETTE.

Plus d'une fois, tandis qu'à la maison,
Chacun me croit endormi sous l'ombrage,
Dans un bosquet, près d'un jeune tendron,
En tapinois je prend courage,
Je le cajole, & les jeux du bel âge
Peuvent encore amuser le barbon.

Oui, le barbon,
Près d'un jeune tendron.
Peut encore du bel âge,
Donner la leçon.

C

Quel

Quel plaisir d'être sous la treille,
D'y reposer pendant l'éclat du jour!
Mais sur le soir on se réveille,
Entre la bouteille & l'amour.

Plus d'une fois &c.
JONES.

Je le crois; il faut convenir que vous menez
ici la vie la plus agréable.

Mr. WESTERN.

Mais, oui-dà: tout s'y passe assez à ma fantaisie; &, comme tu dis, je serais peut-être le Gentilhomme le plus heureux de nos trois Royaumes, sans l'éternelle compagnie de ma Sœur. Ah, ça, de bonne foi, je t'en fais juge: se plaint-eue du matin au soir à autre chose qu'à me contrarier, à me faire enrager avec sa politique, sa Gazette? C'est bien le plus fatiguant personnage, la plus franche.... Mais ma fille est son héritière; il faut avoir un peu de patience.

JONES.

Et cette fille charmante ne vous console-t'-elle pas bien de ces petites contradictions passagères. Vous la voyez sans cesse, vous en êtes tendrement chéri.

Mr. WESTERN.

Oui, ma Sophie c'est bien le meilleur caractère, la plus aimable enfant! Il est vrai que cela constraint un peu; & sur la fin d'un repas, s'il passe par la tête quelque petite gaillardise, on n'ose la dire; tout cela tue la gaieté.

JONES.

Quelque fois la délicatesse y gagne.

Mr.

Mr. WESTERN.

Laisse faire, laisse faire : nous allons être bien plus libre. Je vais la marier.

JONES.

Que me dites-vous ?

Mr. WESTERN.

Tu ne fçais donc pas ? . . .

JONES.

Non, je vous jure.

Mr. WESTERN.

Touche-là, mon ami; fais-moi ton compliment: demain je marie Sophie.

JONES.

Demain, Monsieur ? cela est décidé ? . . .

Mr. WESTERN.

Oui, le voisin Alworthy s'est enfin déterminé.

JONES.

Alworthy ?

Mr. WESTERN.

C'est Blifil.

JONES.

Blifil ?

Mr. WESTERN.

Oui; Blifil arrive dès ce soir pour conclure ce mariage.

JONES (*à part.*)

Voilà donc le motif de son retour ?

Mr. WESTERN.

Ma fille a de l'inclination pour lui: c'est ma Sœur qui s'est mêlée de tout ceci; & c'est, je crois, la première fois de sa vie qu'elle a fait quelque chose de raisonnable.

JONES pénétré.

Je n'aurais pas cru que Blifil ait fçu lui plaisir.

Mr. WESTERN.

Ma foi, ni moi non plus : je ne scçais pas trop comment cela s'est fait ; mais j'en suis charmé. Je ne pouvois gueres trouver mieux ; c'est une excellente, très-excellente affaire. Qu'en penfes-tu ?

JONES.

Affurément . . . Monsieur . . . Je suis de votre avis.

Mr. WESTERN.

Ah ! justement, voici ma fille ; je veux que tu sois le premier à l'en féliciter.

S C E N E VI.

JONES, Mr. WESTERN,
SOPHIE, HONORA.

Mr. WESTERN.

Aproche ici, mon enfant ; comment ! on dirait que tu crains de lever les yeux. Ah ! la pauvre petite ! mais le cœur, au fond, n'en est pas moins satisfait. Voilà notre ami Jones à qui je faisais part de ton mariage ; il en est enchanté. Demande-lui plutôt.

(Sophie embarrassée n'oße lever les yeux sur Tom Jones, qui de son côté la fixe d'un air attendri.)

JO-

JONES trouble.

Je me flatte que Miss Western n'ignore pas à quel point son bonheur m'intéresse.

SOPHIE.

Je fais, Monsieur . . . ce que vous pensez...
Mais vous, mon pere, si vous m'aimez . . .

Mr. WESTERN.

Si je t'aime? Est-ce à toi d'en douter? Tu ne soupçonne pas; non, tu ne conçois pas combien tu m'es chere. Que veux-tu? Des bijoux, des parures, des diamans, la moitié, les deux tiers de mon bien? Parle.

SOPHIE.

Je vous suplie de m'écouter.

JONES, (*à part.*)

Que dira-t-elle?

S C E N E VII.

JONES, Mr. WESTERN, SOPHIE,
HONORA.

HONORA.

Monsieur Blifil demande s'il peut vous saluer.

Mr. WESTERN.

Eh! mais, sans doute: qu'il vienne; pourquoi tant de cérémonies?

JONES, *à part.*

Blifil! . . . Blifil! . . . sortons, je craindrais qu'à sa vue . . . le désespoir . . . (*Haut.*) Vous ferez

vez, Monsieur, qu'il me reste encore quelques ordres à donner pour la chasse de demain.

MR. WESTERN.

Si je le fçais? parbleu, je t'y suis. Mais crois-tu bonnement que je vais m'ennuyer ici à écouter les soupirs de ces deux tourtereaux? Ma foi, tu ne me connais gueres. (*A Sophie.*) Ah! ça, ma fille, je n'ai pas trop besoin de te dire comment tu dois le recevoir en pareil cas, on prend plutôt conseil de son cœur, que de son pere. (*A Honora.*) Ne va pas les gêner, toi, ces chers enfans: moi je suis enchanté, cela me rajeunit; allons, mon ami Jones. (*A sa Fille.*) Je reviens vous rejoindre. Sans adieu, Sophie.

JONES.

Vous serez heureuse. Adieu Sophie.

Mr. Western sort avec Jones.

SCENE VIII.

HONORA, SOPHIE, *ensuite*
BLIFIL.

SOPHIE, *à Honora.*

Que me dit-il, Heureuse? Ah! qu'il est injuste!

HONORA.

J'apperçois Blifil. Contraignez-vous.

SO-

SOPHIE.

Quelle entrevue! . . . Rentrons sous ces allées pour y rassurer un moment mes esprits.

(Elles entrent dans une allée; Blifil, qui entré du côté du Roi, s'avance sur la scène.

BLIFIL.

Que le sexe est dissimulé! je n'aurais jamais soupçonné qu'elle eût pour moi quelque tendresse. Saisissons cette circonstance, pressons ce mariage avant que . . . Mais elle s'approche . . . Elle s'approche bien lentement.

HONORA à Sophie.

Courage, il faut prendre sur vous.

Blifil & Sophie se saluent.

Quelles graces, Belle Sophie, n'ai-je point à vous rendre? & lorsque je crois n'obéir qu'aux ordres de mon oncle . . .

SOPHIE.

Je sc̄ais, Monsieur, les intentions de mon pere.

BLIFIL.

C'est à leur mutuel aveu que je dois l'avantage dont je jouis, & le bonheur qui m'attend.

HONORA.

Oh! ce n'est pas encore chose faite.

BLIFIL.

Mais vous baissez les yeux, vous rêvez! L'âge, la naissance, la fortune, tout se réunit en notre faveur, & s'accorde entre nous.

SOPHIE.

Je le sc̄ais: aussi n'est-ce d'aucun de ces côtés qu'il se pourrait trouver des obstacles?

BLIFIL.

Il faut que l'on n'en ait pas prévu, puisque

Monsieur votre pere lui-même paroît, autant que moi, pressé de conclure....

SOPHIE.

J'espere, Monsieur, que vous serez de mon sentiment; qu'un délai de quelques jours....

BLIFIL.

Mon unique desir est de vous plaire; mais je n'oseraï jamais demander à mon oncle qu'il retardat d'un seul instant.

SOPHIE.

Eh bien! Monsieur, je l'obtiendrai de mon pere.

BLIFIL.

Je doute qu'il y consente; je ne puis moi-même, sans chagrin, voir différer le moment de mon bonheur: mais vous changerez d'idée, sans doute, quand vous sentirez tout l'avantage qui résulte pour vous de l'union de nos fortunes.

ARIETTE.

De l'opulence,

De l'abondance,

Notre maison deviendra le séjour.

Tendresses,

Richesses,

Caresses,

Promesses,

Tout vous prouvera mon amour.

Désormais je n'aurai d'autre envie,

Que de veiller sur la belle Sophie,

Trop heureux d'en être chéri!

Ainsi,

De l'opulence, &c.

SCÈ-

S C E N E IX.

HONORA, SOPHIE, Mr. WESTERN,
habillé comme au premier Acte, BLIFIL.

Mr. WESTERN *dans la coulisse.*

Oui, oui, que tout cela soit arrangé. Et bien vous avez eu, je crois, tout le temps de causer ensemble : Pour vous, Monsieur mon gendre, il paraît que, si l'on veut vous voir, il faut venir vous chercher.

BLIFIL.

Pardon, Monsieur.

Mr. WESTERN.

Il me semble que le présent que je vous fais en vous donnant ma fille, vaut bien la peine qu'on m'en remercie.

BLIFIL.

Croyez que ma reconnaissance....

Mr. WESTERN.

Oh ! point de grands mots : sois mon ami, rends ma fille heureuse ; c'est tout ce que je te demande. Va trouver ton oncle, il t'attend. Vois avec lui si les ordres que j'ai donnés pour ton mariage te conviennent ; je n'aime point les disputes. Je veux bien ne rien épargner, mais je n'entends pas qu'on diffère. (*Blifil lui fait des réverences ; Mr. Western le pousse.*) Eh ! va donc vite. (*Blifil sort.*) (*A Sophie.*) Tu vois, mon enfant, je préviens tes plus secrets désirs ; j'oublie tout pour ne m'occuper que de toi.

SOPHIE à Honora. (*Honora sort.*)

Le temps est cher. Laisse-nous, je vais tout risquer. Mon pere, si j'osais m'expliquer devant vous....

Mr. WESTERN.

Eh! bien, qu'est-ce? Rien ne doit t'empêcher de m'ouvrir ton cœur. Ne fais-tu pas que tu dois tout espérer de ton pere; que je n'ai dans la vie d'autre plaisir, d'autre joie que de te voir, de t'entendre, de t'aimer?

SOPHIE.

Votre bonté m'encourage.

Mr. WESTERN.

Acheve.

ARIETTE.

C'est à vous que je dois la vie,
Vos bontés me la font chérir:
A la voix de votre Sophie,
Que votre ame daigne s'ouvrir.
Ecoutez son cœur qui vous crie:
C'est à vous que je dois la vie,
Me voulez vous contraindre d'en gémir?

Mr. WESTERN.

Ah! voilà donc ce grand secret! C'est à-dire que tu n'aimes pas Blifil, que tu ne veux pas l'épouser?

SOPHIE.

Mon pere!

Mr. WESTERN.

J'en suis bien fâché, Mademoiselle, très fâché: mais il n'est plus temps, il fallait plutôt me prévenir. Voyez un peu l'impertinence! m'engager à des dé-

démarches, me laisser donner tous les ordres, & puis se vouloir dédire! Non, non, c'est inutile; c'est pour ton bien, pour ton avantage que j'ai conclu cette affaire: Blifl est jeune, riche; il est neveu de mon ami, il t'aime, il te convient, & tu l'épouseras.

SOPHIE.

J'aimerais mieux mourir que d'y consentir.

Mr. WESTERN.

Comment! tu me résistes! tu me tiens tête!
oh! voici du nouveau pour moi.

DUO.

Mr. WESTERN.

Téméraire, téméraire!

Ainsi vous bravez ma colere!

SOPHIE.

Mon pere!

Mr. WESTERN.

Vous & ma sœur vous me trompiez!

SOPHIE.

Hélas! si vous m'écoutiez.

Mr. WESTERN.

Non, non, il faut me faire;

Non, je veux que vous l'épousiez;

A mon ami j'ai donné ma parole,

Ma promesse n'est point frivole;

Je prétends que vous me cédiez.

SOPHIE.

Mon pere

Je me jette à vos pieds.

Mon pere,

Hélas! si vous m'écoutiez...

Votre Sophie est à vos pieds.

Mr. WESTERN.

Non, non, il faut me faire.

Je prétends que vous me cédez,

Je prétends que vous l'époufiez.

SCENE X.

SOPHIE à genoux, JONES accourant,
Mr. WESTERN.

JONES.

J'accours à vos cris. . . . Que vois-je? . . . Sophie!

(Il lui donne la main; elle se relève.)

Mr. WESTERN.

Une fille qui ne se plaît qu'à chagriner son pere.

JONES.

Modérez-vous.

Mr. WESTERN.

Refuser Blifil!

JONES, avec joie.

Elle le refuse! oh ciel!

Mr. WESTERN.

Eh bien, n'en es-tu pas étonné toi-même? . . . Le plus riche héritier de la Province. . . Je m'en rapporte à toi, mon ami Tom. Mais ne te chagrine pas, elle l'épousera. Tu fçais ce qu'est Blifil; fais-lui entendre raison, je t'en prie. Je m'en fie à toi. Je suis trop en colere; si je restais ici, je craindrais. . . (à Sophie.) Ecoute bien ce que te dira Tom; fais ma volonté, c'est ton meilleur parti; fais ma volonté. . .

(Jones regarde, sans lui rien dire, Sophie, qui baisse les yeux.)

JO-

JONES *en soupirant.*

Quoi! vous refusez Blifil? On disait que vous l'aimiez.

SOPHIE.

Puissé-je n'entendre jamais prononcer son nom.

JONES.

Ah! si j'osais vous peindre quelle indignation il porte dans mon cœur; c'est pour vous persécuter qu'il vous aime; & je serai témoin de son bonheur, tandis que dans le silence, dévoré du plus violent amour. . .

SOPHIE.

N'achevez pas.

JONES.

Punissez-moi: mais je vais vous perdre, je vais vous perdre, Sophie; dois-je mourir avec mon secret?

SOPHIE.

Eh! croyez-vous que je l'ignore? Ah! Jones, séparons-nous, oubliez-moi, je le veux, je vous en prie.

JONES.

ARIE TTE.

Vous voulez que je vous oublie!

Non, rien ne vaincra mon ardeur.

C'est mon destin d'adorer ma Sophie,

Ce sentiment nâquit avec mon cœur.

Je vais fuir de votre présence,

Mais loin de vous, dans le silence,

Quand je serai prêt à mourir,

On entendra ma bouche encore,

- Pro-

Prononcer le nom que j'adore,
Ce sera mon dernier soupir.

Vous voulez que je vous oublie, &c.

S C E N E XI.

HONORA, SOPHIE, JONES, Mr.
WESTERN, ALWORTHY, Mad.
WESTERN, BLIFIL.

Mr. WESTERN furieux, s'élançant & séparant
Jones de Sophie.

Aux genoux de ma fille! Ah! je sc̄ais tout, ma
fœur avait bien raison. Allons, vite . . . Hors de
ma maison.

JONES.

Daignez m'écouter.

Mr. WESTERN.

Non: plus je t'aimais, plus ta lâcheté m'ou-
trage. Point de discours, hors de mon château te
dis-je; & tout-à-l'heure.

SOPHIE, s'appuyant sur Honora.

Honora! . . .

Mr. WESTERN à Alworthy.

Vous m'avez promis, voisin, de le chasser de
chez vous . . . tenez-moi parole; je l'exige.

ALWORTHY.

Voilà donc le prix de mes bontés!

Mad. WESTERN.

Ecouter un homme sans état!

Mr.

Mr. WESTERN.

Refuser pour lui de m'obéir! allons, que l'on
me suive. Oh! je t'en réponds, de force ou de gré
tu l'épouseras. *(Il prend Sophie par la main.)*

SOPHIE.

Sage Alworthy. . . .

Mr. WESTERN.

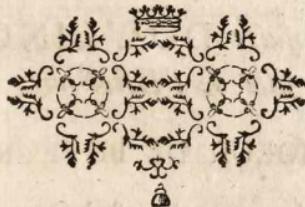
Je ne veux pas qu'on t'écoute.

JONES, à Alworthy, très tendrement.

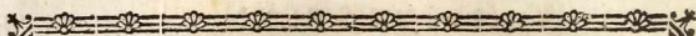
Vous m'avez permis de vous nommer mon
pere.

ALWORTHY, très froidement.

J'ai promis de ne vous plus revoir.



SEPTUOR



ACTE III.

Le Théâtre représente une salle par bas de l'hôtellerie d'upton. On voit sur la gauche un escalier qui conduit à différens corridors ; dans le fond, sur la droite, une petite porte, sur le devant une table à l'angloise, un banc, quelques chaises de paille ; au fond du Théâtre une autre table autour de laquelle sont plusieurs valets qui chantent en buvant du Punch. La Simphonie de l'entre-acte peint une nuit.

SCENE PREMIERE.

Les Valets, ensuite DOWLING, ensuite la fille de l'Hôtellerie.

CHOEUR DE BUVEURS.

A chanter, rire & boire
Restons jusqu'au matin.
Allons, Richard, à toi Grégoire,
Versons du vin.
Point de chagrin.
Pour le bannir de la mémoire,

Versons du vin.
Contre la femme qui querelle,
Ou le sergent qui nous harcelle,
Veut-

Veut-on un azile secret,
Il faut s'enfuir au cabaret?

A chanter &c.

DOWLING *s'ouvre de la petite porte dans une espèce de deshabillé.*

La maudite Auberge! le sorcier voyage! oh! avec ces gens-là je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Hola! he! Quelqu'un! . . Parbleu, mes amis, à l'heure qu'il est, vous devriez bien. . . (*les Buveurs font du bruit.*) Bon! les prier, paroles perdues. . . Ils sont yvres. Venez donc quelqu'un, l'hôte, la maîtresse!

LA FILLE *tenant une lumiere & une bouteille.*

On y va. Comment! vous n'êtes pas servi?

DOWLING.

Et ce n'est que du repos que je demande. Vois donc, mon enfant, à faire cesser ce tapage: quels gens as-tu mis là?

LA FILLE.

Dame! il faut bien que chacun s'arrange. Ce sont les guides & les valets des voyageurs que nous logeons.

DOWLING.

Mais, tâche, au moins, qu'ils s'éloignent, ou qu'ils se taisent. Il est heure d'être en paix.

LA FILLE.

Parlez donc, vous autres; vous réveillez tout le monde avec vos chansons. Si vous voulez continuer jusqu'au jour, mettez-vous là-bas à cette table, dans ce passage, vous y pourrez crier tout à votre aise.

D

PRE-

PREMIER BUVEUR.

Oh! qu'à ça ne tienne. La paix, la paix, ma poule; mais tu nous bailleras bouteille.

(*Les buveurs se lèvent & vont se placer derrière le Théâtre; ils emportent leurs verres, & la fille rentre par où elle est sortie.*)

SCENE II.

TOM JONES, DOWLING.

JONES descend l'escalier.

Quel bacchanal! On ne peut résister à ce désordre; partons: que vois-je? c'est Dowling! O mon unique ami! toi, à Upton?

DOWLING.

Je vais à Londres par ordre d'Alworthy; & toi-même, qui t'amène ici?

JONES.

Je suis au désespoir! Western a résolu ma perte. Alworthy m'a chassé de sa maison.

DOWLING.

Chassé! que me dis-tu? . . . quoi! . . . cet homme... .

JONES.

Arrête; il a tout fait pour moi; il peut être injuste; mais je ne veux pas être ingrat.

DOWLING.

Et qui l'a pu porter à cet excès contre toi, contre toi, mon cher Jones?

JO-

JONES.

Un malheureux amour. Mis Sophie . . . ah!
ma Sophie!

DOWLING.

Et Blifil était-il témoin de ta disgrâce?

JONES.

Il paraissait en jouir. Peut-être en est-il l'auteur; il est mon rival.

DOWLING.

Le perfide!

JONES.

ARIETTE.

Ami, qu'en mes bras je presse,
De mon sort vois la rigueur;

Permets que ma tristesse,
Un moment s'épanche en ton cœur.

J'atteste ici l'honneur;

Jamais ma foible jeunesse,
N'a mérité son malheur.

Alworthy me chasse, m'oublie! . . .

C'est mon pere, mon bienfaiteur;

Je ne verrai plus ma Sophie. . .

Ah! j'ai tout perdu dans la vie,

Le repos, l'espoir & l'honneur.

Ami, qu'en mes bras je presse, &c.

DOWLING.

Tu me détermines. Je ne vais plus à Londres; je retourne au château; Alworthy va me voir & m'entendre. Remonte à ta chambre, sois tranquille si tu peux l'être. Je vais payer ma dépense en attendant le jour. Ton sort changera, je te le

promets ; je t'en donne ma parole , & je n'y man-
quai jamais.

JONES.

Que ne puis-je te croire !

DOWLING.

Crois moi. (*Jones remonte à sa chambre.*) In-
fortuné jeune homme ! si je gardais plus long-tems
le silence, je deviendrois complice de tes persécu-
teurs. J'entends quelqu'un. Ah ! ce sont des fem-
mes ; rentrons.

S C E N E III.

SOPHIE , HONORA , LA FILLE.

LA FILLE qui les conduit.

Oui, mes belles Dames, vous pouvez très-bien vous
reposer dans cette salle ; nous allons attendre vos
ordres.

HONORA.

Vraiment, vraiment, nos ordres ! c'est que l'on
nous prépare bien vite des chevaux ; nous devrions
déjà être à Londres.

SOPHIE.

Je devrais bien plutôt retourner chez mon
père.

HONORA.

Oui, voilà une belle idée !

SOPHIE.

Quel conseil m'as-tu donné ? que sera devenu
l'in-

l'infortuné Jones? (On entend le bruit que font les Buveurs.) Qu'entends-je? des cris, des éclats!

HONORA.

Ce sont apparemment des valets qui s'amusent à boire.

SOPHIE.

Deux femmes seules pendant la nuit! en quel lieu!

HONORA.

Que peut-il vous y arriver?

SOPHIE.

Qu'ai je fait!

HONORA.

Et quel parti vous restait-il à prendre? Votre pere n'écoutait rien; votre contrat était prêt; dès le point du jour, il eut fallu signer, on aurait su vous y contraindre; est-ce Blifil que vous regrettez?

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

Du moins, gagnerons-nous du temps; & les parens auprès de qui vous vous retirez à Londres, pourront-ils, à la fin, ramener votre pere à la raison.

SOPHIE.

Je ne suis que trop disposée à te croire; mais tu veux en vain me rassurer; on ne revient point. Va toi-même donner tes ordres; partons.

HONORA.

Je cours vous obéir. Allons, ma chere Maî-

tressé, ne craignez rien, cette maison est sûre; je reviens tout-à-l'heure.

(*Honora, en sortant, emporte une lampe.*
Il n'en reste plus qu'une sur la table.)

SCENE IV.

SOPHIE seule.

RECITATIF.

R Respirons un moment, soulage-toi, mon cœur.
 Où suis je? qu'ai-je fait! quelle nuit! quelle horreur!
 Mon père, quelle est ta tristesse!

Je n'entends plus de cris, on se tait, le bruit cesse.

(*Elle fait quelques pas.*)

Mais ce profond silence augmente encor ma peur.

(*Elle regarde autour d'elle.*)

Tout ce qui je vois mépouante.

(*Elle fixe la lampe.*)

Cette lueur pâle & tremblante,
 Dans mon sein porte la frayeur . . .
 Et cependant, j'éprouve une douceur! . . .
 Le sentiment qui m'anime & m'enchante,
 Malgré moi, charme ma douleur.

(*Pendant la ritournelle, elle s'assied sur la chaise
 qui est proche de la table, elle s'y appuie en se cou-
 vrant les yeux & laisse échapper de tems en
 tems l'accent inarticulé de la douleur. Elle se
 leve pour chanter.*)

ARIETTE.

A R I E T T E.

O toi, qui ne peux m'entendre;
 Toi, dont le crime est d'être tendre:
 Parais . . . je chérirai ces lieux.
 Je veux te voir . . . que je m'égare!
 Non, non; fuis-moi . . . tout nous sépare...
 Fuis-moi... Tu le dois... Je le veux...
 Pardonne, cher amant, pardonne...
 L'amour te venge & me trahit.
 A ton nom seul, ô mon cher Jones,
 Je sens mon cœur qui m'abandonne:
 Sur tes pas il vole & te suit.

O toi, &c.

S C E N E V.

HONORA, SOPHIE, deux Buveurs
qui suivent Honora.

HONORA.

Laissez-moi, ne me suivez pas.

SOPHIE.

C'est la voix d'Honora.

PREMIER BUVEUR.

Eh! non, ma belle, il ne s'agit que d'une
 parole.

DEUXIEME BUVEUR *tenant une bouteille.*

Oh! le punch est bon; tenez, goûtez.

HONORA *se défendant.*

Laissez-moi . . . si vous ne finissez . . prenez garde, Madame.

PREMIER BUVEUR.

Tiens, ma foi, en voilà une qui est encore bien plus jolie.

SOPHIE.

Ne m'approchez pas. Au secours!

HONORA, *courant à Sophie.*
Au secours !

S C E N E VI.

JONES, *paraissant au haut de l'escalier;*

LES PRECEDENS.

JONES.

Quai-je entendu? quels cris! comment malheureux, vous osez insulter des femmes!

PREMIER BUVEUR.

Qu'est-ce qu'il dit donc celui-là? Je voudrais bien sçavoir si ça te regarde.

DEUXIEME BUVEUR.

Qu'est-ce que ça te fait? est-ce ta parente? ta maîtresse?

(Jones s'élançait de l'escalier, faisait une chaise, s'en armait, & tombe sur les Buveurs qu'il poursuit.)

Attendez-moi, coquins.

SO-

SOPHIE.

Où sommes-nous ?

PREMIER BUVEUR, *en fuyant.*

Tout doux, ceci passe le jeu.

HONORA.

Prenons courage

JONES *revient.*

Je vous apprendrai. Rassurez-vous, Madame;
 ils ont pris la fuite, & je suis trop heureux! .. Que
 vois-je? Sophie!

SOPHIE.

Ah! Ciel!

HONORA.

Jones!

D U O.

Quoi! c'est vous que je vois, Sophie!

Je n'ose en croire mon bonheur.

SOPHIE.

Mon devoir veut que je vous fuye,

Je vois l'excès de mon malheur.

JONES.

Que je vous abandonne!

SOPHIE.

La raison nous l'ordonne!

JONES.

Non, non, ce seroit vous trahir.

SOPHIE.

Non, non, vous devez m'obéir.

JONES.

Que je vous abandonne,

Quand l'amour veut nous réunir!

SOPHIE.

L'amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flame.

SOPHIE.

Quittez moi.

D 5

JO.

JONES.

Laissez - moi

Vous voir & mourir.

SOPHIE.

Je voudrois & ne puis vous fuir.
Que l'amour maîtrise mon ame!

JONES.

Livrons-nous à sa douce flâme.

SOPHIE.

L'amour égara trop mon ame.

JONES.

Il m'a fait un cœur tout de flâme.

TOUT DEUX.

Le ciel pour nous aimer
Se plut à nous former.

SCENE VII.

DOWLING, JONES, SOPHIE,
HONORA.

DOWLING.

Mes yeux me trompent-ils? C'est Sophie
Western.

HONORA.

C'est Dowling.

JONES.

Oui, mon ami, c'est elle; le ciel nous réunit.

SOPHIE.

Ah! Dowling! vous retournez au château?
vous reverrez mon pere?

DOWLING.

Il arrive.

JO-

JONES & SOPHIE.

Il arrive ?

HONORA.

Ah ! juste ciel !

JONES.

D'où le fçais-tu ?

DOWLING.

Alworthy, Elifil, sa tante même

SOPHIE.

Ma tante ?

DOWLING.

Oui, tous vos parens le suivent. Le postillon qui les précéde est déjà dans les cours de l'hôtellerie.

JONES.

Ah ! mon cher Dowling ! Ah ! Sophie, je vous revois pour la dernière fois !

DOWLING.

Soyez tranquilles l'un & l'autre, vous serez heureux & vengés. Honora, conduis ta Maîtresse dans cette chambre. Toi, Jones, remonte à la ti- enne. Je vais les attendre.

JONES.

Ah ! Sophie ! quel affreux moment !

SOPHIE.

Jones, sans vous je n'aurais jamais fui mon pere.
(Sophie & Honora se retirent.)

HONORA.

J'entends du bruit : allons, allons, le temps presse.

JONES.

Eh bien ! mes malheurs sont-ils au comble ?

DOW

DOWLING.

Tant mieux; ils touchent à leur terme. Fais ce que je t'ai dit. (*Jones se retire.*) Tu m'as trompé, Blifil; mais le ciel m'a réservé les moyens de te convaincre.

SCENE VIII.

Mr. WESTERN, ALWORTHY,
DOWLING.

Mr. WESTERN.

Laissez-moi, ne me retenez pas: malheur à qui je rencontre. Ma fille est ici, je le scéais; j'en suis sûr; je veux la trouver; je veux la voir.

ALWORTHY.

Je n'aurais jamais soupçonné Jones de tant d'audace. Ah! te voilà, Dowling.

Mr. WESTERN.

Tant mieux, nouveau renfort. Où sont-ils? qu'est devenu Blifil?

ALWORTHY.

Blifil, contre mon avis, est allé chez le Juge de Paix.

DOWLING.

Le scélerat! nous n'en aurons pas besoin. Demeure, Alworthy; & toi, Western, écoute.

Mr. WESTERN.

Est-tu du complot aussi toi?

DOW-

DOWLING.

Ta fille est ici: elle ne peut ni ne veut t'échapper.

Mr. WESTERN.

Parbleu, je le crois bien: Allons.

DOWLING.

Où vas-tu? Deshonorer ta fille & toi par un éclat inutile.

ALWORTHY.

Il a raison: c'est sur-tout ici qu'il faut de la prudence.

Mr. WESTERN.

Tout cela m'est égal, je n'écoute rien: je veux la voir.

DOWLING.

Eh! bien, je t'y vais conduire, mais promets-moi de lui parler en pere. Reste, Alworthy; je vais te rejoindre. Suis moi, Western.

SCENE IX.

ALWORTHY, BLIFIL.

ALWORTHY.

Ingrat jeune homme! ne t'ai-je recueilli dans ma maison que pour faire le deshonneur d'une famille honnête? Ah! Jones, que tu es coupable! Eh! bien, Blifil?

BLIFIL.

Le juge de paix me suit; j'ai fait investir la maison.

AL-

ALWORTHY.

J'aurais désiré qu'on eut épargné cet éclat. Il ne sert qu'à redoubler mes chagrins.

BLIFIL.

Croyez que je les partage. Vous l'avez élevé, & moi qui me faisais un plaisir de cherir en lui le compagnon de ma jeunesse ; quelle témérité ! quel excès !

ALWORTHY.

Il en sera puni.

BLIFIL.

Que ne puis-je, mon cher oncle, vous flétrir en sa faveur ! Je connois l'énormité de son crime ; mais il peut être encore utile à l'état : faites-le promptement partir pour nos colonies.

S C E N E X.

Les précédens, DOWLING, *ensuite* Mr. WESTERN, SOPHIE, ALWORTHY, BLIFIL, HONORA.

DOWLING.

Pour les colonies ! Qui ? Jones ? Ton frere ?

ALWORTHY.

Son frere ?

BLIFIL.

Ciel ! Dowling !

DOW-

DOWLING.

Oui, oui; son propre frere.

Mr. WESTERN.

Venez, venez, Mademoiselle; ce sera moi de-
formais qui veillerai sur votre conduite.

BLIFIL.

Dowling, je te suplie...

DOWLING.

Je ne t'ecoute plus; il est tems de te confon-
dre.

Mr. WESTERN.

Comment! qu'y a-t-il ici de nouveau?

DOWLING.

Que Sophie rassure son coeur. Alworthy,
connais ton injustice. Tu me crois sincere, We-
stern?

ALWORTHY.

Tu m'inquiettes.

Mr. WESTERN.

Acheve.

DOWLING.

Ce Jones que tu perfecutes & qui te chérit;
ce vertueux jeune homme que j'ai choisi pour mon
ami, c'est ton neveu, c'est son frere, c'est lainé de
Blifil.

Mr. WESTERN.

Jones ferait ton neveu?

SOPHIE.

Quel nouveau jour frappe mon coeur!

HONORA.

Eh! bien, Madame?

ALWORTHY.

Que me dis-tu?

DOW-

DOWLING.

La vérité. Rapelle-toi cet honnête Summers. Deux ans de suite il logea dans ton château ; en secret il épousa ta sœur ; cinq mois après il mourut. Jones est le fruit de ce mariage que l'on te cachait alors, de peur qu'il ne devint un obstacle au second que tu voulais conclure.

ALWORTHY.

Quelle preuve ?

DOWLING.

Blifil, remets les papiers dont tu t'es chargé.

BLIFIL, d'un ton douteux.

Des papiers ?

DOWLING..

La lettre de ta mère. Voici le double de ce qu'elle t'écrivait alors, regarde, Alworthy. C'est l'écriture de ta sœur. Lis.

ALWORTHY.

Ciel ! malheureux !

BLIFIL.

Mon cher oncle !

Mr. WESTERN.

Comment ! serais-tu un méchant homme, toi ?

BLIFIL.

Si, par un aveu sincère de mes fautes, j'en pouvais espérer le pardon. . . .

ALWORTHY.

Le pardon ! fors de ma présence.

Mr. WESTERN.

(*Blifil sort.*)

Oui, laisse-nous, méchant. Ah morbleu ! si j'étais ton oncle !

AL-

ALWORTHY.

Combien j'étais trompé ! Mais j'atteste le
Ciel. . .

DOWLING.

Point de sermens. Répare ta conduite. . .

Mr. WESTERN.

Oui, tu le dois; c'est mon avis, mon cher
Jones !

SOPHIE.

Ah ! mon pere !

Mr. WESTERN.

Oh ! je me connais en gens. Quand je vous
ai dit, mon vieil ami, que vous n'en auriez jamais
que de la satisfaction.

ALWORTHY.

Fais-moi promptement venir Jones.

DOWLING.

Je vous l'amene.

(Il sort.)

SCENE XI.

ALWORTHY, Mr. WESTERN, SO-
PHIE, HONORA.

ALWORTHY.

J'ai peine à revenir du faisissement. . . .

Mr. WESTERN.

Pourquoi te contraindre ? cacher sa joie, c'est
se trahir soi-même.

E

SO-

SOPHIE.

Quel changement heureux! . . .

ALWORTHY.

Aurais-je dû penser que Blifil? . . .

Mr. WESTERN.

Allons, qu'il n'en soit plus parlé: c'est un mauvais sujet; ça ne se connaît ni en chiens ni en chevaux, vive mon ami Jones; comme nous allons chasser! c'est comme celui-là qu'il me fallait un gendre! car rien n'est dérangé: & puis qu'il est ton neveu. . .

ALWORTHY.

Et mon seul héritier.

Mr. WESTERN.

C'est comme je l'entends.

SCENE XII.

DOWLING, JONES, *Les précédens.*

DOWLING.

Alvorthys, voici Jones.

Mr. WESTERN.

Approche, approche; à nous, à nous.

JONES.

Doucement, Monsieur, point de violence; respectez mon malheur.

Mr. WESTERN.

Eh! non, tu ne scais pas; embrasse moi, mon camarade.

AL-

ALWORTHY.

Mon cher neveu!

JONES.

Que me dites-vous?

DOWLING.

Voici l'instant que je t'avais promis.

JONES.

Moi! votre neveu?

ALWORTHY.

Oui; crois-en mes regrets, ma tendresse.

Mr. WESTERN.

Et pour garant prends la main de ma fille.

JONES.

Sophie! . . . est-ce un songe, une illusion?

Dowling! . . . (à Mr. Western.) Monsieur, quoi!

(à Alworthy.) Je vous appellerai mon oncle!

SCENE DERNIERE.

Mad. WESTERN, *Les précédens.*

Mr. WESTERN.

Bon; voici ma sœur: arrivez, arrivez.

Mad. WESTERN.

Eh! bien, mon frère, quel plan comptez-vous suivre dans cette affaire? Il faut considérer d'abord que les personnes d'un certain état.

Mr. WESTERN.

Oh! vraiment, vraiment, il y a bien d'autres

nouvelles, que toute votre belle politique n'a pas su prévoir. Commencez par embrasser Jones.

Mad. WESTERN.

Moi, Monsieur?

Mr. WESTERN.

Eh! oui: c'est mon ami, c'est mon gendre; je lui donne ma fille; c'est un Summers; sa sœur, son père . . . c'est lui . . . c'est que je suis enchanté.

Mad. WESTERN.

En vérité, depuis quinze jours, je ne conçois plus rien aux événemens.

Mr. WESTERN.

Embrassez toujours.

DOWLING.

On développera ces mystères.

ALWORTHY.

Ne perdons point de temps: retournons au château; que nos enfans soient unis dès ce jour.

Mr. WESTERN.

C'est bien dit; retournons: il est de bonne heure; mes chevaux sont frais. Parbleu nous aurons le temps de chasser en route; je parie que tu en meurs d'envie.

ALWORTHY.

Toi, Dowling, à qui je dois ma joie, sois certain. . . .

DOWLING.

Arrête, point de bienfaits; j'ai fait ce que j'ai dû: ma récompense est dans mon cœur.

VAU-

VAUDEVILLE.

JONES, 1er couplet.

Je vous obtiens, vous qui m'êtes si chère,
 Du néant je passe au bonheur,
 Dans mon ami, j'embrasse un second pere,
 Un oncle dans mon bientaiteur.
 Quel doux moment, ah! ma chere Sophie,
 Chérissons à jamais ce jour,
 C'est le plus beau de notre vie,
 C'est le triomphe de l'amour.

SOPHIE, 2e couplet.

Un nouveau jour vient éclairer mon âme;
 Je puis te fixer sans rougir.
 Le meilleur pere approuve notre flâme,
 Cher Amant, on va nous unir.
 En reprenant sa premiere innocence,
 Mon cœur qui deviendra ton bien,
 Jouit aussi de sa constance;
 Et ton triomphe fait le mien.

ALWORTHY, 3e couplet.

Dès ton berceau je t'aimai comme un pere,
 On m'a constraint à te punir:
 J'en ai gémi; mon cœur n'est point sévère,
 C'est un tourment que de haïr;
 Mais rendre heureux tous les objets qu'on aime,
 En plaisirs changer leurs douleurs,
 Oui, c'est là le bonheur suprême;
 C'est le triomphe des bons cœurs.

TOM JONES,

Mad. WESTERN, 4^e couplet.

De chaque Cour démêler les intrigues,
Bien combiner leurs intérêts;
Quand il le faut, tramer de sourdes brigues,
Dans son cœur voiler ses secrets:
D'après ce plan, heureux qui négocie;
C'est un politique excellent,
Ses efforts sont ceux du génie,
C'est le triomphe du talent.

HONORA, 5^e couplet.

Loin des garçons fuyez . . . jeune fillette,
C'est ce que prône une maman:
De votre cœur suivez . . . la voix secrète,
C'est ce que des yeux dit l'Amant.
Qui croira-t-on? celle qui nous obéit?
Nenni: le cœur s'ouvre au désir,
L'amant paraît, la raison céde,
C'est le triomphe du plaisir.

Mr. WESTERN, 6^e couplet.

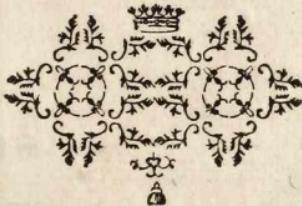
Dès le matin, ma vive impatience
Guide ma meute au sein des bois:
Le temps est frais, l'animal que je lance,
Sort de l'eau, se rend aux abois.
Tous mes amis partagent ma victoire,
Elle en est plus chère à mon cœur:
J'entends le cor sonner ma gloire:
C'est le triomphe du Chasseur.

CHOEUR.

C H O E U R.

Voir des heureux, l'être soi même,
Changer les épines en fleurs,
Oui, c'est là le bonheur suprême,
C'est le triomphe des bons cœurs.

F I N.



CHORAL

Qui q̄s penitent, l'œs jo'me
C'poueret i's p'ris en l'hostie
Qui c'eit i's p'p'rit i's p'p'rit
Qui i's m'ur'e q̄s p'p'rit i's m'ur'e

FIN



S E P T U O R.

HONORA (à Sophie.)	JONES (à Alworsby.)	SOPHIE (à Mr. Western.)	Mr. WESTERN	Mad. WESTERN.	ALWORTHY (à Jones.)	BLIFIL.
Quoi vous mon pere! Ah! quel desespoir!		Rien ne touche mon pere!	Oh! je t'apprendrai ton devoir.	Je ne t'en tiens pas quuite.	Je ne dois plus vous revoir.	Trahir ainsi mon espoir!
Ménagez leur colere.	Je me livre à mon desespoir.			Cette conduite,		
N'êtes-vous plus mon pere?						
Quel embarras!	(à Sophie.) C'est pour jamais que je vous quitte.	(à Jones.) C'est moi qui fais votre malheur.	Allons, point de raison.	Si fort m'irrite!	Je hais la trahison.	
De votre colere	(à Mr. Western.) Non, je préfère le trépas.	(à Sophie.) J'ai fait avertir le no-taire,				
C'est moi qu'il faut accabler;	Et dès ce soir tu si-gneras.	Et dès ce soir tu si-gneras.				
Sophie est innocente,	Il ose encore parler!					
Punissez moi.						
(à Sophie.) Oui, ma maîtresse, oui, oui sans cesse,	(à Mad. Western.) Pardonnez lui.	Tout ceci m'impatiente,	(à Sophie.) Vous tenez tête à vo-tre pere,			Il n'entendit jamais raison.
	Vous êtes sa Tante.	Point tant de raison,	Vous ne méritez pas,	De nous causer cet embarras.	Je hais la trahison.	
Rien à présent ne m'é-pouvante.	(à Mad. Western.) Votre ame fera con-tente.	Sortez de ma maison.	Sortez de ma maison.			
Je ferai pour vous mon devoir.						
Je me livre à mon desespoir.	Je n'en crois que mon desespoir.	Tout ceci m'impatiente.	Ce tracas là me tour-mente.	Tout ce tracas me tourmente.	Ce tracas là me tour-mente.	
		Jet'apprendrai mieux ton devoir.	Vous saurez mieux votre devoir.	J'ai promis de ne plus vous voir.	Falloit-il trahir mon espoir?	

Madame Western emmene Sophie; Mad. Western & Honora les suivent. Jones désespéré donne encore un regard à Sophie qui le lui rend; prend la main d'Alworthy, la serre, la baise, comme s'il lui disoit, ab! Monsieur! lance ensuite un regard décidé, en enfonçant son chapeau sur Blifil, qui s'approche d'Alworthy, & sort avec lui sur la droite, Jones se retire sur la gauche.



LE
MAITRE EN DROIT,
OPERA BOUFFON;
EN DEUX ACTES.

P A R

Mrs. LE MONNIER & MONCIGNY.

Représenté par les Comédiens François ordinaires du Roi, sur le Théâtre de la Cour, le



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X V I I .

Avec Permission du ROI.

A C T E U R S.

LE DOCTEUR,	Mr. Casimir.				
LINDOR, <i>Amant de Lise,</i>	Mr. De la Tour.				
LISE, <i>Pupille du Docteur,</i>	Mad. Dinesi.				
JACQUELINE, <i>Duegne,</i>	Mad. Dartimon.				
PLUSIEURS ECOLIERS,	<table><tr><td>Mr. Veillas.</td></tr><tr><td>Mr. Deschamps.</td></tr><tr><td>Mr. Marfy.</td></tr><tr><td>Mr. Lorville.</td></tr></table>	Mr. Veillas.	Mr. Deschamps.	Mr. Marfy.	Mr. Lorville.
Mr. Veillas.					
Mr. Deschamps.					
Mr. Marfy.					
Mr. Lorville.					

La Scene est à Rome.





LE MAÎTRE EN DROIT, OPERA BOUFFON, EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place publique : On voit d'un côté la Maison du Docteur ; & de l'autre des arbres.

SCENE PREMIERE. LINDOR, JACQUELINE.

D U O.

JACQUELINE, repoussant Lindor qui veut entrer dans la
Maison du Docteur.

Non, non, sortez, non, je ne puis,
Vous faire entrer en ce logis.

LINDOR.

Laisse-moi voir Lise un moment.

A 2

JAC-

4 LE MAITRE EN DROIT,

JACQUELINE.

Non.

LINDOR.

Ton refus cause mon tourment.

LINDOR.

JACQUELINE.

Tu veux donc me faire mou- | Non, je ne puis y consentir,
rir.

Ah! fais moi ce plaisir, | Je voudrais bien vous secou-
rir,

Comble mon unique désir. | Mais je ne puis y consentir.

LINDOR.

Mais songe donc, ma chere Jacqueline, que c'est
toi qui m'as inspiré tout l'amour dont je brûle pour
l'aimable Lise ; tu sais que je ne l'ai jamais vue, &
que je l'adore, cependant, sur le Portrait enchanteur
que tu m'en as fait ...

AIR. *Je ferai mon devoir.*

De lui parler & de la voir,

Si tu m'ôtes l'espoir (bis.)

Il falloit donc de ses attraits,

Ne me parler jamais (bis.)

JACQUELINE.

Il falloit... il falloit... Que les Amans sont sots!...
eh mort de ma vie, songez vous même à ce que je
viens de vous dire... Oui, songez que le Docteur
est votre rival... qu'il aime , qu'il est fou de sa pu-
pille... & que si vous ne trouvez un moyen de rompre
son hymen avec elle... tout est perdu pour vous...
Voilà ce que j'avois à vous dire... J'ai dit: Adieu.

LINDOR.

Encore un mot, de grace...

JAC-

JACQUELINE.

Bon soir . . . (*Elle sort.*)LINDOR, *seul.*

Quel affreux contremes ! . . . Il vient, le vieux
jaloux . . . Dérobons-lui mon embarras.

SCENE II.

LE DOCTEUR, *seul.*

ARIETTE.

Au tendre amour
J'abandonne mon ame,
Lie en ce jour
Est à moi sans retour.
L'instant flatteur,
Où ce Dieu séducteur
Couronnera ma flamme,
Sera celui de mon bonheur.

Mais craignons qu'on ne nous entende, & sur-
tout ayons bien soin de cacher mes projets à mes
Ecoliers . . . ces petits Mrs. là vous ont plutôt soufflé
une Maitresse . . .

AIR. *L'occasion fait le larron.*

Chut ! . . . justement j'en vois un qui s'avance,
Observons-nous pendant notre entretien.

SCENE III.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR, *Suite de l'air précédent.*

Qu'avez vous donc?.. vous gardez le silence.
(à demi voix.)

Les amours n'iroient-ils pas bien?

LINDOR.

Mes amours... bon... nouvellement arrivé à
Rome, je n'y connois personne encore... & d'ail-
leurs ...

ARIETTE.

LINDOR.

Rarement,
Difficilement,

On gagne ici le cœur des belles.

Rarement,
Difficilement,

Ici l'on est heureux amant.

Des Argus qui veillent sur elles,
Comment tromper les yeux jaloux?
Comment endormir les époux,
Pour flétrir leurs moitiés rebelles?

Rarement, &c.

LE DOCTEUR.

Allez, allez, mon cher, rien n'est plus facile
que cela... Quoi, vous êtes François, & de pa-
reilles misères vous arrêtent? Eh mais, mais fy
donc... ne savez-vous pas que ce nom là seul est la
clef

OPERA BOUFFON. 7

clef des coeurs de toutes les belles... ah je vois bien que notre ville ne vous est pas connue encore... je veux vous mettre au fait...

LINDOR.

Vous me rendrez un service important... (*à part.*) S'il pouvoit me fournir des armes contre lui-même...

LE DOCTEUR.

Quand vous serez curieux d'avoir quelque bonne fortune, promenez-vous ici tous les soirs... Allez... venez... parcourez enfin tous les endroits où nos belles se font voir...

LINDOR.

Ah! qu'à cela ne tienne, on me verra par-tout.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas tout... si vous avez le bonheur de plaire à quelqu'une d'entr'elles...

LINDOR.

Eh bien...

LE DOCTEUR.

AIR. Nous sommes précepteurs d'amour.

Une vieille d'abord viendra,
Qui faite à de pareils messages,
Chez la belle vous conduira...

LINDOR.

Comment!...

LE DOCTEUR.

Oui, tels sont les usages.

8 *LE MAITRE EN DROIT,*

LINDOR.

Quoi! Docteur, je serois assez heureux pour...

LE DOCTEUR.

Ecoutez; ce n'est pas encore là tout... Ecoutez... mais motus au moins...

D U O.

LE DOCTEUR, LINDOR.

LE DOCTEUR.

En France on s'annonce d'abord,
Par un pareil transport;
Près de sa belle on cause,
On parle long-tems de ses feux:
Ici c'est autre chose.

LINDOR.

LE DOCTEUR.

Tant mieux.

Le tems est précieux.

LE DOCTEUR.

Romaines ne sont pas causeuses,
Ni jaseuses;
Et dès le début,
Elles vont au but.

LINDOR.

LE DOCTEUR.

Tant mieux.

Le tems est précieux.

LE DOCTEUR.

Oui, tant mieux, j'en conviens tout bas;
Pour moi, quand je suis dans le cas,
Je fais encore fracas:
On me connoît dans Rome
Pour un égrillard,
Dans cet art;
Et je suis homme,

A ne

OPERA BOUFFON. 9

A ne point encore dire non,
Quand je trouve une occasion.

LINDOR. LE DOCTEUR.
Bon, bon, fy donc. Non, non, non.

L I N D O R.

Soit ... mais croyez-moi, ne vous vantez pas tant ; car comme on l'a fort bien dit , tout homme est Gascon sur ce point. A propos de cela ... vous vous mariez, dit-on ... Vous savez le plaisir que j'en aurois, & vous m'en faites un mystère ?

LE DOCTEUR.

AIR : *Non je ne ferai pas,*
Moi prendre femme , moi !

L I N D O R.

C'est le bruit de la ville.

LE DOCTEUR, à part.

O Ciel ! il est instruit , la feinte est inutile . . .

L I N D O R.

Vous êtes bien rêveur . . .

LE DOCTEUR *brusquement.*

Ce n'est là qu'un faux bruit.
Et pour un curieux vous êtes mal instruit.

L I N D O R.

Tant pis ... j'étois pourtant fort aise de cette nouvelle ... & j'avois même déjà pris certains arran-gemens ... pour ...

LE DOCTEUR.

Pourquoi? ...

L I N D O R.

Pour rester plus long-tems avec vous ... Car on dit que la future est charmante . . . allons , allons , convenez-en ...

10 LE MAITRE EN DROIT,

LE DOCTEUR.

Moi ... non vraiment ... il n'en est rien , vous
dis-je ..

A T R. *Le Masque tombe.*

Quand je verrai la Vieillesse gênante,
M'enlever tout, plaisirs & liberté,
Pour mettre au moins mon front en sûreté
J'épouserai ma vieille Gouvernante.

LINDOR.

Qui ? Dame Jacqueline! ah, ah fy donc , vous
nous feriez enfuir tous ..

S C E N E IV.

JACQUELINE , *Les Acteurs Pré-
cédens.*

JACQUELINE.

Grand merci.

ARIETTE.

Ah ! méprisez moins le peu de charmes,
Qui restent de mon Printemps ;
Plus d'un jeune cœur me rend les armes ;
On trouve encor des Galans ;
On n'est pas bien opulente,

Brillante,
Saillante,
Pimpante,
Fringante,
Princesse,
Duchesse,
Marquise,
Comtesse ;

Mais

OPERA BOUFFON. 11

Mais sans cela,
On peut valoir tous ces gens là.

Oui, si l'on vouloit, sur vous même,
De ses attraits essayer le pouvoir,
On vous ferait voir,
Sans une peine extrême,
Ce qu'on peut valoir.

Mais, méprisez moins le peu de charmes, &c.

L I N D O R.

Ah pardon, ma chere Jacqueline ! à (*part*) Ne
vois-tu pas que je veux lui donner le change ?

JACQUELINE, à *part*.

A la bonne heure ! que ne parliez vous aussi ? ...
Laissez-moi faire ... (*baut*) Oui , oui ...

A 1 R. *Palsambleu Mr. le Curé.*

{ *Au Docteur*. } Croyez-moi, perdez tout espoir,
{ *teur.* } Au fond c'est un badinage.

LE DOCTEUR, *d'un air inquiet.*
Mais qu'est-ce donc !

JACQUELINE.
Mr. voudroit savoir,
A quand votre Mariage ? ...

LE DOCTEUR.
Que veux-tu dire avec mon mariage ? ...

JACQUELINE.

Eh oui ... Est-ce que vous n'allez pas épouser
cette jeune personne. Plait-il ? ...

(*Au Docteur, qui lui fait signe de se taire.*)

L I N D O R à Jacqueline.
Et bienachevez donc ...

JAC.

JACQUELINE.

Ah non non ... Mr. me fait signe;

LE DOCTEUR, *à part*, *à Jacqueline*.

Mais tais-toi donc, Babillardre ... (*haut*) C'est une folle, au moins ...

LINDOR, *froidement*.

Non ... je vois, Docteur, ce que je dois penser de tout ceci ... ma présence vous gêne ... adieu. (*à part à Jacqueline*) Je reviendrai dès qu'il sera parti.
(*Il sort*.)

S C E N E V.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

D U O.

LE DOCTEUR.

Est-tu contente,

Vieille imprudente ?

JACQUELINE.

Qu'ai je donc fait ?

Je n'ai rien dit.

Ah ! le pauvre homme !

Il perd l'esprit.

LE DOCTEUR.

Par ton caquet

Tu trompe mon attente,

Elle m'assomme,

Ah ! pauvre esprit !

JACQUELINE.

Oui, oui, oui, vous perdez l'esprit, puisqu'il faut vous le dire. Eh qu'ai-je donc tant dit, après tout, qui doive vous alarmer si fort ?

LE DOCTEUR.

Tu n'as que trop parlé pour me perdre.

AIR.

AIR. *Tout roule, &c.*

Car enfin Lindor vient d'apprendre,
Qu'un autre objet avoit mon cœur;
Et je voullois lui faire entendre,
Que toi seule aurois cet honneur:
Il faut lui dire le contraire,
Serois je dans ce cas sans toi? . . .

JACQUELINE.

Pardi, voilà bien du mystère
Pour abréger, épousez-moi.

LE DOCTEUR.

Que je t'épouse, moi! . . .

JACQUELINE.

Eh mais, mais, ce n'est pas ce que vous pourriez faire de pis, au moins! . . .

D U O.

JACQUELINE.

Dès le potron minet,
Je serais à l'ouvrage;
De mes soins pour le menage
Bientôt vous verriez l'effet.

LE DOCTEUR.

Ah! point de verbiage,
Vous n'êtes point mon fait:
Je vous le dis tout net.

JACQUELINE.

Tant pis pour vous, Com-

LE DOCTEUR.

Tant mieux, c'est mon af-

pere.

Craignez le trébuchet,

faire,

Et ce sera bien fait.

Je vous le dis tout net:

Vous n'êtes point mon fait.

LE DOCTEUR.

Traitons, traitons un autre point, & laissons tout cela. Ecoutez, il faut un peu d'amusement à la jeu-

jeunesse : Le jour baisse ... Je vais t'amener Lise un moment, après quoi je sortirai pour terminer quelques affaires ; profite de mon absence pour lui parler de mes feux . . , adieu . . (*Il sort.*)

JACQUELINE.

Laissez-moi faire, allez ... je fais mieux que personne ce qu'il vous faut , & je vais travailler à vous servir en conséquence . . , Peste soit du vieux fou !

SCENE VI.

LINDOR, JACQUELINE.

LINDOR.

A h ! ma chere Jacqueline, tu me vois au comble de mes vœux ! A la fenêtre du Docteur je viens de voir la plus charmante personne du monde , c'est Lise, sans doute . . C'est elle , je le sens au plaisir que sa vue m'a causé . . Consens à faire mon bonheur , fers ma tendresse . . & tu peux compter . .

AIR. *Mon cœur volage.*

Tiens, prens d'avance, { Il lui donne une ba-
Par complaisance, { gue & sa boëte.
Prens ces Bijoux,
Pour toi je les destinois tous . .
Tu me refuse ?

JACQUELINE.

Je suis confuse . .

LINDOR.

Tiens, prens encor
Et tous deux agissions d'accord . .

JAC-

JACQUELINE.

C'est par obéissance . . . Ce que j'en fais . . . Eh,
dites moi, Lise vous-a-telle vu? . . .

LINDOR.

Je le crois : elle s'est cependant retirée de
la fenêtre . . . mais le moment d'après j'ai vu tomber
à mes pieds ce Bouquet & ce Ruban . . .

JACQUELINE.

AIR. *Tant de valeur.*

Quoi, Lindor, ce n'est pas un Conte! . . .

LINDOR.

Non, non.

JACQUELINE.

Comment? mais en ce cas ,

Vous n'avez pas perdu vos pas.

C'est toujours . . . un Ruban . . . à compte.

ça ça, je vous veux trop de bien pour ne pas vous ser-
vir dans toute cette affaire, & vous cacher plus
long-tems ce que j'ai fait pour vous. Je vous ai
peint aux yeux de Lise sous des traits si flatteurs , je
lui ai dit tant de bien de vous , (on peut mentir dans
de pareilles occasions,) que je serois bien trompée si
la petite personne n'en avoit un peu dans l'aile! . . .

LINDOR.

Lise m'aimeroit ! que ne te dois-je pas , ma
chere Jacqueline, & comment reconnoître? . . .

JACQUELINE.

Ecoutez-moi, Lise va se rendre ici , le Docteur
doit sortir , je vais tâcher de voir en quel état est
son cœur, car elle ne m'a encore rien avoué . . . Mais
laissez-moi faire , & allez m'attendre sous ces ar-
bres

16 LE MAITRE EN DROIT,

bres ... Tenez-vous prêt seulement à paroître au premier signal que je vous ferai. (*Il fait quelques pas pour sortir.*) A propos, donnez-moi ce Bouquet.

LINDOR.

Qu'en veux-tu faire?

JACQUELINE.

Donnez ... & le Rnban ...

LINDOR.

Mais ...

JACQUELINE.

Allez, allez, ne craignez rien ... (*Il sort.*)

JACQUELINE, *à part.*

Je veux m'en divertir avec Lise ... La voici ...
voyez un peu à cette mine si l'on se douteroit que cela
en fait aussi long ... on a raison de le dire ... il n'y
a plus d'enfans ...

S C E N E VII.

LE DOCTEUR, LISE,

JACQUELINE.

LE DOCTEUR.

Viens ça, viens ma chere Enfant, & bannis cette
sombre humeur ... songe que tu n'as plus
qu'un moment à attendre pour être ma femme,
& que ...

LISE.

Quoi! Mr., vous êtes donc l'époux que vous
me promettiez? ...

TRIO.

OPERA BOUFFON. 17

T R I O.

L E D O C T E U R.

Oui ma petite,
Ton cœur palpite,
L'amour l'agit,
Te parle-t'il en ma faveur ?

J A C Q U E L I N E.

Repondez-lui, oui.

L I S E.

Oui, non, Monsieur.

L E D O C T E U R.

Bannis la crainte ;
Tu peux sans contrainte,
M'ouvrir ton cœur.

J A C Q U E L I N E.

Eh bien.

L E D O C T E U R.

Eh bien.

L I S E.

A vous parler sans feinte,
Pour vous je ne sens rien.

L E D O C T E U R.

Fi, cela n'est pas bien,
Répons mieux à ma flamme,
En devenant ma femme,
Tout mon bien est à toi :
Oui, j'en jure ma foi.

Parle lui donc pour moi.

J A C Q U E L I N E.

Répondez à sa flamme,
En devenant sa femme,
Vous aurez chaque jour,
Nombre d'écoliers faits au tour,
Qui vous feront la cour.

B

LA

à Jacquel.

LE DOCTEUR.

à *Jacquel.* Langue maudite, que dis-tu là ?
Faut-il lui parler de cela ?

à *Lise.* Oui ma petite, &c.

LE DOCTEUR.

Quoi ! *Lise*, vous me refusez, vous m'ôtez ainsi
votre cœur? ...

L I S E , *ingénument.*

Eh mais, ma Bonne fait bien que je n'ai jamais
eu le dessein de vous le donner.

J A C Q U E L I N E .

Oh oui; ... Cela est vrai... mais laissez
nous seules un instant, je saurai bien la faire parler
autrement... .

LE DOCTEUR, à *Jacqueline.*

Adieu donc ... (à *Lise*) Bon soir, Mignon-
ne, ne t'impatiente pas... je reviens à l'instant.

L I S E .

Ah! ne vous prenez pas, Monsieur,... à votre
aise, à votre aisance...

Il sort.

SCENE

S C E N E VIII.

L I S E , J A C Q U E L I N E .

J A C Q U E L I N E , après avoir regardé un moment *Lise* qui rêve.

AIR : *Tu croyois en aimant Colette.*

Vous paroissez triste & réveuse,
D'où provient donc votre souci?
Si vous n'êtiez pas amoureuse,
Vous ne rêveriez pas ainsi...

L I S E , ingénument.

Amoureuse!... Et de qui ma Bonne? je ne vois, je ne parle ici qu'à mon petit chat, & à vous!...

J A C Q U E L I N E .

Ah! parlez, parlez moi plus franchement...
Je lis dans vos yeux que vous m'en imposez... Vous rougissez... tenez... voyez un peu ce Bouquet & ce Ruban... les reconnoissez-vous?...

L I S E , baissant les yeux.

Ce Ruban?... oui ma Bonne... (*d'un air de dépit:*) Mais voyez le joli Monsieur, il fait grand cas de ce qu'on lui donne?...

20 LE MAITRE EN DROIT,

JACQUELINE.

AIR. *Du Prevôt des Marchands.*

Allez, ne dissimulez point,
J'en fais plus que vous sur ce point:
Mais vous pouvez, sans vous contraindre,
Vous livrer à de tendres feux:
De moi vous n'avez rien à craindre,
Je veux rendre Lindor heureux.

LISE.

Lindor . . . le joli nom! . . ah! vous l'avez donc
vû, ma Bonne il vous a donc parlé? . . Que vous
êtes heureuse! Convenez qu'il est bien aimable,
n'est-il pas vrai? . .

ARIETTE.

LISE.

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment,
Et que son cœur m'aime aussi tendrement.
Oui je me livre à ce doux espoir,
Et s'il étoit en mon pouvoir,
Je voudrois moi-même hâter l'instant où je dois le voir.
Comment ne pas se rendre,
Et comment se défendre,
De couronner ses feux,
De combler ses vœux?
Il a l'air si tendre:
Oui je l'aimerai,
Tant que je vivrai.
Ah! que ne peut-il m'entendre?
Tout me dit, &c.

JACQUELINE.

Tout cela est bel & bon, mais prenez-y garde,
ma chere Lise; oui, prenez-y garde... Consultez
bien

bien votre cœur, vous suivez le penchant qui le flatte en ce moment... mais si ce Monsieur Lindor que vous trouvez si aimable... si charmant, n'étoit qu'un volage... un trompeur... car c'est un François, au moins, je vous en avertis...

L I S E.

Lindor un volage! quoi, vous le soupçonneriez!
Ah vous avez beau dire, je ne vous crois pas, ma Bonne.

R O M A N C E.

L I S E.

On dit pour nous faire peur,
Que l'amour est un Dieu trompeur.
Mais ce Dieu plein d'attrait,
Ne trompe jamais d'amans parfaits.
S'il gênoit notre ame,
Chéririons-nous
Sa douce flamme?
Nous volons au-devant de ses coups,
Quand il nous enflamme.
Qu'on dise tant qu'on voudra,
Qu'un jour ce Dieu me trompera:
Mais moi qui pour mon bien,
Le connois très bien,
Je n'en crois rien.

J A C Q U E L I N E.

Voilà ce qu'on appelle parler clairement. Eh dites-moi, seriez-vous bien aise de le voir ce Monsieur Lindor?

S C E N E IX.

LINDOR, *Les Acteurs précédens.*

L I N D O R.

I l est à vos genoux, charmante Lise . . .

L I S E.

Lindor, Lindor . . . ma Bonne, que je vous embrasse.

L I N D O R.

AIR : *Je ne suis qu'un simple Berger.*

Ah ! dans quel doux ravissement,
Ce tendre aveu me plonge :
Je doute encore en ce moment
Si ce n'est pas un songe.

J A C Q U E L I N E.

Voyons, voyons, parlons sérieusement ici, &
ne perdous pas de tems . . . avez-vous trouvé enfin
quel'expédition, quelque moyen de prévenir le
coup qui vous menace ? . . .

L I N D O R.

Hélas non ! ma chere Jacqueline, mais crois-tu
que l'amour m'abandonnera au besoin ? . . .

J A C Q U E L I N E.

L'Amour . . . l'amour . . . ah pardi voilà une
belle ressource. Oh par ma foi si vous n'avez que
celle

celle là, vous pouvez d'avance aller chercher fortune ailleurs . . .

L I N D O R.

Eh ! pense-tu qu'on puisse trouver dans un moment ?

L I S E.

Il a raison, ma Bonne, & si vous vouliez . . .

J A C Q U E L I N E.

Eh bien ! . . .

L I S E.

Eh bien, nous pourrions nous revoir ce soir chez moi, là nous concerterions ensemble . . .

J A C Q U E L I N E.

Chez vous . . . Introduire Lindor chez vous, moi ? êtes-vous folle, Mademoiselle, mais, mais, en vérité . . .

L I S E.

Mais, ma Bonne, vous seriez avec nous . . .

L I N D O R, *lui donnant une bourse.*

Tiens, ne faut-il que cela pour te décider ? . . .

J A C Q U E L I N E.

Non, non, vous dis-je . . . (*Elle prend la Bourse & dit d'un ton de dépit.*) En vérité, Mr. Lindor, vous êtes insupportable; comment voulez-vous qu'on tienne contre des paroles aussi éloquentes ? . . . Il est vrai que vous serez peut-être bientôt époux.

24 LE MAITRE EN DROIT,

AIR. *De la besogne.*

Allons, nous verrons tout ceci ;
Dans une heure soyez ici,
Je reviendrai pour vous y prendre,
Mais ne vous faites pas attendre.

LINDOR.

Va, je ne quitterai pas ces lieux.

JACQUELINE.

Et moi je vais tout préparer pour vous introduire chez le Docteur, sous un déguisement qui vous empêchera d'en être reconnu, ... Voyons avant tout si personne n'a pu nous entendre... (*Elle va voir à la Coulisse.*)

LINDOR, à *Life.*

Que les momens que je vais passer loin de vous vont ajouter à ma tendre impatience !

LISE.

Hélas ! j'ai mille chose à vous dire... mais je crains que ma Bonne ne nous entende... Ne quittez point ces lieux. Si le Docteur n'est pas rentré, je profiterai du premier instant où je verrai ma Bonne embarrassée pour venir concerter avec vous les moyens... Je la vois... ne parlons de rien devant elle... Mais peut-être nous manquerez-vous de parole?...

LINDOR.

Ah ! ma chere Lise, jugez-mieux de l'amour que vous m'avez inspiré.

TRIO.

T R I O.

J A C Q U E L I N E.

ça mes Enfans, je tremble,
Qu'on ne vous trouve ensemble.

L I S E.

Eh! quoi déjà nous séparer ?

L I N D O R.

L'amour à peine nous rassemble.

L I S E.

Faut-il vous implorer ?

J A C Q U E L I N E.

Il faut rentrer.

L I N D O R.

Faut-il te conjurer ?

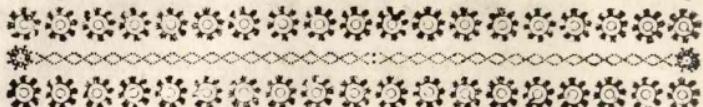
L I S E & L I N D O R, *ensemble.*

De me laisser voir encore
L'objet que j'adore.

Elle emmène Lise & force Lindor de se retirer.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

S C E N E P R E M I E R E.

LINDOR, seul.

(*L'obscurité vient par gradation, de sorte qu'il fait nuit à la Scene 3^e.*)

A R I E T T E.

Ah ! quel tourment,
Pour un cœur tendre,
D'attendre,
Le moment
Qui doit le rendre,
Heureux & content !

On s'arme en vain de constance,
L'attente accroît le désir ;
Et l'on meurt mille fois de son impatience,
Avant de voir briller le moment du plaisir.

Ah ! quel tourment, &c.

Personne ne vient encore ; quel est mon embarras ! .. ah ! Lise n'aura pas trouvé sans doute le moment de s'échapper comme elle me l'avoit promis ... & peut-être ... Mais c'est elle que je vois.

15A
SCE-

S C E N E II.

L I S E , L I N D O R .

LINDOR, *allant au devant de Lise avec précipitation.*

L'amour vous rend donc enfin à mes tendres desirs.

L I S E , vivement.

Le Docteur n'est pas encore de retour, & profitant d'un moment où j'ai vu ma Bonne occupée, j'ai sué tromper sa vigilance ... Mais, ma frayeur redouble à chaque pas ... Jugez par la témérité de ma démarche, de la crainte où je suis de voir accomplir l'Hymen odieux qu'on me prépare.

A R I E T T E .

Non ma chere Lise,
Non, non, non,
Mon cœur vous répond,
D'un plus charmant esclavage :
Non ma chere Lise, non, non,
L'amour à nos feux,
Réserve un fort plus heureux.

Sous ses loix il nous engage,
Pour nous combler de ses faveurs ;
Il a lui-même uni nos cœurs ;
Il achevera son ouvrage.

Non ma chere Lise, &c.

L I S E .

Je le désire trop, pour ne pas l'espérer.

L I N D O R .

Ne craignez rien, vous dis-je ; vous savez que Jacqueline est dans nos intérêts.

LISE.

28 LE MAITRE LE DROIT,

L I S E.

Convenez que ma Bonne est une femme adorable.

L I N D O R , *souriant.*

Vous l'aimez donc bien?

L I S E.

Si son projet réussit, dans l'envie qu'elle a de nous unir, je ne ferai jamais tant pour elle, qu'elle aura fait pour moi.

L I N D O R , *transporté.*

Chere Life, que vous êtes aimable?

A R I E T T E.

L I S E.

Pour vous, mon cœur,
Se livre à l'ardeur,
Qui l'enflamme.
Il est un souverain bien,
Je le sens bien :
Et c'est un tendre lien.
Oui, sans rougir,
Je fais mon plaisir,
De ma flamme ;
Heureuse, si nos amours,
Durent toujours,
Et si rien n'en rompt le cours.
Peut-être, cher Lindor,
Que je devrais encor,
 Mé contraindre :
Ne soyez point surpris,
Je n'ai jamais appris,
 L'art de feindre.
D'un amour extrême,
Quand je fais l'aveu,

C'est

C'est que je sens un feu;
C'est qu'il est vrai que j'aime.

Pour vous mon cœur, &c.

Tes yeux me le jurent,

Ils pénétrent mes sens ...

Tes yeux me rassurent;

Qu'ils sont doux & touchans!

Cher amant!

Ah! que mon cœur est content!

Mais j'oublie, en vous voyant, que le temps se passe; Jacqueline peut venir & me gronder, ou le Docteur faire encore pis, adieu, adieu.

L I N D O R.

Vous me quittez!

L I S E.

Il le faut. Tenez-vous ici jusqu'à ce que ma Bonne vienne vous chercher, entendez-vous? ne vous impatientez pas. J'aurai soin de la faire souvenir de sa promesse. (*Elle sort.*)

.S C E N E III.

L I N D O R *seul.*

Que de graces! ... que d'esprit! Et je souffrirois qu'un jaloux ... Je crois l'appercevoir ... Contraignons-nous, & consultons-le; peut-être m'ouvrira-t'il un avis dont je pourrai profiter.

SCE-

S C E N E IV.
LE DOCTEUR, LINDOR.

L I N D O R.

J e vous rencontre ici fort à propos.

A I R : *Adieu paniers, vendanges sont faites,*
J'ai besoin de vos bons offices,
Pour sortir d'un grand embarras.

L E D O C T E U R .

Parlez, & ne vous gênez pas ;
On doit se rendre, entre amis, des services.

L I N D O R .

Voici le fait ... J'aime & je suis aimé du plus
bel objet qui soit dans la nature.

A I R *des pendus.*

Mais par malheur, j'ai pour rival,
Un vieillard jaloux & brutal.

L E D O C T E U R .

Eh bien, il faut vous en défaire.
A quel homme avez-vous affaire ?

L I N D O R .

Tout franc, c'est un sot animal,
Que je vous définirois mal.

L E D O C T E U R .

Tant mieux, morbleu, tant mieux.

L I N D O R .

Je ne suis point encore bien versé dans l'étude
des Loix; mais dites moi, Docteur, n'en est-il pas
quel-

quelqu'une qui autorise une pupille à fuir l'hymen
d'un Tuteur qu'elle abhorre?

LE DOCTEUR.

Oui, sans doute, mon cher, & la loi y est
formelle.

D U O.

LINDOR, ET LE DOCTEUR.

LINDOR.

Quoi! tout de bon! c'est la loi?

Ah! rien n'est plus heureux pour moi!

LE DOCTEUR.

Vous allez en être éclairci:

Tenez, je crois que la voici.

LINDOR.

Ah! De grace, moutrez-moi la,

LE DOCTEUR.

Oui-da, très volontiers oui-da.

LINDOR.

(à part.) "Je le tiens,
Ne disons rien.

LE DOCTEUR; (*il tire un petit Jusfinien de sa poche.*)

Tout acte est nul de plein droit,
Quand il est fait sans volonté,

Et sans liberté.

Lisez, voici l'endroit.
Cujas décide le cas,
C'est chapitre six.

LINDOR.

Tout va bien.

Je puis donc former ce lien?

LE DOCTEUR.

Allez, allez, ne craignez rien.

ENSEM-

32 LE MAITRE EN DROIT,

ENSEMBLE, (*en riant.*)

Le vieux magot,
Sera bien fôt :
Cette loi là,
A la raison le ramenera.
Ah ! ah ! ah ! le pauvre nigaud,
Je crois,
Ma foi,
Qu'il fera bien fôt.

LINDOR.

Mais, ne risquai-je rien dans tout ceci ?

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien, faites valoir la loi. Si l'on vous
cherche noise, & que vous ayez besoin d'un Avocat,
n'en cherchez point d'autre, & je vous pro-
mets . . .

LINDOR.

Alte là, je vous prends au mot, songez à tenir
votre parole.

LE DOCTEUR.

Oui, je vous le répête, une pareille cause est
imperdable : avez-vous oublié d'ailleurs que *requiri-
tur consensus partium in matrimonio* ?

LINDOR.

A la bonne heure. . . . (*à part*)

AIR. *De nécessité nécessitante.*

Bon, fort bien, de lui-même il s'enferre.

LE DOCTEUR.

Eh ! comment finirez-vous l'affaire ?

LINDOR.

Comment ? en ces lieux je vais attendre,
Qu'une vieille . . .

LE

LE DOCTEUR.

Vienne vous y prendre.

A merveille: voilà ce qu'on appelle être en règle.

LINDOR.

Bien plus, la vieille m'a promis de venir me prendre ici pour m'introduire chez le jaloux... Adieu. (*à part.*) Rien ne me presse encore, laissons le sortir de ces lieux.

SCENE V.

LE DOCTEUR, *seul.*

A dire vrai, je ne serois pas fâché de connoître & de voir cette beauté charmante....

AIR: *Mais comment? tes yeux sont humides.*

La nuit me paroît sombre en diable...
Ah! le tour seroit impayable,
Si la vieille se méprenoit.
Au rendez-vous, sur ma parole,
J'irois d'honneur jouer son rôle;
Cela peut-être le rendroit
Une autrefois moins indiscret.

C SCENE

SCENE VI.

LE DOCTEUR, JACQUELINE.

Jacqueline dans le fond du Théâtre, une lanterne sourde à la main, tenant des habits de femme sous son bras. Elle est couverte d'un voile noir.

DUO.

LE DOCTEUR.

Prêtons un peu l'oreille,
J'entends, je crois, la vieille.

JACQUELINE.

Lindor, êtes-vous là ?

LE DOCTEUR.

Bon, à merveille:
Oui me voilà.

(Il rit.)

JACQUELINE.

LE DOCTEUR.

(Elle tourne sa lanterne quand
elle est derrière le Docteur.
Elle le reconnoît, & dit :)

O ciel ! quelle méprise !
C'est le Docteur.
Ah ! qu'elle peur,
Saisit mon cœur !
Me voilà dans la crise.

La nuit me favorise,
Point de frayeux :
Allons, mon cœur
Sers mon ardeur.
Me voilà dans la crise.

JACQUELINE.

Mais il me vient un projet :

Elle lui ôte son Oui, risquons le paquet.
manteau & sa Quittez cet équipage.
perruque.

LE

LE DOCTEUR.

Mais tu n'es pas sage,

JACQUELINE.

Nous sommes d'accord sur ce point,
Sans cela vous n'entrerez point.

LE DOCTEUR.

Eh quoi! c'est tout de bon!

JACQUELINE.

Le voulez-vous , ou non?

*Elle lui met un
bonnet de femme
& un jupon.*

Mettez ce grand bonnet,

Passez ce jupon, ce corset.

LE DOCTEUR.

JACQUELINE.

Je veux ce qu'il te plaît. | Vous paroissez bien inquiet.
Non, je suis très satisfait, | Craignez-vous quelque chose?
Mais hâtons-nous, pour cause. | Sa figure est comique.
L'aventure est unique.

ENSEMBLE, *en riant.*

Ah, ah! d'un pareil tour,
Je rirai plus d'un jour.

LE DOCTEUR, à Jacqueline qui le prend
sous le bras.

ça, point de tricherie, au moins.

JACQUELINE.

Allez, vous ne pouviez tomber dans de meilleures mains ; (*bas.*) Tu m'as bien fait peur, maudit barbon ; mais je te la garde bonne.

S C E N E VII.

LINDOR, *Les Acteurs précédens.*

LINDOR, *bas à Jacqueline qu'il reconnoit.*

Que vois-je ? tu me trahis ? . . .

LE DOCTEUR, *entendant parler.*

Plait-il ? . . .

JACQUELINE, *au Docteur, qu'elle pousse rudement.*

Chut . . .

(bas, à Lindor.)

Suivez-moi, je vous instruirai de tout.

(Ils sortent.)

S C E N E VIII.

Le Théâtre change & représente l'Ecole de Droit; tous les Ecoliers sont asssemblés, & attendent le Docteur.

CHOEUR D'ECOLIERS.

AIR : *allons gai.*

Profitons du temps qu'on nous laisse,
Pour nous divertir,
Pour nous réjouir.

Chassons

Chassons loin de nous la tristesse.
Allons, gai, réjouissons-nous,
Pendant notre jeunesse;
Allons, gai, réjouissons nous,
Et faisons les fous.

La Danse finie, les Ecoliers se remettent à leur place: Une porte s'ouvre sur le côté du Théâtre, par laquelle Jacqueline fait entrer le Docteur, & lui dit :

JACQUELINE.

Entrez . . .

LE DOCTEUR, à demi voix.

C'est donc ici qu'on m'attend ?

JACQUELINE.

Oui . . .

Elle ferme la porte, & sort.

S C E N E IX.

LE DOCTEUR, TROUPE
D'ECOLIERS.

LE DOCTEUR.

Que vois-je? où suis-je?... ô ciel!... dans mon Ecole!... devant mes Ecoliers!... je suis trahi... tout est perdu... ah! vieille abominable! où fuir?... où me cacher?... (*au bruit qu'il fait, un des Ecoliers tourne la tête & dit, en s'approchant du Docteur,*)

I. ECOLIER, à ses Camarades.

AIR : Ah ! venez donc, &c.

Ah ! venez voir... ah ! venez donc :

Voilà des masques. Le tour est bon.

Eh bon jour ma petite Maman.

II. ECOLIER.

Peste ! Elle doit être jolie... montrez-nous donc un peu votre minois ! ...

III. ECOLIER.

D'où diable venez-vous?... Etez-vous veuve ? fille ? femme ? ...

(Tous les Ecoliers entourent le Docteur, qui se cache toujours le visage, ils lui font mille agaceries.)

(Pendant qu'on balotte le Docteur, un des Ecoliers le regarde avec plus d'attention, & dit à ses Camarades :)

IV. ECOLIER.

Eh ! c'est un homme ...

II. ECOLIER.

Un homme !... ah ! ventrebleu... C'est un fripon ; faisons-le repentir de son effronterie ...

TOUS ENSEMBLE.

Allons, allons... C'est bien dit... assommons le ...

LE DOCTEUR, se découvrant.

Eh ! Mrs. Mrs. ... doucement ; reconnoissez le Docteur votre Maître... .

I. ECO-

I. ECOLIER.

Le Docteur!

II. ECOLIER.

C'est lui-même

TOUS ENSEMBLE.

Fuyons

SCENE X.

LE DOCTEUR, *seul, se relevant.*

AIR: *Ah! maman, &c.*

Ah! bon Dieu! que je l'ai échappé belle!

Quel fâcheux instant!

Je suis tremblant,

Et je chancelle

Mais que dois-je penser de tout ceci? . . . Life
me hait, & plus je me rappelle ce que Lindor m'a
dit . . . ah! je n'en doute plus . . . Jacqueline, Lin-
dor, Life . . . tout . . . tout est d'accord pour me
tromper . . .

ARIETTE.

LE DOCTEUR.

Non, ne souffrons point cet outrage;

Non, l'amour n'est plus mon vainqueur.

Dans mon cœur

Je sens naître la rage,

Et le dépit ajoute à ma fureur.

C 4

Quoi?

Quoi ! leur bonheur deviendroit mon ouvrage ?

Quoi ! je verrais trahir ma foi ?

On oseroit chez moi,

Me faire ainsi la loi ?

Et les dédains & les mépris,

De mon ardeur seroient le prix ?

Non, ne souffrons point, &c.

Mais modérons uu peu ma colere, & tâchons,
s'il se peut, d'éclaircir ce mystere ; . . . Lise vient
bien à cet effet.

S C E N E XI.

LE DOCTEUR.

LISE, riant.

AIR: *Comm' v'là qu'est fait.*

Comm' vous v'là fait !

Comm' vous v'là fait ! . . .

LE DOCTEUR.

Approchez, approchez-vous, la belle ; . . . il
n'est pas question de plaisanter ici . . . il faut m'a-
vouer tout. . .

LISE.

Comment ! que voulez-vous dire ? . . .

LE DOCTEUR.

Que vous me jouez vraiment de jolis tours ! . . .

LISE.

LISE, riant.

Ah! ah! ah! Ce n'est pas moi, d'honneur...

LE DOCTEUR, la contrefaisant.

Ah! ah! ah!... Savez-vous bien que tous ces ah! ah! là me déplaisent; apprenez un peu à respecter votre époux futur...

LISE, ironiquement.

AIR.

Vous vous flattez en vain,
De régler mon destin,
Malgré tous vos efforts, un autre amour m'engage.
Mais si vous êtes sage,
Vous n'en prendrez point d'ombrage.
Vous vous flattez en vain,
De régler mon destin.

LE DOCTEUR.

Oh! parbleu, nous verrons: je vois que malgré ma défense on vous a fait voir Lindor... que Jacqueline & lui... m'écoutez-vous, petite impertinente?...

(Lise regarde si Lindor ne vient point.)

LISE, ironiquement.

Oui, oui, vous parlez très bien... mais malgré cela...

Reprise de l'Ariette.

Vous vous flattez en vain,
De posséder ma main,... &c.

LE DOCTEUR.

C'en est trop... Le dépit l'emporte, &...

SCENE XII. & dernière.

LINDOR, JACQUELINE,
LISE, LE DOCTEUR.

LINDOR.

Doucement... que voulez-vous donc faire?...

LE DOCTEUR.

J'ai mes raisons pour en agir de la sorte.

JACQUELINE.

Allons, allons, Mr., de la modération...

LE DOCTEUR.

Ah! chienne, te voilà, quoi? tu as l'impu-
dence de paroître devant moi, après le tour abomi-
nable que tu m'as joué?

JACQUELINE.

C'est votre faute; pourquoi vous trouviez-vous
là? ce n'étoit pas vous qu'on venoit chercher.

LINDOR.

Mais en vérité, Docteur, savez-vous que vous
n'êtes point sage?

LE DOCTEUR.

Sage, ou non; ce n'est point vos affaires...
Pour vous, la belle, rentrez vite... allons... &
qu'on m'obéisse....

LISE.

L I S E.

Ah ! tout est dit : Je ne quitte plus mon époux

LE DOCTEUR.

Votre époux ? qui ? lui ? eh ! quel fol , s'il vous plait , vous a mariés ?

JACQUELINE.

Vous même.

LINDOR.

A vous dire vrai , nous ne sommes pas encore époux ; mais je me flatte que vous n'irez point contre votre avis , contre la loi , & que vous me servirez même d'Avocat , comme vous me l'avez promis .

JACQUELINE.

Comment vous trouvez-vous de la consultation , Mr. l'Avocat .

LE DOCTEUR.

Ah ! vous êtes venu me surprendre ; mais vous ne le porterez pas loin .

Il veut sortir , Lindor l'en empêche.

QUA-

44 LE MAITRE EN DROIT, OPERA BOUFFON.

QUATUOR.

LINDOR.

Peine inutile.

Epouez-là.

Soyez moins intraïtable.

Soyez plus raisonnables.

LISE.

Restez tranquille.

Pour vous venger,

Epouez-là.

Soyez moins intraïtable.

Soyez plus raisonnables.

JACQUELINE.

N'aprêtez point à rire aux gens.

Voilà ma foi.

Soyez moins intraïtable.

Soyez plus raisonnables.

LE DOCTEUR.

Quoi ! maudite sorcière !

Tu ne veux pas te taire ?

Ah ! celle d'y prétendre,

Plutôt que d'être à toi

J'aimerois mieux me pendre.

Ah ! race abominable,

Dans mon juste courroux,

Au diable je vous donne tous.

LINDOR.

Peine inutile.

Epouez-là.

Soyez moins intraïtable.

Soyez plus raisonnables.

LISE.

Restez tranquille.

Pour vous venger,

Epouez-là.

Soyez moins intraïtable.

Soyez plus raisonnables.

JACQUELINE.

N'aprêtez point à rire aux gens.

Voilà ma foi.

Soyez moins intraïtable.

Soyez plus raisonnables.

LE DOCTEUR.

Quoi ! maudite sorcière !

Tu ne veux pas te taire ?

Ah ! celle d'y prétendre,

Plutôt que d'être à toi

J'aimerois mieux me pendre.

Ah ! race abominable,

Dans mon juste courroux,

Au diable je vous donne tous.



Aimons-nous,
Toujours aimons-nous
Et ne songeons plus en ce jour

Aimons-nous,
Toujours aimons-nous
Et ne songeons plus en ce jour

Aimez-vous,
Et ne songeons plus en ce jour
Qu'à faire triompher l'amour.

Aimons-nous,
Toujours aimons-nous
Et ne songeons plus en ce jour

Aimons-nous,
Toujours aimons-nous
Et ne songeons plus en ce jour

Aimez-vous,
Et ne songeons plus en ce jour
Qu'à faire triompher l'amour.

Aimons-nous,
Toujours aimons-nous
Et ne songeons plus en ce jour

Aimons-nous,
Toujours aimons-nous
Et ne songeons plus en ce jour

Aimez-vous,
Et ne songeons plus en ce jour
Qu'à faire triompher l'amour.

Pieces Dramatiques représentées au Théâtre de la
Cour & imprimées

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGEDIES.

Rixd. sols lubs.

le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. *de Belloy*, 8. 1765.
gr. pap. — 12

Hypermnestre, Tragédie, par Mr. *Le Mierre*, 8. 1766. gr. p.
— 12

l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. *de Voltaire*, corrigée
sur les Manuscrits de la Comédie Françoise à Paris, suivant
l'Auteur, 8. 1767. gr. p. — 12

Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même,
8. 1767. — 12

Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par *Crebillon*, 8. 1767. — 12

COMEDIES.

Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr.
de Voltaire, 8. 1767. gr. p. — 12

le Misanthrope, Comédie, par *Moliere*, 8. 1767. — 12

Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes;
par M. *Sedaine*, 8. 1767. gr. p. — 12

La Partie de chasse de Henri IV., par M. *Collé*, 8. 1767. gr. p. — 12

La Seconde Surprise de l'Amour, par M. *De Marivaux*,
8. 1767. gr. p. — 12

OPERA-COMIQUES.

Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariettes,
par Mad. *Favart*, 8. 1766 pet. pap. — 8

Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. *Anseaume*, 8. 1767. p. p. — 8

Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du
Maitre en Droit, 8. 1767. p. p. — 6

Les Chasseurs & la Laitiere, Comédie en deux actes, mêlée
d'Ariettes, par Mr. *Anseaume*, 8. 1767. p. p. — 6

La Servante Maitresse, Comédie en deux actes, mêlée d'A-
riettes, trad. de la *Serva Padrona*, intermède Italien,
8. 1767. p. p. — 6

Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'A-
riettes, par Mr. *Quetant*, 8. 1767. p. p. — 8

Rose

OPERA-COMIQUES.

	Rixd. sols lubs.
Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M. Sedaine, 8. 767. p.p.	— 8
Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 767. p.p.	— 8
On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. Sedaine & Mencini, 8. 767. p.p.	— 8
Le Sorcier, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Poinssinet, 8. gr. p. 767.	— 12
Sancho Pança dans son Isle, Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. Poinssinet, 8. 767. gr. p.	— 12
Le Maître en droit, Opera Bouffon, en 2 Actes, par Le Monnier & Moncigny, 8. 767 gr. p.	— 12
La Clochette, Comédie, mêlée d'Ar. par Anseaume, 8. gr. p.	— 12
Le Bucheron, Comédie, mêlée d'Ariettes, 8. gr. p.	— 12
Ninette à la Cour, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. Favart, 8. gr. p. sous presse.	— 12
Le Devin de Village, Intermede, par J. J. Rousseau, sous presse.	
Le Peintre amoureux de son modéle, en deux actes, par Mr. Anseaume, Musique du Sr. Duny, sous presse.	
Le Soldat Magicien, par Mr. Anseaume, 8. sous presse,	
F'imprimerai incessamment plusieurs autres pieces, Comédies, Tragédies & Opera Comiques.	
<i>J'ai un nombre d'exemplaires des Pièces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, qu'on représentera aussi sur le Théâtre de la Cour, savoir</i>	
Adelaïde du Guesclin, Tragédie, par M. de Voltaire, 8. Geneve 765.	— 16
Le Caffé ou l'Ecoiffaise, Comédie, par le même, in 12. & 8. 760.	— 16
Les Scythes, Tragédie, & Octave & le jeune Pompée, ou le Triumvirat, Tragédie, par le même, avec un mélange de pieces, 8. Geneve 767.	— 36
la Bohémienne, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariet- tes, par Favart, 8. Dresde 764.	— 8
la Coquette & la fausse Prude, Comédie en 5 actes, en prose, par Baron, ibid.	— 12
l'Ecole des Mères, Comédie, par de la Chaussée, 8. ibid. 764. — 8	
la Metromanie, ou le Poète, Comédie, en vers & en 5 actes, par Piron, 8. ibid. 764.	— 12
Turcaret, Comédie en cinq actes & en vers, par Le Sage, 8. ibid.	— 12
Phedre, Tragédie, par Racine, 8. ibid.	— 12

Livres

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou figures enluminées d'histoire Naturelle, par Mr. le Professeur *Ascanius*, 1^{er} Cayer, contenant X. planches savoir,

- | | |
|----------------------------------|----------------------------------|
| I. La Carpe de mer. | VI. L'Orphie. |
| II. L'Anguille de mer. | VII. La Vive, ou Dragon de mer. |
| III. Le Maquereau. | VIII. Le Corbeau blanc de Feröe. |
| IV. Le Dorsch. | |
| V. Le Tydting, espece de Dorsch. | IX. Le Vanneau gris de fer. |
| | X. La Tulipe de mer. |

Avec l'Explication des X. planches, petit in fol. oblong.

Cet ouvrage est en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun séparément, à Rixd. 3.

Les Cayers suivans à mesure qu'ils paroîtront.

Bélisaire, par *Marmontel*, 8. 1767. 16 sols

Dissertations sur l'origine du langage & sur les Runes ; & Essais sur divers Sujets, 8. 1767. *Copenb.* 8 —

* Etat de l'Eglise & de la Puissance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 766. Rixd. 1. 12 —

Histoire de la Maison de Brunswig, par Mr. *Mallet*, 8. *Geneve*, 767. T. I. 28 —

Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 1767. 3 —

* Lettres de Montesquieu à ses amis en Italie, 12. 1767. *Florence* 24 —

Mémoire pour servir à l'histoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766. 6 —

Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Russes jetés par une tempête près de l'île déserte d'Ost-Spitzbergen, sur laquelle ils ont passé six ans & trois mois, &c. par Mr. *P. L. Le Roy*, 12. 1766. 6 —

Sermons de Lullin, 8. Tom. 2^d. *Geneve* 1767. 28 —

Supplément à la Destruction des Jésuites en France, 12. 2 parties, 1767. 20 —

*Les Livres avec une * arriveront incessamment.*

Livres nouveaux.

Choix de Coquillages & de Crustacés, gravés par Mr. Regenfuss, suivant le Prospectus pour la souscription, en noir,	Rixd. 10.
Tom. I.	
P'Amitié Scythe, 12. 767	— 20
Anecdotes François, 8. 767. rel.	1. 24
L'Antiquité Justifiée, 12. 766	— 20
L'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767	— 18
du Bonheur, par De Serres, 8. 767. Rel.	1. —
le Chateau d'Otrante, 12. 2 part. 767	— 32
le Code Matrimonial, 12. 766	— 40
Contes de la Fontaine, 8. 2 vol. fig. 762	24. —
Culte des Dieux fétiches, 12.	— 24
Decameron de Bocace, 8. 5 vol. fig. 765. Rel.	40. —
Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel.	1. 16
— des Arts & Métiers, 8. 2 vol. 766. Rel.	2. 24
— de Cuisine, 8. 767. rel.	1. 32
— des Théâtres, 8. 763. Rel.	2. 24
Le Duo interrompu, Conte, suivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766	— 32
Essai sur la Population de l'Amérique, 12. 4 vol. 767. R. 4.	—
Ecole des Peres & des Mères, 12. 2 part. 767	— 36
Esprit de la Ligue, 12. 3 vol. 767. Rel.	2. 24
— des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766	3. —
* Essai sur les Différences de Pologne, 8. 767	— 12
Etudes convenables aux Demoiselles, 12. 2 vol. 762. R. 1.	32
la Fête du Château, 8. 766	— 20
Haou-Xiou-Choan, histoire Chinoise, 12. 4 vol. 766	1. 32
Histoire de Bertrand du Guesclin, 8. 2 vol. 767. Rel.	2. —
— d'Henri IV. par Bury, 12. 4 vol. 766. Rel.	4. —
Hylaire, par un Metaphysicien, parodie de Bélisaire, 8. 767. Amst.	—
Iliade d'Homère, en vers, 8. T. I. 766	— 12
* l'Ingénier, histoire véritable, par Voltaire, 8. 767	— 36
Intérêts des Nations de l'Europe, 12. 4 vol. Rel.	— 32
Joseph. Poème en 9 Chants, par Bataubé, 8. fig. 2 vol. 767. 2.	—
Lettres d'Affi à Zurac, 12. 767	— 20
— du Colonel Talbert, 12. 4 vol. 767	2. 16
— sur la Danse & les Ballets, par Noverre, 12. Vienne 767.	— 32
le Lord impromptu, 12. 2 vol. 767	— 36
Magasin énigmatique, 12. 767	— 28
— récréatif, 8. 767	— 20
les Malheurs de l'Amour, 12. 2 vol. 766	— 32
Maria, ou Nouvelle Pamela, 12. 2 vol. 765	— 40
<i>& autres suivant le Catalogue.</i>	

COPENHAGUE, ce 10 Oct. 1767.

LA MEUNIERE
DE
GENTILLY,
C O M E D I E,
EN UN ACTE.

MESLÉE D'ARIETTES;
Par Mr. LE MONNIER.

La Musique par Mr. DE LA BORDE.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 1769.



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M D C C L X I X.
Avec Permission du Roi.

A C T E U R S.

Mad. THOMAS, *veuve Meunier à Gentilly,* Mad. Dartimon.

JEANNETTE, *fille de Madame Thomas,* Mad. Mercier.

JEAN-LE-BLANC, *Meunier, Mr. Casimir.*

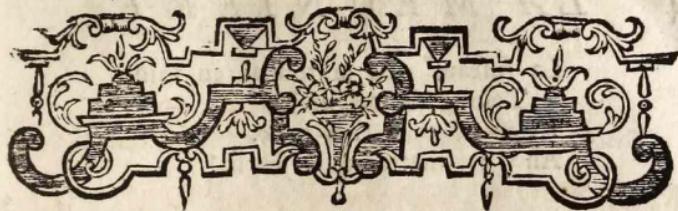
COLIN, *Amoureux de Jeannette,* Mr. De la Tour.

GUILLAUME, *Sergent de Grenadiers Royaux,* Mr. Dinezzi.

La Scène est à Gentilly, dans le Moulin de Madame Thomas.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roi (à Paris) le Jeudi 13 Octobre 1768.





LA MEUNIERE DE GENTILLY,

COMEDIE,
EN UN ACTE,
MESLE'E D'ARIETTES.

Le Théâtre représente l'intérieur d'un Moulin.
À droite est une porte qui communique à la rue : à gauche, & en face de cette porte, est une cheminée. Dans le fond est une autre porte qui communique à une chambre ; cette porte ouvrira & fermera.

SCENE PREMIERE.

JEANNETTE assise à côté d'une table sur laquelle est un bas à moitié tricoté. Elle file.

ARIETTE.

Vainement en filant mon lin,
De mon chagrin
Je cherche à me distraire ;

A 2

Le

4 LA MEUNIERE,

La fuseau, que je tourne en vain,
Tombe de ma main,
Et je ne puis rien faire.
Ah ! Jeannette, quel destin !

Sans moi, depuis ce matin,
A chaque instant je vois sortir ma mère ;
Quel est donc ton dessein ?
Voudroit-elle enfin
Me séparer de Colin ?
Pourquoi tout ce mystère ?

Vainement, en filant mon lin,
De mon chagrin
Je cherche à me distraire ;
Le fuseau, que je tourne en vain,
Tombe de ma main,
Et je ne puis rien faire.
Ah ! Jeannette, quel destin !

S C E N E II.

J E A N N E T T E , C O L I N .

J E A N N E T T E , à *Colin* qui arrive avec
l'air troublé.

T E voilà ! ... Qu'as-tu donc, Colin ? ... Je ne t'ai
jamais vu un air si troublé.

C O L I N .

Ah ! Jeannette... Tout est perdu... Ta mère...

J E A N N E T T E , allant fermer les ver-
roux de la porte par laquelle *Colin* est entré.
Elle est sortie... .

COLIN

C O L I N.

Je le fais ; elle est chez son voisin le Meunier...

J E A N N E T T E.

Chez Jean-le-Blanc... ton parrein ?

C O L I N.

Oui... Chez lui-même.

J E A N N E T T E.

Voilà plus de dix fois , je crois, qu'elle y va au-
jourd'hui.

C O L I N.

ça m'a intrigué... J'ai voulu savoir ce qu'elle y
venoit faire...

J E A N N E T T E.

Tu as bien fait de les espionner...

C O L I N.

Dès que je l'ai vu entrer, je suis sorti.

J E A N N E T T E.

Pour ne pas leur donner de soupçon ? ..

C O L I N.

Laisse-moi donc te dire... .

J E A N N E T T E.

Je t'écoute.

C O L I N.

En entrant, elle a commencé par tirer sur elle la
porte, qui ne s'est pas fermée... .

J E A N N E T T E.

Quel bonheur !

C O L I N.

Je me suis approché bien doucement, j'ai prêté
l'oreille... .

6 LA MEUNIERE,

JEANNETTE.

De quoi parloit-elle ?

COLIN.

D'abord elle a parlé du prétendu Revenant qui depuis trois jours lui fait des frayeurs épouvantables.

JEANNETTE.

Est-ce que tu crois qu'elle se doute que c'est toi, (comme ça est) qui fais tous les soirs le Revenant pour la forcer de consentir à notre mariage ?

COLIN.

Elle ne se doute de rien, pas même de notre amour.

JEANNETTE.

En ce cas qu'est-ce donc qui t'allarme si fort ?

COLIN.

C'est qu'elle veut absolument te marier avec mon parrein.

JEANNETTE.

Me marier avec lui ! ô ciel ! c'est donc pour qu'il me fasse mourir de chagrin comme ses trois premières femmes ?

COLIN.

Ah ! Jeannette, y consentiras-tu ?

JEANNETTE.

ARIETTE.

Cesse, Colin de t'allarmer :
Si je fais toujours t'enflammer,
Quel sort peut être égal au nôtre ?
Sans toi rien ne peut me charmer,
Je te dois le bonheur d'aimer.
Puis-je en aimer jamais un autre ?

COLIN.

COLIN.

Tu me rassûres.

JEANNETTE.

Ne t'afflige pas ; va, ce n'est pas une affaire faite :
& puis tu fais comme est Jean-le-Blanc...

COLIN.

Il voudra faire, là-dessus, beaucoup de réflexions.

JEANNETTE.

Comme il en fait sur tout...

COLIN.

Et il ne finira rien.

JEANNETTE.

Ma mère n'est pas de même.

COLIN.

Je ne connois pas de femme plus entêtée qu'elle.

JEANNETTE.

Elle n'a jamais fù de sa vie ce que c'étoit que de céder à personne, non à personne ; pas même à mon pere, dà, qui étoit son mari pourtant.

COLIN.

Je ne vois rien de mieux que de continuer à faire encore le Revenant ce soir ; peut - être que la peur...

JEANNETTE.

Oui ; mais redouble ton sabat , & grossis encore davantage ta voix quand tu dis : (*en faisant la grosse voix.*) Je veux absolument que Colin épouse Jeanette... O ciel !... J'entends du bruit... Si c'étoit elle... Va-t'en...

COLIN.

Ne crains rien... Quand elle est avec mon parrain, tu fais qu'ils en ont toujours pour deux heures à jaser... Et il n'y a pas longtems qu'ils sont ensemble...

JEANNETTE.

Je ne suis pas tranquille... Il commence à faire nuit... Va préparer tout ce qu'il te faut, tu n'as pas trop de tems.

COLIN.

ARIETTE.

Ah ! laisse-moi jouir

Du plaisir

De te voir encore.

C'est ta tendresse que j'implore.

Hélas !

Dans un moment je n'en jouirai pas.

Aurois-je tant de courage

Pour mon ouvrage,

Sans l'espoir

De te revoir

Chaque soir ?

Occupé de ton image,

Et rempli de mon amour,

Cet espoir me dédommage

De tous les ennuis du jour.

DUO.

Ah ! je voudrois jouir

Du plaisir

De te voir sans cesse.

C'est un bonheur pour ma tendresse.

Hélas ! hélas !

Dans un moment je n'en jouirai pas.

Ah ! laisse-moi jouir

Du plaisir

De te voir encore.

C'est ta tendresse que j'implore.

Hélas ! hélas !

Dans un moment je ne te verrai pas.

(On entend frapper.)

JEAN-

J E A N N E T T E.

Oh ! pour le coup on frappe... Va-t'en bien vite...
C'est ma mère.

C O L I N .

Adieu, adieu.

J E A N N E T T E, empêchant Colin de sortir
par la porte qui donne dans la rue.

St., St. Par où vas-tu donc ?.. Elle va te voir.

C O L I N .

C'est vrai, je n'y pensois pas... La porte du jardin est-elle ouverte ?

J E A N N E T T E.

Oui... Oui... Prends bien garde, en sautant par dessus la haie, de tomber dans le fossé.

C O L I N .

Oh ! que non... Ce n'est pas mon coup d'essai...
(Il sort.) (On frappe plus fort.)

J E A N N E T T E, allant ouvrir.
Elle s'impatiente ; je vais être grondée.

S C E N E III.

L A M E U N I E R E , J E A N N E T T E .

L A M E U N I E R E .

P ourquoi donc me laisser ainsi une heure à la porte sans me l'ouvrir ?

J E A N N E T T E .

Mais, ma mère... C'est que je m'étois enfermée...
à cause de l'Esprit... .

LA MEUNIERE.

Ah! oui... oui!... l'Esprit... Il n'a qu'à bien se tenir... Je viens de me consulter là-dessus avec...

JEANNETTE.

Oui; avec Jean-le-Blanc?..

LA MEUNIERE.

ça se peut; qu'est-ce qui t'a déjà si bien instruite?

JEANNETTE, hésitant.

C'est, c'est... (*à part.*) Il me vient une idée qui peut servir à nos projets.

LA MEUNIERE.

Parleras-tu donc?

JEANNETTE.

C'est... l'Esprit lui-même... .

LA MEUNIERE.

L'Esprit?... Il est déjà venu?

Il n'y a qu'un moment qu'il étoit... là... à la place où vous êtes.

LA MEUNIERE, *passant du côté opposé où elle est, avec un mouvement involontaire de frayeur.*

Veux-tu bien ne me pas faire peur comme ça?

JEANNETTE.

Il ne vous en feroit point, s'il vous apparoissoit, comme je l'ai vu tout-à l'heure, sous la figure d'un beau jeune-homme... En vérité, je ne fais pas si c'est parce que c'est l'Esprit de mon père: mais je vous assure que, si tous les Revenans ressemblent à celui-

à celui-là , je n'aurois pas de répugnance à vivre avec eux.

LA MEUNIERE.

Plus j'y rêve, plus je vois que tu mens.

JEANNETTE.

Moi , ma mère ? ... (*à part.*) O ciel ! sauroit-elle ? ...

LA MEUNIERE.

Oui, c'est un conte que tu fais à plaisir pour m'effrayer : c'est à moi seule que l'Esprit en veut : & il n'y a pas d'apparence qu'il soit venu me chercher ici, puisque je n'y étois pas.

JEANNETTE.

Je vous assure , ma mère , que je ne mens pas d'un mot ; vous ne m'avez pas instruite de vos projets : comment aurois-je deviné celui de mon mariage avec Jean-le-Blanc, s'il ne me l'avoit pas dit ?

LA MEUNIERE.

Elle a raison... Il faut qu'elle l'ait vu , & que ce soit Thomas qui revienne, comme il le dit.

JEANNETTE , *à part.*

Bon... Elle ne se doute de rien encore.

LA MEUNIERE.

J'enrage... Il n'y a qu'un mari qui puisse imaginer de revenir exprès de l'autre monde pour contrarier sa femme : mais tout cela m'est égal, j'ai de bons amis, de bons conseils, je n'en ferai toujours qu'à ma tête; & puis nous verrons.

JEANNETTE.

Mais, ma mère, pourquoi vous obstiner ?

LA

LA MEUNIERE, sans écouter Jeannette.

La belle idée ! .. Le beau projet qu'il s'est fourré dans la tête de marier sa fille... A qui ? .. A un Garde-moulin, qui n'a rien... Tout cela n'est que pour me faire enrager...

JEANNETTE.

Pour moi, ma mère, je suis prête à faire tout ce que vous voudrez : mais je n'épouserai pas votre Monsieur Jean-le-Blanc.

LA MEUNIERE.

Hem ! .. Plaît-il ? .. Je crois que tu t'en mêles aussi ? ..

JEANNETTE.

Non, sûrement, je ne l'épouserai pas ; l'Esprit me l'a défendu ; & ...

LA MEUNIERE.

En voilà bien d'une autre à cette heure ! mais cette petite masque-là est au rebours des autres ; elle ne veut pas être mariée elle, tandis qu'il y a tant de filles qui s'impatientent de ne pas l'être : oh ! bien, je t'affûre que ça sera... Je l'ai chaussé dans ma tête, j'en ai une... & une bonne... & ça sera... Jean-le-Blanc va venir, nous allons voir.

JEANNETTE.

Qu'il vienne, je ne le regarderai seulement pas.

LA MEUNIERE.

Encore ! ..

D U O.

LA MEUNIERE. { Oh ! tiens, Jeannette, crois-moi ;
Ne me mets pas en colère.

JEANNETTE.

{ Mais, ma mère...
Ah ! que faire ? ...

LA

LA MEUNIERE. { Ne me fais pas prendre avec toi
 { Mon ton brusque & sévère.
 { Je veux qu'on suive ici ma loi.
 { Hélas ! cette loi rigoureuse
 { Est contre mon penchant.
 JEANNETTE. { Pourquoi me rendre malheureuse
 { En vous obéissant ?

E N S E M B L E.

LA MEUNIERE. Tout est bâclé de façon Qu'il faudra me satisfaire: Que tu dises oui ou non, Il faudra porter son nom. Non, Je n'entendrai pas rai- son.	JEANNETTE. Daignez entendre raison; Mais, ma mère... ah ! que faire ? Je voudrois en tout vous plaire, Mais je dirai toujours non, Non. Daignez entendre raison.
--	--

S C E N E IV.

LA MEUNIERE, JEAN-LE-BLANC, JEANNETTE.

JEAN-LE-BLANC. *Il entre à la fin du Duo, ferme la porte aux verroux sur lui, & se tient au fond du Théâtre avec son fusil sous bras, pour écouter.*

Eh bien !.. eh bien !.. la mère Thomas !.. Toujours grondant ?.. Toujours de l'humeur ?..

LA MEUNIERE.

Ah ! c'est vous Jean-le-Blanc ?..

JEAN-

JEAN-LE-BLANC, à part à la Meuniere.

Oui, & j'apporte mon fusil, comme je vous l'ai dit, parce que... (haut.) Mais qu'est-ce que vous aviez donc à démeler avec cette bonne enfant-là? ..

LA MEUNIERE.

Ah! voisin, qui souhaite enfant, souhaite peine; on a bien raison de le dire... Cette petite créature-là me fera crever de chagrin.

JEAN-LE-BLANC.

Pourquoi donc? ..

JEANNETTE, avec humeur, sans regarder sa mere ni Jean.

Pourquoi veut-on me donner malgré moi un vilain mari? ..

LA MEUNIERE.

Eh bien!.. vous l'entendez: c'est de vous qu'elle parle comme ça pourtant.

JEAN-LE-BLANC.

De moi?.. Oh! que non... oh! que non... (à part à la Meuniere.) Lui avez-vous déjà parlé de mon mariage avec elle?

LA MEUNIERE.

Elle le favoit.

JEAN-LE-BLANC.

Par qui?

LA MEUNIERE.

Est-ce que ce maudit Revenant, pendant que j'étois chez-vous, n'est pas venu lui dire tous nos projets?

JEAN-LE-BLANC.

Tout de bon?.. Mais c'est donc un sorcier, un diable?

LA

LA MEUNIERE.

C'est pis que tout ça, je n'y conçois rien. Jarni ! pourquoi notre Sergent de Grenadiers - Royaux n'est-il pas ici ?

JEAN-LE-BLANC.

Qui ?

LA MEUNIERE.

Eh ! pardienne, Guillaume, le cousin de notre ami Jacques.

JEANNETTE, à part.

Il est bien loin, heureusement.

JEAN-LE-BLANC.

Ah ! vraiment oui ; vous avez raison.

JEANNETTE.

Oui ; Monsieur Guillaume en feroit de belles !

LA MEUNIERE.

Avez-vous jamais entendu une raisonneuse comme-ça ?

JEANNETTE.

Mais, ma mère, pourquoi ne voulez-vous pas que je fasse la volonté de mon père ?

LA MEUNIERE.

Parce que je suis la maîtresse ici, une fois, & que je veux qu'on n'obéisse qu'à moi.

JEANNETTE, avec humeur en haussant les épaules.

Qu'à vous ! ..

LA MEUNIERE.

Oui, qu'à moi... & je te ferai bien voir que je ne suis pas ta mère pour rien, entendis-tu ? ..

(Elle)

(Elle court après Jeannette qui s'enfuit au fond du Théâtre. Jean-le-Blanc va prendre la Meuniere par le bras, il la ramène sur le devant du Théâtre. Jeannette prend son tricot qui est sur la table, & vient s'asseoir avec beaucoup d'humeur sur les marches du petit escalier.)

J E A N - L E - B L A N C à part , à la Meuniere & à demi-voix.

Allons , allons ; ne la chagrinez-pas cette enfant.

L A M E U N I E R E , sur le même ton.

Oui ! .. habituez-la bien à faire ses volontés pendant qu'elle est fille , & quand elle sera votre femme... .

J E A N - L E - B L A N C .

Elle fera les miennes.

L A M E U N I E R E .

C'est de quoi je ne vous réponds pas , au moins... C'est jeune... mais ça vous a une tête... tenez , comme votre première défunte , qui ne vous aimoit guères.

J E A N - L E - B L A N C .

Vous parlez des premiers jours de notre mariage ; mais ça n'a pas duré. Feu Monsieur le Bailli , qui nous raccommoda tant de fois la pauvre Madelène & moi , l'avoit prédit... Aussi quand il me rencontrait , il me disoit toujours , en me frappant sur l'épaule , eh bien ! mon ami Jean-le-Blanc , n'est-il pas vrai que j'avois raison ? ..

ARIETTE.

Gentille Beauté
 Que l'on tient en cage,
 Gémît & fait rage
 Pour avoir sa liberté.
 Petit-à-petit
 On calme les peines,
 On dore les chaînes
 De l'objet qui nous séduit.
 Petit-à-petit
 Le tems adoucit
 Son chagrin funeste.
 Petit-à-petit
 Le desir s'ensuit,
 L'amour le produit,
 Le plaisir fait le reste.

LA MEUNIERE.

Monsieur le Bailli aimoit à rire... Mais nous n'en sommes pas-là...

(*La Meuniere surprenant Jeannette qui s'est approchée pour les écouter.*)

Voyez à quoi elle s'amuse!.. Elle écoute... c'est tout ce qu'elle fait faire.

JEANNETTE.

Moi, ma mère? je travaille...

JEAN-L E-B L A N C.

C'est bien, c'est bien ; il faut que jeunesse s'occupe.

LA MEUNIERE, lui arrachant des mains son tricot.

Allons, allons ; laisse-là ton tricot , il fera jour demain ; va nous préparer un morceau à manger,..

B

Mon-

Monte du vin... le voisin passe la nuit avec nous,
pour savoir un peu ce que c'est que cet Esprit...
N'est-ce pas?...

JEAN-L E-B L A N C.

Sûrement, il faut voir ça... .

JEANNETTE, à part.

J'en suis bien-aise: je dirai à Colin de lui faire
une si grande peur... .

LA M E U N I E R E.

Iras-tu où je t'envoie?... Qu'est-ce que tu
attends?

JEANNETTE.

Les clefs de votre armoire.

LA M E U N I E R E, à Jean-le-Blanc.

N'avez-vous pas dit à Colin de venir?... (à Je-
annette.) Voilà mes clefs.

JEAN-L E-B L A N C.

Non, parce qu'il est occupé... Cependant toute
réflexion faite, on ne feroit pas mal.

LA M E U N I E R E.

Mathurin ira le chercher.

JEANNETTE.

Il n'est pas ici, ma mère, Mathurin; mais j'irai
avertir Monsieur Colin, si vous voulez... .

LA M E U N I E R E.

ça veut toujours faire ce qu'on ne lui commande
pas.

JEAN-L E-B L A N C.

Ne bougez pas... il est nuit... & il viendra sûre-
ment, quand...

JEAN-

J E A N N E T T E , à part.

Oh ! je pourrai lui parler à mon aise... Tant mieux, tant mieux.

(*Elle sort en sautant de joie.*)

L A M E U N I E R E .

La voilà qui saute & qui rit à présent, demandez-lui pourquoi.

J E A N - L E B L A N C .

C'est qu'elle s'accoutume à me voir, & qu'elle est bien aise d'être mariée... N'est-il pas vrai, mes amours ?.. Bon ! elle est déjà bien loin.

S C E N E V.

L A M E U N I E R E , J E A N - L E B L A N C .

L A M E U N I E R E .

Dépêchez - vous de m'en débarrasser , voi- fin ...

J E A N - L E B L A N C .

Je ne demande pas mieux. Nous sommes convenus de nos faits ...

L A M E U N I E R E .

Quand elle sera mariée avec vous , il n'y aura plus de remède à ça... Ce maudit Revenant n'aura plus rien à faire ici...

J E A N - L E B L A N C .

Sans doute... mais si... ,

LA MEUNIERE, b'interrompant.
Et puis, vous le dirai-je? Tenez... entre nous;

ARIETTE.

La garde d'une fille est un pesant fardeau.
C'est tous les jours souci nouveau,

Nouvelle tablature :

J'en ai bien moins, je vous assure,
Quand mon Moulin manque d'eau.
Oui, j'aimerois mieux, je vous jure,
Que mon Moulin manquât d'eau :

La garde d'une fille, &c.

Le chien fidele & plein d'adresse,
Qui va, qui vient, qui court sans cesse,
Pour veiller sur un troupeau nombreux,

A bien moins d'ouvrage

Qu'une mere sage,
Qui sur une fille a toujours les yeux.
Quand vous en aurez,
Vous en jugerez,
Et vous me direz :

La garde d'une fille, &c.

JEAN-L-E-BLANC.

Vous avez raison : mais... je réfléchis...

LA MEUNIERE.

A quoi ? ..

JEAN-L-E-BLANC.

Eh ! mais c'est qu'il faut réfléchir, comme dit
l'autre, avant d'agir.

LA MEUNIERE.

Sans doute : qu'est-ce que c'est? ..

JEAN

J E A N-L E-B L A N C.

C'est l'Esprit de votre mari qui veut que Colin épouse Jeannette, n'est-ce pas ?

L A M E U N I E R E.

Oui... Ce qui me surprend, (& je donnerois tout au monde pour savoir ça,) c'est où il a péché cet Esprit-là depuis qu'il est mort ; car de son vivant Thomas n'étoit qu'une bête, mon voisin, vous le savez.

J E A N-L E-B L A N C.

Ce que je voudrois, moi ; c'est que Colin ne soit pas mêlé là-dedans.

L A M E U N I E R E.

Est-ce que vous soupçonneriez de l'accord entre Colin & ma fille ?

J E A N-L E-B L A N C.

Entr'eux?.. mon Dieu! non... il ne quitte pas mon moulin...

L A M E U N I E R E.

N'ai-je pas toujours les yeux sur Jeannette ?

J E A N-L E-B L A N C.

Et puis Colin n'est pas un gaillard de trempe amoureuse comme moi, il s'en faut bien... Je lui confierois morgué ! toutes les filles du Village...

L A M E U N I E R E.

Ne vous y fiez pas.

A R I E T T E.

Il n'est pis que l'eau qui dort,
Et le proverbe n'a pas tort.

Colin, quoique jeune, est sage,

Je le fais bien;

B 3

Mais

Mais ce n'est point à son âge !
 Qu'on n'aime rien.
 Moi qui suis fine,
 Certainement ;
E Ce n'est pas à la mine !
 Que je devine
 Qu'on est Amant.
 La mine trompe, & bien souvent
 On est la dupe d'un Amant.

JEAN-LE-BLANC.

La sienne n'est pas trompeuse... Oh ! non... Il est sage: vous parlez de lui; tenez, ce n'est que mon filleul... mais je l'aime comme mon fils.

LA MEUNIERE.

Vous lui en aviez baillé de bonnes preuves.

JEAN-LE-BLANC.

Oh ! j'y avois baillé mon bien, si je ne me remariois pas, bien entendu; mais voilà une promesse qui court de grands risques.

LA MEUNIERE.

Eh dame ! il y a plus d'enfans que de pères & mères... Il faut songer à soi avant les autres...

JEAN-LE-BLANC.

Oh ! sans doute... Ce que je crains, c'est que quand je serai marié...

LA MEUNIERE.

Eh bien ! après?..

JEAN-LE-BLANC.

Ce diable d'Esprit ne me prenne en grippe, & ne vienne faire son sabat dans mon moulin...

LA

LA MEUNIERE.

Oh! que nenny... Vous êtes un homme, c'est différent... Et puis d'ailleurs, sans être comme Guillaume (dont nous parlions tout-à-l'heure) un militaire d'armée, est-ce qu'un Esprit vous feroit peur!

JEAN-LE-BLANC.

Peur!.. (*Il rit ironiquement.*) Ah ah ah : c'est hon pour une femme comme vous... Pardine oui!.. Vous me prenez bien pour un autre!.. Peur!.. Et avec mon fusil encore!.. Qu'est-ce que c'est que ça?..

(*Dans le moment on frappe à la porte assez rudement. La peur saisit Jean-le-Blanc qui laisse tomber son fusil, & veut s'enfuir. La Meuniere, qui est aussi effrayée que lui, l'empêche de sortir ; ils veulent entrer dans la chambre où est Jeannette, ils en trouvent la porte fermée ; Jeannette, que sa mère appelle, ne vient qu'au milieu du trio suivant.*)

JEAN-LE-BLANC.

C'est votre maudit Revenant... Je m'en vais...

LA MEUNIERE.

Vous ne me laisserez pas seule apparemment?.. Jeannette!.. (*Elle appelle sa fille.*)

T R I O.

JEAN-LE-BLANC.	LA MEUNIERE.	JEANNETTE.
C'est l'Esprit qui frappe à la porte,	C'est l'Esprit qui frappe à la porte,	Ab! je suis mortel
La frayeuse me tran-		Ah! quel effroi!
sporte:		
C'est fait de moi.		Jeannette!
Jeannette ! Jeannette !		

JEAN LE-BLANC.	LA MEUNIERE.	JEANNETTE.
Quelle terreur se- crette !	Quelle frayeur se- crette ?	Eh ! bien qu'avez-vous donc ?
O ciel ! que devenir ?	Où me cacher ? où fuir ?	Quel carillon ?
Gardez - vous bien d'ouvrir.	Faut-il ouvrir ?	Le feu prend-il à la maison ?
N'en faites rien : com- ment sortir ?	Comment sortir ?	Mais, mamère, cal- mez-vous,
Comment s'enfuir ?	Jeannette viens me se- courir ;	L'Esprit ne vient pas chez nous.
Quel orage de coups !	Je vais mourir.	C'est Colin :
Il va sur nous	Non jamais	C'est lui-même, enfin ;
Déployer son cour- roux.	Je ne m'attendrois à cela.	Oui,
Maudit Esprit !	Ah ! cet Esprit	C'est lui.
Ah ! si jamais j'en ré- chappois,	Maudit	Pourquois'allarmer de la sorte ?
J'en revenoïs... .	Me tourne la tête au- jourd'hui.	C'en'est pas l'Esprit,
C'est l'Esprit qui frap- pe à la porte ;	L'entends-tu frapper à la porte ?	Je vous l'ai dit.
C'est lui.	C'est lui, c'est lui.	Il faut finir,
Grace pour aujour- d'hui.	Comment sortir ?	Il faut ouvrir,
Comment sortir ?	Par quel moyen ?	Ne craignez rien.
Pourquoi vouloir ouvrir ?	Pourquoi donc ou- vrir ?	
Ah ! Jeannette, n'en faites rien.	Ah ! Jeannette, n'en faites rien.	

GUILLAUME, en-dehors.

Parlez donc, la mère Thomas, voulez-vous ou-
vrir, oui ou non ? ou je m'en retourne.

LA MEUNIERE.

C'est la voix de Guillaume, je crois, Dieu me
pardonne !

JEANNETTE, à part.

O ciel ! si c'étoit lui ! ..

LA

LA MEUNIERE.

Ouvrirons-nous?..

JEAN-LE-BLANC.

Mais je ne sais pas si...

GUILLAUME, *en-dehors.*

C'est Guillaume qui vient vous voir.

JEANNETTE, *à part.*

Que vient-il faire?

LA MEUNIERE.

C'est lui, voisin, quel bonheur!.. Attends, mon garçon, je vais t'ouvrir.

JEAN-LE-BLANC.

Ouf... Je reviens de loin.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Serviteur, Madame Thomas... Eh! voilà l'amis Jean-le-Blanc!

JEAN-LE-BLANC.

Bon jour, Guillaume.

GUILLAUME.

Bon soir, la petite... Elle est gentille!.. Bon Dieu! comme elle est grandie, depuis que je ne l'ai vue!

JEANNETTE. *à part.*

Je tremble que ma mère ne l'engage à passer la nuit ici.

LA MEUNIERE

Y a-t-il long-tems que tu es de retour?

GUILLAUME.

De ce matin... J'ai demandé congé à mon Capitaine pour venir arranger quelques affaires, & voir mes anciennes connoissances à Gentilly.

LA MEUNIERE.

C'est bien honnête à toi d'être venu me voir en arrivant.

JEAN-LE-BLANC.

Tu viens, je t'affûre, bien à propos.

GUILLAUME.

Pour danser à la noce de Jeannette, je gage. A propos de ça, je comptois ne venir vous voir que demain : mais le cousin Jacques, de chez qui je sors, m'a dit que depuis quelques jours, il revenoit des Esprits chez vous... Quel diable de conte m'a-t-il fait là ?

JEAN-LE-BLANC, *à demi-voix à Guillaume qu'il tire un peu à l'écart.*

C'est vrai, mon ami Guillaume ; ce n'est pas un conte.

LA MEUNIERE.

Jacques a raison ; Thomas revient.

GUILLAUME.

Vous voulez rire, allons donc...

LA

L A M E U N I E R E.

Je t'assure que c'est vrai, comme tu es Guillaume.

G U I L L A U M E.

Je ne m'étonne pas du tapage que vous avez fait tout-à-l'heure quand j'ai frappé.

J E A N-L E-B L A N C.

Tu nous as fait une belle frayeur !

G U I L L A U M E , *frappant sur l'épaule de Jean qui recule trois pas.*

Je parie que vous m'avez pris pour un Esprit.

J E A N-L E-B L A N C.

Ah ! tiens, ne badine pas... Je ne suis pas encore bien remis de ma peur.

G U I L L A U M E.

Tu es donc toujours aussi poltron qu'à ton ordinaire ?

J E A N-L E-B L A N C.

Poltron ! .. Oh ! comme ça. J'ai peur , voilà tout.

J E A N N E T T E , *à part.*

Il ne s'en-ira pas ! ..

G U I L L A U M E.

Oh ! ça, mais puisque vous parlez sérieusement, je vous offre mes services.

L A M E U N I E R E.

Pour cette nuit ? ..

G U I L L A U M E.

Pourquoi pas?

J E A N-

JEANNETTE, à part.

O ciel! comment prévenir Colin?

GUILLAUME.

Je ne crains pas beaucoup Messieurs les Esprits,
moi. Je fais qu'ils ont de la considération pour des
gens de guerre comme nous.

LA MEUNIÈRE.

Je n'osois pas t'en prier, mais tu me feras plaisir.

JEAN-LE-BLANC.

Tu n'as donc peur de rien, toi?

GUILLAUME.

Fi donc!.. Tiens, écoute une chanson des Offi-
ciers de notre Régiment qui guérit de la peur.

ARIETTE.

Un Soldat courageux

Ne connoit jamais l'épouvanter;

Plus la fortune lui présente

De momens dangereux,

Plus sa valeur en augmente,

Plus son cœur est audacieux.

Dans les champs où règne Bellone,

Quand les feux

De l'airain qui tonne,

Font voler sous ses yeux

La mort qui l'environne :

Dans ces momens affreux

Le plus doux objet de ses vœux,

C'est le prix que la Gloire donne,

C'est ce laurier précieux

Dont la Victoire couronne

Le front des Guerriers heureux.

Non,

Non, non ;
Un Soldat courageux, &c.

J E A N N E T T E, à part.

Comment le faire en aller ? (baut.) Vous êtes bien brave, Monsieur Guillaume ; mais croyez-moi, ne vous jouez pas aux Esprits : vous pourriez n'en pas être quitte à si bon marché que vous croyez.

L A M E U N I E R E, bas à Jeannette.

Veux-tu bien ne pas lui dire de ces choses-là.

G U I L L A U M E.

Vous croyez ça, Jeannette ? .. Si c'est l'Esprit du bon-homme Thomas, il sera aisément d'en venir à bout.

J E A N - L E - B L A N C.

Mais écoutes donc, il a maltraité cette nuit le Garde-Moulin de la voisine.

J E A N N E T T E.

Sûrement : car il est...

L A M E U N I E R E.

Qu'est-ce qui te prie de jaser ?

G U I L L A U M E.

Comment ! .. Mais c'est donc sérieux ? .. Votre Garde-Moulin ...

J E A N - L E - B L A N C.

Oui, Mathurin ...

G U I L L A U M E.

Que fait-on ? votre mari a peut-être des raisons de se venger, après sa mort, des tours que Mathurin lui jouoit de son vivant... hem ? ..

L A

LA MEUNIERE, *bas à Guillaume avec un air embarrassé.*

Tais-toi donc... (haut.) Eh ! non , Mathurin a eu peur, il s'est cassé le cou en s'ensuyant.

J E A N N E T T E.
En s'ensuyant, ma mère ? ..

LA MEUNIERE.
Comment ! tu ne te tairas pas ?

G U I L L A U M E.
Laissez-la dire, elle ne m'effraye point.

J E A N N E T T E, *bas.*
Je ne l'effraye point.

G U I L L A U M E.
Je n'ai jamais vu d'Esprit, & je vous rendrai bon compte de celui-là, je vous en réponds , car je suis curieux de le voir.

J E A N N E T T E, *à part.*
Il tuera Colin.

LA MEUNIERE.
Jean-le-Blanc soupe ici , il te tiendra compagnie.

J E A N - L E - B L A N C.
Oh ! si vous le voulez... Mais je ne suis pas curieux, moi.

LA MEUNIERE, *à Guillaume.*
Allons , allons , viens te rafraîchir , nous parlerons de ça là-dedans. (à Jeannette.) As-tu préparé tout ce qu'il faut ?

J E A N N E T T E, *avec humeur.*
Oui, ma mère.

GUIL-

G U I L L A U M E.

Mais je ne vois pas Colin... Votre ami Colin, la mère Thomas ; est ce qu'il n'est plus ? ..

J E A N-L E-B L A N C.

Avec moi ? .. Si , toujours... Il viendra peut-être.

G U I L L A U M E.

Je voudrois bien le voir ; il doit être grand ; il est de l'âge de Jeannette.

L A M E U N I E R E.

Viens donc... Que je te fasse part de son mariage.

G U I L L A U M E.

Avec Colin ?

J E A N-L E-B L A N C.

Non, c'est avec moi.

G U I L L A U M E.

Tu as donc le diable au corps de te remarier une quatrième fois.

L A M E U N I E R E , *bas à Guillaume.*

Ne parle donc pas comme ça devant cette petite fille. (*haut.*) Laisse-là ton épée sur la table. ... (*Elle l'emmène.*)

J E A N-L E-B L A N C , *à Jeannette.*

Est-ce que vous n'êtes pas des nôtres ?

G U I L L A U M E , *se retournant.*

Qu'est-ce quelle a donc ? elle a l'air toute chagrine !

J E A N N E T T E.

J'ai n'ai pas faim.

L A

LA MEUNIERE, en s'en allant.

Laissez, laissez-la; ne voyez-vous pas qu'elle boude?

Jean-le-Blanc, Guillaume & la Meuniere entrent tous trois dans la chambre qui doit étre au fond du Théâtre.

SCENE VII.

JEANNETTE, seule.

*J*e boude!.. Je boude!.. Comme si je n'en avois pas sujet! Je voudrois bien qu'elle fût à ma place... Ne frappe-t-on pas?.. (*Elle ouvre la porte & ne la ferme pas.*) C'est peut-être lui: est-ce toi, Colin? Colin? il n'y a personne. Demandez-moi ce qu'il fait-là... Il ne viendra pas, parceque j'ai à lui parler... J'ai envie d'aller le chercher... Et de lui dire... Et si ma mère m'appelle... Cela ne se peut pas... Tout seroit perdu... Elle se douteroit de quelque chose... Cela ne se peut pas... O ciel!

ARIETTE.

*A*mour, amour, amour que tu me fais souffrir!

Pourquoi me causer tant d'allarmes?

*A*mour, amour, amour que tu me fais souffrir!

Aimer est un si doux plaisir!

Devroit-il nous coûter des larmes?

Epuise sur moi tes rigueurs;

Je chérirai mon esclavage,

Et j'y trouverai mille douceurs,

Si Colin m'en aime davantage,

*A*mour, &c.

A1

SCENE

S C E N E VIII.

J E A N N E T T E, C O L I N.

C O L I N, à part en entrant.

B o n ; elle est encore seule. (haut.) Jeannette ?

J E A N N E T T E.

Ah ! te voilà donc enfin !

C O L I N.

Je n'ai pas perdu un moment : tout est prêt... .

J E A N N E T T E.

Oui, oui, tout est prêt... Va, tu ne fais pas ? . }

C O L I N.

Quoi, que mon parrein est ici ?

J E A N N E T T E.

Il est bien question de lui ; je voulois... .

C O L I N.

Oh ! va, par les mesures que j'ai prises, je suis sûr de réussir.

J E A N N E T T E.

Tout cela est inutile... Je te dis que... .

C O L I N.

Nous ferons deux ; Julien est dans nos intérêts... .

Et... ,

J E A N N E T T E.

Mais écoute-moi donc... .

C O L I N.

Il a acheté de la poudre ; je le ferai cacher dans

ce coin-là ; auprès de.... (*Appercevant l'épée de Guillaume qui est sur la table.*) Oh ! oh ! à qui ça ?

J E A N N E T T E.

C'est à Guillaume.

COLIN, avec la plus grande surprise.
Guillaume est ici ?

J E A N N E T T E.

Il y a une heure que je veux te le dire, tu ne m'en donnes pas le tems.

C O L I N.

Qu'est-ce qu'il y vient faire ?

J E A N N E T T E.

Il s'est offert de passer la nuit ici, & voilà nos projets renversés.

C O L I N.

Pourquoi ?

J E A N N E T T E.

Comment ! tu crois que je souffrirai que tu t'exposes ? ..

C O L I N.

Eh ! à quoi ? .. Oh ! tiens, Jeannette, il me vient une idée pour chasser d'ici Guillaume , & lui faire une frayeur si grande ...

J E A N N E T T E.

Quoi ! tu veux encore ? ..

C O L I N.

Tu fais qu'il y a , au toit de votre maison , une brèche, au moyen de laquelle on peut descendre... par-là ... (*En montrant la cheminée.*)

J E A N N E T T E.

Quoi ! tu descendrois ? ..

C O L I N.

COLIN.

Oui, oui, par-là... Ne crains rien : nous nous y cacherons, Julien & moi... Et nous y ferons un si grand tintamarre que Guillaume n'aura pas plus de cœur que Mathurin quand il nous entendra , je t'en réponds.

JEANNETTE.

Oui, c'est bien un homme peureux !

COLIN.

Je ne le crains pas.

JEANNETTE.

Cela se peut ; mais je ne veux pas que tu risques..

COLIN.

Eh bien ! ne te fâche pas ; remettons la partie à demain au soir.

JEANNETTE.

Il y viendra sûrement encore.

COLIN.

Tu as raison... En ce cas , je pourrois le voir , & lui dire notre projet.

JEANNETTE.

Il n'a qu'à n'y pas vouloir prêter les mains ? Es-tu sûr de lui ?

COLIN.

Laisse-moi donc faire.

JEANNETTE.

Ne m'en parle point.

COLIN.

Mais sois tranquille.

JEANNETTE.

Je ne le veux pas.

C 2

COLIN.

LA M E U N I E R E,
COLIN.

ARIETTE.

Quand pour nous rendre heureux,
Le tendre Amour lui-même,
Par son pouvoir suprême,
Veille au succès de nos feux ;
Seroit-ce vainement ?

Dois-tu craindre un moment,
Pour ton amant ;
Rien ne doit t'allarmer.

Crois-moi, ta crainte est vaine,
Tu veux donc briser ta chaîne.

Est-ce ainsi qu'on doit aimer ?
Si la crainte a dans ton ame,

Détruit l'espoir en ce jour,
Où tout seconde ma flamme ;

Que dans ton cœur à son tour,
L'espoir, l'espoir règne avec l'Amour.

Quand pour nous rendre heureux, &c.

JEANNETTE.

Si je ne t'aimois pas, aurois-je tant de frayeur ?
Mais songe donc que si Guillaume, qui ne peut pas
deviner que c'est toi.

COLIN.

Ecoute, si Guillaume n'a pas peur, & que je voye
qu'il se dispose à en user mal avec moi... (C'est
le pis aller, n'est-ce pas?) Eh bien ! je lui décou-
vrirai tout ; il est bon diable ; il nous servira : va,
tous les gens de guerre ont toujours le cœur bon :
ils aiment à rendre service, & c'est peut-être un bien
pour nous qu'il soit arrivé au moment où on l'atten-
doit le moins.

JEAN-

JEANNETTE, *hausſant les épaules & regardant Colin tendrement.*

Je ne fais pas comment tu fais... Mais tu me persuades toujours ce que tu veux.

COLIN.

O ciel ! n'est-ce pas ta mère que j'entends ? ..

JEANNETTE.

C'est elle-même. Va-t'en bien vite ; qu'elle ne te trouve pas ici.

COLIN.

Songe à la porte du jardin.

JEANNETTE.

Ne t'inquiète pas ; elle sera ouverte... va-t'en.
(*Elle le renvoie & ferme la porte quand il est sorti.*)

S C E N E I X.

LA MEUNIERE, GUILLAUME, JEANNETTE,
JEAN-LE-BLANC.

LA MEUNIERE, *avec une chandelle à la main qu'elle pose, en entrant, sur la table.*
Pourquoi ne veux-tu pas que je reste ici avec vous autres ?

JEAN-LE-BLANC.

Oh ! il a raison. Laissez-nous faire : soyez tranquille... ce n'est pas comme tantôt, nous voilà deux... & quand on est deux...

C 3

GUIL.

GUILLAUME.

Voilà une table , de la lumiere , faites-nous donner du vin.

LA MEUNIERE.

Tant que tu voudras... Jeannette, apporte du vin & des verres.

(Jeannette sort & apporte du vin.)

GUILLAUME.

Je dois avoir dans ma proche une pipe, & du tabac ; les voilà... Ah ! ça ; vous dites donc que voilà l'heure à-peu-près où cela commence ?

LA MEUNIERE.

Quelquefois plutôt , souvent plus tard ; c'est felon... Et tu crois qu'il y a là-dessous quelque chose ?...

GUILLAUME.

Mais... (à part.) Je suis fâché de leur avoir dit ça ; car , dans le fond, je ne voudrois pas chagriner cette pauvre petite fille... (haut.) mais il faut voir, il faut voir.

LA MEUNIERE.

Si je le savoïs... tiens , ça me donne plus que jamais envie de rester.

GUILLAUME.

Eh ! non , mais je vous dis que cela n'est pas nécessaire ; vous êtes lasse.

JEAN-LÉBLANC.

Allez vous réposer une heure ou deux.

GUILLAUME.

S'il y a quelque chose de nouveau , & qu'on ait besoin de vous... .

JEAN-

J E A N - L E - B L A N C .

Nous vous appellerons.

L A M E U N I E R E .

Je le veux bien... Ah ! ça , tu connois bien à présent tous les coins de la grange ?

G U I L L A U M E .

Oui ; & de votre moulin aussi...

J E A N - L E - B L A N C .

C'est pourtant moi qui ai réfléchi qu'il falloit te montrer tout ça , parce que si tu as peur ; tu ne te casseras pas le cou en t'ensuyant comme Mathurin.

G U I L L A U M E .

Oh ! diable, tu en revendrois aux Esprits toi.

L A M E U N I E R E .

Adieu donc. (*à Jeannette.*) As-tu mis-là tout ce qu'il faut ?

J E A N N E T T E .

Oui , ma mère. (*à part.*) Si je pouvois rester , je les ferois tant boire...

G U I L L A U M E .

Allez, allez vous reposer aussi, la petite.

L A M E U N I E R E .

Qu'est-ce que tu fais-là ? Allons, marche devant moi.

(*Elles sortent.*)

S C E N E X .

G U I L L A U M E , J E A N - L E - B L A N C .

J E A N - L E - B L A N C .

E coute donc, Guillaume...

C 4

GUIL-

GUILLAUME.

Eh ! bien ?

JEAN-LE-BLANC.

Toute réflexion faite, si j'allois leur tenir compagnie ?..

GUILLAUME.

Je n'ai jamais vu de poltron comme toi... Qu'est-ce que tu veux que je fasse ici tout seul pendant une heure ou deux, & peut-être toute la nuit, si ce diable d'Esprit ne vient pas ?

JEAN-LE-BLANC.

C'est vrai ; en ce cas, attends... (*Il va ouvrir la porte.*)

GUILLAUME.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

JEAN-LE-BLANC.

J'ouvre la porte par précaution pour que nous puissions... .

GUILLAUME.

Et allons, laisse-ça là, & viens te mettre ici.

JEAN-LE-BLANC, s'affayant.

Eh ! non ; mais on ne fait pas ce qui peut arriver.

GUILLAUME.

Commençons par boire un coup : cela te donnera du cœur.

JEAN-LE-BLANC.

Je le veux bien.

GUILLAUME, à Jean-le-Blanc qui tremble en tenant son verre.

Tiens donc bien ton verre ; tu trembles.

JEAN-

J E A N-L E-B L A N C.

Ce n'est pas que j'aie peur... Mais c'est que quelquefois comme ça...

G U I L L A U M E.

Mauvais pronostic pour ton mariage futur... à ta santé.

J E A N-L E-B L A N C.

Ce n'est rien.

G U I L L A U M E.

A ton âge, après avoir eu le bonheur d'être trois fois veuf, songer à se remarier !... il faut... être fou ; oui, fou.

J E A N-L E-B L A N C.

Pourquoi donc ça ?

A R I E T T E.

Le mariage a ses peines,
Comme il a ses agréments;
Et quelquefois, dans les chaînes,
On trouve d'heureux momens.
J'en veux passer mon envie,
Je prends femme qui me plait ;
C'est peut-être une folie,
Mais tout le monde la fait.

Je fais quel sort est le nôtre,
Et ce qu'on dit des maris ;
Mais je ferai comme un autre,
Si par malheur j'y suis pris.

J'en veux passer, &c,

A quoi bon, la nôce faite,
Y regarder de si près ?
Pour trouver femme parfaite,
Il faudroit la faire exprès.

J'en veux passer, &c.

Qu'à son gré chacun raisonne
 Sur le parti que je prends ;
 J'aime autant, dans mon automne,
 Que j'aimois dans mon printemps,
 Et, tant que l'amour m'éclaire,
 Je veux me laisser charmer :
 S'il est un âge pour plaire,
 Il n'en est point pour aimer.

GUILLAUME.

Tout cela est bel & bon : mais tu es vieux ; Jeannette est jeune & jolie, & elle pourroit bien, comme on dit, te donner du fil à retordre.

JEAN-LÉBLANC.

Oui, mais elle ne s'y joueroit pas deux fois.

GUILLAUME.

Pourquoi ne pas la marier à Colin, puisque l'Esprit le veut. Cet Esprit-là n'est pas une bête.

JEAN-LÉBLANC.

Colin est trop jeune.

GUILLAUME.

Jeannette est de son âge.

JEAN-LÉBLANC.

Oui... Mais Colin n'a rien, & la mère Thomas...

GUILLAUME.

Elle est folle.

JEAN-LÉBLANC.

Je lui ai dit : elle m'a envoyé paître ; je me suis proposé en riant, elle a bien voulu de moi, tout de bon... voilà comme ça s'est fait.

GUILLAUME.

Tu n'es pas plus raisonnable qu'elle. Jeannette est triste, chagrine, elle ne t'aime pas ; si tu l'épouses malgré elle, & qu'elle en aime un autre... (je n'en

n'en jurerois pas, non...) Hem!.. tu auras bien mérité ce qui t'arrivera..

J E A N-L E-B L A N C.

Mais dame! écoute donc, tu me fais faire là des réflexions qui ne sont pas... (*On entend un bruit comme de chaînes & de vieilles férailles qu'on remue.*) O ciel! entends-tu?

G U I L L A U M E.

Oui bien! mon ami, courage!..

J E A N-L E-B L A N C.

Mon fusil... Si je n'ai pas mon fusil, je ne reste pas ici.

G U I L L A U M E.

Eh! bien, plutôt que de m'embarrasser, va te cacher dans la grange avec ces femmes.

J E A N-L E-B L A N C.

Je n'y ferois pas en sûreté; il n'y a qu'un pas d'ici chez moi, j'aime mieux m'en aller.
(*Il sort du feu de la coulisse comme le feu d'un éclair.*)

J E A N-L E-B L A N C.

Je suis mort.

(*Comme il cherche son fusil à côté de la table dans le moment où il voit le feu sortir de la coulisse, il renverse le chandelier, éteint la chandelle, & s'enfuit en voyant paroître Colin.*)

G U I L L A U M E.

Bon, me voilà sans chandelle... Que diable est ça?
(*Colin reste dans le fond du Théâtre qui doit être très-obscur. On commencera à faire la nuit dès que l'on entendra le premier bruit que fera Colin en arrivant, & on baïssera la lampe le plus qu'on pourra dès que la lumiere qui étoit sur la table sera éteinte.*)

SCE-

SCENE XI.
GUILLAUME, COLIN.

COLIN, dans la cheminée.

RECITATIF.

Sors à l'instant d'ici ; pars, Soldat téméraire,
Ta présence en ces lieux ne peut que me déplaire.

DUO.

GUILLAUME.

A quoi bon
Tout ce carillon ?
Monsieur l'Esprit, parlons
raison.
Parlons d'une façon plus
nette ;
Vous voulez épouser Jean-
nette,
Ou vous n'êtes qu'un fri-
pon.
Oui, vous aimez Jeannette,
Ou vous n'êtes qu'un fri-
pon.
Approchons
Et sachons
Quel est ce mystère.
Chansons, chansons,
Finissons.
Pour le coup tu parleras,
Ou tu verras
Ce que pèse mon bras.
Je te tiens. Je vais frapper.
Je vais frapper,
Ne crois pas m'échapper.

COLIN.

Crois-moi, fors de cette
maison.
La bravoure est hors de
faison.
Que Colin épouse Jean-
nette,
Ou je brûle cette maison.
Faut-il que je le répète,
Que Colin épouse Jean-
nette.
N'approche pas.
Ou, sous tes pas,
J'entr'ouvre la terre.
Sauvons - nous... Il a du
cœur...
Il n'a pas peur.
Je tombe. Ah! quel mal-
heur !
Je vais te dire mon nom;
Ne frappe pas, non, non.

GUIL-

GUILLAUME, tirant Colin de la cheminée.
Qui es-tu ? Parle, où je t'assomme.

C O L I N.

Ah ! mon cher Guillaume, parle bas... je suis
Colin... J'aime Jeannette, que sa mère ne veut pas
que j'épouse... & c'est pour ça que tous les soirs...

G U I L L A U M E.

Ma foi, mon ami, tu l'as échappé belle !... je ne
pensais guères à toi dans ce moment ; mais tu crois
bien que je n'ai pas été dupe de tout ceci.

C O L I N.

N'as-tu rien dit de ces soupçons à la mère de
Jeannette ?

G U I L L A U M E.

Non, non : va, ce que je lui ait dit ne gâte rien
à tes affaires.

C O L I N.

En ce cas , tu peux nous rendre service à Jean-
nette & à moi.

G U I L L A U M E.

De tout mon cœur ; aussi bien la petite m'inté-
resse , tu me fais pitié ; la Meuniere est une folle,
& Jean-le-Blanc un sot.

C O L I N.

Que nous t'aurions d'obligation si...

G U I L L A U M E.

Ne perdons pas de tems , que veux-tu que je
fasse ?

C O L I N.

Demain tu verras la mère de Jeannette , n'est-ce
pas ?

GUIL-

GUILLAUME.

Tout-à-l'heure, si tu veux.

COLIN.

Laissez-moi parler.

GUILLAUME.

Eh bien, parle.

COLIN.

Tu diras que tu as vu l'Esprit.

GUILLAUME.

Oui, & que je lui ai parlé...

COLIN.

Sans doute... Tu diras ensuite qu'il t'a fait une
si grande peur...

GUILLAUME.

Y penses-tu?.. Comment ventrebleu, tu veux
qu'un Sergent de Grenadiers aille dire qu'il a eu peur
d'un Revenant? Quand j'aurois affaire à cinq cent
mille diables ensemble, je ne les craindrois pas.

COLIN.

Ne te fâche pas... soit... dis seulement...

GUILLAUME.

Tu ne m'apprendras pas ce qu'il faut dire. Lais-
se-moi conduire ça à ma fantaisie; mais de peur qu'on
ne nous surprenne, va-t'en bien vite... tâche de
regagner la porte qui doit être ouverte...

COLIN.

Oh! je la trouverai bien.

GUILLAUME.

J'irai demain te dire le succès de tournure que
tout ceci aura pris.

COLIN, en s'en allant.

Je me fie à toi... Voilà la parole que je tiens,
adieu. (Il sort.)

GUIL-

G U I L L A U M E , seul.

C'est vrai , ils me font pitié... Ah ! morbleu , j'oublie... Ecoute , écoute donc... es-tu encore là?.. Il est parti . Ventrebleu ! moi qui ne lui ai pas dit que Jean-le-Blanc étoit retourné chez lui... pourvu que... Colin ? .. Celin ? .. (*Il appelle à demi-voix.*)

S C E N E XII.

LA MEUNIERE , JEANNETTE.
G U I L L A U M E .

JEANNETTE , arrive d'abord avant sa mère , elle a une grosse lanterne à la main pour l'éclairer .

Colin est mort!... ah ! mon Dieu , Monsieur Guillaume .

G U I L L A U M E .

C'est vous , ma petite amie ? .. Colin n'est pas mort... rassurez-vous .

J E A N N E T T E .

Il vous a donc tout dit ?

G U I L L A U M E .

Oui , & j'ai bien le projet de vous rendre heureux l'un & l'autre , si je le puis , quoique cela ne soit pas trop aisé... Mais vous avez eu tort de ne pas me dire tantôt ce qu'il en étoit .

J E A N N E T T E .

Est-ce que j'ai pu trouver le moment de vous parler seule ? .. Vous le savez .

L A M E U N I E R E , en-dehors .

Jeannette ? .. Eh bien ! sont-ils encore là?

G U I -

GUILLAUME.

Oui, oui, arrivez, j'ai des nouvelles à vous apprendre.

JEANNETTE.

Ne dites pas à ma mere, je vous en prie...
...
...
...

GUILLAUME.

Ne craignez rien.

LA MEUNIERE, en entrant.

Comment! vous êtes sans chandelle?

GUILLAUME.

Oui, est-ce que ce grand peureux de Jean-le-Blanc ne l'a pas éteinte en s'ensuyant?.. Elle est là quelque part à terre.

JEANNETTE, cherchant sa chandelle & la ralumant à sa lanterne. De ce moment le Théâtre sera éclairé à son ordinaire.

Où est-il donc?...

GUILLAUME.

Chez lui; l'Esprit lui a fait une belle peur!

LA MEUNIERE.

Tu l'as donc vu, mon garçon?

JEANNETTE, à part.

Je tremble.

GUILLAUME.

Oui, & je l'ai entretenu...

JEANNETTE.

C'est bien l'Esprit de mon pere, n'est-ce pas?

GUILLAUME.

C'est lui-même.

LA MEUNIERE.

Eh bien?

GUIL-

GUILLAUME.

Eh bien!.. mais je l'ai trouvé très-raisonnable.

RECITATIF.

Ma femme, m'a-t-il dit, veut n'agir qu'à sa tête,

Et s'opposer toujours à mon dessein;

A m'obeir qu'elle s'apprête:

Que Jeannette reçoive un époux de ma main.

ARIETTE.

Si demain

La noce n'est pas faite,

Si Colin

N'épouse point Jeannette,

Je la lutinerai,

Je la tourmenterai,

Je la punirai

De son audace.

Plus de grace,

Plus de droits à mes bontés;

Jusqu'à ce qu'elle fasse

Mes volontés.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu, ma mère, il est homme à le faire
comme il le dit.

GUILLAUME.

Il fera peut-être pis encore, que sait-on?

LA MEUNIERE.

Je m'en moque... j'ai promis Jeannette à un autre, & plutôt que d'en avoir le démenti, j'assemblerai ici demain tout le village, & je lui parlerai à cet animal-là.

JEANNETTE.

Quelle femme! ô ciel!..

GUILLAUME.

Vous risquerez de le voir?

D

LA

LA MEUNIERE.

Pourquoi non ?

GUILLAUME.

Ne vous y jouez pas.

LA MEUNIERE.

Qu'est-ce qu'il me fera ? ..

GUILLAUME.

Ce qu'il vous fera ? .. (à part.) Pour en venir à bout, il faut lui faire peur... (haut.) Savez-vous qu'il m'auroit dévisagé, moi qui vous parle, si je ne m'étois pas fait connoître à lui dès qu'il est arrivé... il est dans une colère terrible contre vous... Ses yeux étoient comme deux tifons ardens, sa taille seule vous auroit fait une frayeur épouvantable, si vous l'aviez vu... Il vouloit mettre le feu à la maison... (à demi-voix) Et tenez, preuve de ça, est-ce que vous ne sentez pas comme une odeur de soufre qu'il a laissée après lui ?

JEANNETTE.

Monsieur Guillaume a raison, je l'ai sentie en entrant.

LA MEUNIERE.

Tais-toi... j'enrage ! ... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

GUILLAUME.

Mariez votre fille à Colin.

LA MEUNIERE.

Si je ne veux pas ? ..

GUILLAUME.

Arrangez-vous donc ...

JEANNETTE.

Vous seriez débarrassée de tout ce tintouin-là, ma mère.

GUIL-

G U I L L A U M E.

Etes-vous raisonnable de vous entêter sur cela comme vous faites : savez-vous que si Messieurs les maris avoient la permission, comme Thomas, de revenir de l'autre monde pour faire enrager leurs femmes , il y en a beaucoup qui n'en seroient pas quittes à si bon marché que vous ?

L A M E U N I E R E.

Je ne m'embarrasse pas des affaires des autres.

G U I L L A U M E.

Cédez, croyez-moi ; c'est le bon parti.

L A M E U N I E R E.

Céder ? Voilà justement ce qui me fâche : ce n'est pas le mariage de Jeannette avec Colin qui me pique le plus dans tout ça , mais c'est d'être obligée de faire la volonté d'un mari mort, tandis que de son vivant c'étoit lui qui faisoit les miennes.

G U I L L A U M E.

Eh bien ! n'est-il pas juste que chacun ait son tour ? .. Allons, point d'humeur...

(Jean-le-Blanc paraît, en traînant de force Colin qui est encore à moitié habillé & qui ne ne veut pas entrer.)

SCENE XIII. & DERNIERE.
Les Acteurs précédens , JEAN-LE-
BLANC , COLIN.

J E A N - L E - B L A N C .

A vance , avance donc , grand flandrin , avec ta
mascarade !

D 2

JEAN-

JEANNETTE, à part.

Colin ! .. ah ! nous sommes perdus ! ..

GUILLAUME, à part.

La peste soit de moi ! je m'en suis douté . . .

LA MEUNIERE.

Comment ? comment ? .. Qu'est-ce que cela veut donc dire, voisin ?

JEAN-LE-BLANC.

Vous connaissez bien l'ami Jacques ?

LA MEUNIERE.

Le cousin de Guillaume ? ..

JEAN-LE-BLANC.

Lui-même.

COLIN.

Si je le rencontre . . .

JEAN-LE-BLANC.

Veux-tu bien te taire ? ..

GUILLAUME.

Eh ! bien ? Qu'est-ce que Jacques a de commun ? ..

LA MEUNIERE.

Laisse-le donc achever.

JEAN-LE-BLANC.

En sortant d'ici tout-à-l'heure . . .

LA MEUNIERE.

Oui, parce que vous avez eu peur, je le fais.

JEAN-LE-BLANC.

J'ai rencontré Jacques qui venoit me dire que rentrant chez lui , il avoit vû sortir de chez moi quelque chose de blanc qu'il avoit pris pour un fantôme .. Qu'il avoit eu la curiosité de voir quel chemin ça prenoit ; qu'il l'avoit suivi de loin ; qu'il l'avoit vû ensuite monter sur le toit de votre maison . . . & que sûre-

sûrement l'Esprit qui revenoit chez vous depuis plusieurs jours ne pouvoit être que ce drôle-là qui , de concert avec votre fille..

J E A N N E T T E.

Avec moi! .. oh ! pour ça, je vous assure , ma mère, que c'est un grand menteur..

C O L I N .

Il s'en repentira.

L A M E U N I E R E , à Jeannette.

Viens ici. Et si tu dis un seul mot..

G U I L L A U M E.

Mais, cela n'est pas croiable...

J E A N - L E B L A N C .

Vraiment , aussi ne l'aurois-je pas cru ; mais nous jussions encore de ça tous deux devant votre porte , quand j'ai vû sortir ce coquin-là de chez vous ; Jacques l'a reconnu .. il étoit comme vous le voyez-là... je l'ai forcé de convenir de tout ; qu'il dise que non.

C O L I N .

Pardine, comment voulez-vous que je dise que non? ..

J E A N - L E B L A N C .

Ah ! je te ferai prendre mes facs à farine pour te déguiser ! ..

L A M E U N I E R E .

Les bras m'en tombent, & je n'en reviens pas : comment, c'est ce grand vaurien là que je croyois si sage & cette petite effrontée? .. Ote-toi de-là... Ote-toi de devant mes yeux, car je t'aurois plutôt appliqué une paire de soufflets, que tu n'aurois vû d'où ça te vient...

G U I L L A U M E .

Eh ! allons, allons, que diable ! après tout, il y a du remede à ça...

L A M E U N I E R E .

Tu nous trompois donc aussi toi ?

G U I L L A U M E .

Moi? ma foi, il n'y a pas longtems, toujours.

L A M E U N I E R E .

Mais où se voyoient-ils? où se parloient-ils donc? .

Comment ont-ils fait, voisin? pour imaginer...

J E A N - L E B L A N C.

Ma foi, je me perds dans mes réflexions, moi.

G U I L L A U M E.

Allons, tâche d'en faire une bonne en leur faveur.

Q U I N Q U E.

JEAN-LE-BLANC.	LA MEUNIERE.	GUILLAUME.
Eh ! que veux-tu que je fasse ? Conseille-moi.	Pour moi Je ne lui fais pas gra- ce.	Pourquoi Ne leur pas fairegra- ce ?

Point de courroux; Calmons-nous.	Tais-toi, tais-toi. Vous vous êtes mo- qués de moi.	Eux ? se moquent de vous ?
-------------------------------------	---	-------------------------------

Voyez l'état où les voilà :	Auriez-vous cru cela ?	Non, non, point de courroux.
--------------------------------	---------------------------	---------------------------------

Voisine, en y réfle- chissant.		Tâchez de calmer son courroux.
-----------------------------------	--	-----------------------------------

Nous en aurions fait autant.	Comment ? com- ment ?	Voyez l'état où la voilà :
---------------------------------	--------------------------	-------------------------------

En les unissant	Je n'en ai pas fait autant.	Mais un moment, Vous en avez fait tout
-----------------	--------------------------------	---

Nous finirons leur tourment.	Les marier ? & de l'ar- gent ?	Vaincrez-vous leur penchant,
---------------------------------	-----------------------------------	---------------------------------

Colin n'a rien ; Eh bien ! eh bien !	Si Colin avoit du bien ? ..	En les punissant ?
---	--------------------------------	--------------------

Je lui donne à présent Ma ferme ;	Mais il n'a rien.	Tiens ferme, Jean le Blanc,
--------------------------------------	-------------------	--------------------------------

C'est notre enfant,	Et puis ils m'ont joué d'un tour,	Tout ceci tournera bien,
---------------------	--------------------------------------	-----------------------------

Il faut qu'il soit con- tent.	Il m'en souviendra plus d'un jour.	Rassurez-vous,
----------------------------------	---------------------------------------	----------------

COLIN. J E A N N E T T E.

Pourquoi	Pourquoi
----------	----------

Ne nous pas faire grace ?	Ne nous pas faire grace ?
---------------------------	---------------------------

Ah !	Ah ! ma mère,
------	---------------

Madame Thomas,	Soyez moins sévère.
----------------	---------------------

Ne vous obstinez pas.	Jeannette en mourra.
-----------------------	----------------------

Ah ! ah !	
-----------	--

Voyez l'état où la voilà.	
---------------------------	--

COLIN.

COLIN.

Si notre ardeur secrète
Trouve grâce à vos yeux,
Vous serez, après Jeannette,
Ce que j'aimerai le mieux.
Calmez leur courroux,
Parlez pour nous :

Jeannette,
Calme ton chagrin,
Ceci va finir enfin.
Ah ! mon parrain !
Je suis votre enfant,
Vous serez content.

JEANNETTE.

Si notre ardeur secrète
Trouve grâce à vos yeux,
Oui, vous serez, pour
Jeannette,
Ce qu'elle aimera le mieux.
Monsieur Guillaume servez-nous.

J E A N - L E - B L A N C.

Vous avez une bonne tête au moins, voisine ! ..

L A M E U N I E R E.

Ce n'est pas-là ce qui me manque, Dieu merci.

G U I L L A U M E.

Sachons donc votre dernier mot.

J E A N - L E - B L A N C.

Oui... Et que je ne vous gêne pas... Car je vois bien qu'il faut que je prenne mon parti en brave. Je voulois une femme ; eh ! bien j'aurai deux enfans qui m'aimeront ; l'un vaut l'autre.

L A M E U N I E R E.

Je serais d'autant plus tentée de leur pardonner qu'au moins il ne fera pas dit que c'est à la volonté d'un mari que je céde... Mais ce qui me pique, c'est que quand ils seront mariés je gage qu'ils se moqueront de moi encore peut-être.

J E A N N E T T E. C O L I N.

Ah ! ma mère, pouvez- Ah ! ma chère Madame vous croire ? .. Thomas, pouvez-vous penser ? ..

J E A N - L E - B L A N C.

Tenez, Madame Thomas :

V A U D E V I L L E.

J E A N - L E - B L A N C.

Nous avons dans notre jeune âge

Joué

Joué des tours à nos Parens,
 C'est un petit malheur d'usage:
 Mais laissez faire leurs enfans.
 Quand un doux penchant nous presse
 Et qu'on s'y livre à son tour,
 Est-ce un tort de la jeunesse?
 Non : C'est la faute de l'amour.

J E A N N E T T E.

Si j'ai suivi, trop tôt, peut-être,
 Le penchant qui m'a fait la loi,
 Mon cœur n'en a pas été maître:
 On cède à l'amour malgré soi.
 Quand un doux penchant, &c.

COLIN, à Madame Thomas en montrant Jeannette.

Avant de répondre à sa flamme,
 Et de me livrer à ses feux,
 J'aurois dû vous ouvrir mon ame;
 Mais mon excuse est dans ses yeux.
 Quand un doux penchant, &c.

L A M E U N I E R E.

Du tendre amour qui vous engage,
 Demain on va serrer les nœuds;
 Mes enfans, songez qu'en ménage
 Il ne tient qu'à nous d'être heureux.
 Quand il survient quelqu'orage
 Qui trouble des jours si doux,
 Est-ce un tort du mariage?

Non ;
 C'est la faute des Epoux.

G U I L L A U M E.

Il est un âge où la tendresse
 N'offre à nos yeux aucun plaisir:
 On croit toujours que la sagesse
 Saura réprimer les désirs
 L'instant vient où l'amour blesse;
 On veille peu les amans;
 Est-ce un tort de la jeunesse?

Non ;
 C'est la faute des mamans.

F I N.



L A
C L O C H E T T E ,
C O M E D I E
E T U N A C T E E T E N V E R S ;
M E L E E D' A R I E T T E S ;
Par Mr. ANSEAUME.

La Musique de Mr. DUNY.

Représentée par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 1767.



A C O P E N H A G U E ,
Chez CL. PHILIBERT ,
Imprimeur - Libraire.

M. DCC. LXVII.
Avec Permission du ROI.

A C T E U R S.

COLINETTE, jeune Berger,
gere,

Mad. Dinesi.

COLIN, Berger, Amant de
Colinette,

Mr. Delatour.

NICODEME, vieux Fer-
mier, Amoureux de Coli-
nette,

Mr. Casimir.





LA CLOCHE TTE, C O M E D I E.

Le Théâtre représente un paysage : d'un côté est une cabane, de l'autre est un bosquet.

S C E N E P R E M I E R E.

NICODEME, seul.

A R I E T T E.

AH ! Colinette ! hélas ! pourquoi
Tes attraits me font-ils la loi ?

Nouviau Fermier de ce village,
Et le plus riche du canton,
Je s'rois heureux, si j'étois sage :
Mais l'Amour m'ôte la raison.
Ah ! Colinette ! &c.

Je deviens lourd, triste & maussade ;
Je n'ai plus d'goût ni d'œur à rien.
Il sembleroit que j'suis malade ;
ç'pendant je sens que je m'porte bien.
Ah ! Colinette ! &c.

SCENE II.

NICODEME, COLIN.

COLIN, à part, sans voir Nicodeme.

C'EST ici que souvent ses moutons viennent paître.

NICODEME, à part, sans voir Colin.

Que diable est-ce donc que st'Amour?

Et comment de nos coeurs peut-il se rendre maître?

COLIN, à part.

J'attendrai, s'il le faut, jusqu'à la fin du jour.
Elle a beau m'éviter; je la verrai paroître.

NICODEME, à part.

J'ai beau ruminer ça, je n'y puis rien connoître.

On voit un p'tit minois genti;

N'en faut pas davantage, on est tout étourdi...

Mais pourquoi s'allarmer en cette conjoncture,

S'il est vrai, comme on me l'a dit,

Que stel-là qui fait la blessure,

Est aussi celle qui guérit? ...

Tout ça me tourne la cervelle.

J'n'y comprends rien.

COLIN, soupirant.

Ah! Bergere cruelle!

NICODEME, se retournant.

J'entends quelqu'un. C'est vous, Monsieur Colin.
Qu'est-ç' donc que vous avez? vous paroissez chagrin.

COLIN.

J'en ai sujet.

NICO-

N I C O D E M E.

Bon ! bon ! c'est une bagatelle.

N'faut plus penser à ça.

C O L I N.

Vous fçavez donc ?

N I C O D E M E.

Voir'ment,

Quand on poursuit quelqu'chose avec empressement,
Et qu'on trouve en chemin quelqu'un qui vous sup-
plante,

On n'a pas l'ame trop contente.

C O L I N.

Vous m'avez supplanté ?

N I C O D E M E.

Vous vous gaussez, je croi :

Qui fçait ça mieux que vous & moi ?

C O L I N.

Depuis quand ?

N I C O D E M E.

Vous me faites rire.

Qu'est-il besoin de vous le dire ?

N'avez-vous pas été mon concurrent ?

C O L I N.

Cela n'est pas possible. Et quand ?

N I C O D E M E.

Quand, pour avoir la préférence,

J'ai fçu mettre à propos vingt-cinq louis comptant.

Vous n'en pouviez pas mettre autant,

Vous avez prudemment abandonné la chance.

Et de la ferme enfin je suis maître à présent,

Grace au Tabellion qu'a reçu ma finance.

C O L I N.

Gardez-la, que m'importe?

N I C O D E M E.

Eh ! c'est bien mon avis.
ça n'empêchera pas que nous n'soyons amis.

C O L I N.

Ce n'est pas là le sujet de ma peine.

N I C O D E M E.

Ah ! ah ! y a donc d'l'amour sur jeu?
C'est un rude tourment, j'en ai preuve certaine.

C O L I N.

Vous êtes amoureux?

N I C O D E M E.

Oui; j'veus en fais l'aveu.
Par bonheur, j'ai de quoi. C'est un grand avantage.
Quand on est, comme moi, riche & bien établi,
On est sûr, quand on veut, de se mettre en ménage.

C O L I N.

C'est bien l'entendre.

N I C O D E M E.

Ah ! Dieu merci,
Je sçavons un peu les affaires.

C O L I N.

Mais l'amour ne va pas ainsi.
Il y faut bien d'autres mystères.

N I C O D E M E.

Bon ! bon ! tous ces petits détours,
Ces propos doucereux, ces belles simagrées,
Ces phrases tendres & sucrées,

Que

Que tant de beaux galans employent tous les jours,
Ne font pas, selon moi, le succès des amours.

C O L I N.

Et que faut-il de plus ?

N I C O D E M E.

Joindre à ce doux langage
D'un petit coffre fort l'inaffordable secours.
Avec ça l'on ne rend jamais un vain hommage,
On fait parler une Beauté sauvage,
Et l'on fait entendre les sourds.

D U O.

N I C O D E M E.

C O L I N.

Quand on prend une ferme ...

Ah ! c'est bien différent.

Pas tant, pas tant, pas tant,
On va chez le Notaire,
Où le Propriétaire,
Met son bien à l'encherer.
J'en donne tant ... moi tant.
Cinquante écus ... moi cent.
Toujours en augmentant.
L'argent fait tout l'affaire.
N'y a point là de compere,
D'ami ni de parent.
Sti-là qu'a l'plus d'argent
Reçoit un adjugé,
Et l'autre son congé.

Quand on prend une femme ...

Ah ! c'est bien différent.

Pas tant, pas tant, pas tant,
On va trouver le pere,
Bon jour ... Eh bien ! qu'est qu'c'est ?
Votre fille me plaît,
Vite baclons l'affaire :
Elle a tant, moi j'ai tant.

Un autre vient doucement ;
Je demande qu'on m'préfere ;
Et y a tant de pot d'vein ...
V'là qu'est fini, compere,
Dit le Papa soudain ;
Ma fille, drès demain,
Vous baillera la main.

Quand on prend une ferme ... Oui, bon : oui, bon.
Quand on prend une femme Eh ! non : eh ! non.
C'est même arrangement ; Et c'est le sentiment,
Tout est au plus offrant. Qui fait l'heureux amant.

C O L I N.

Puisque vous êtes sûr de votre réussite,
Pourquoi faire les frais d'une vaine poursuite ?
Vous n'avez qu'à nommer l'objet de votre ardeur,
Et sur le champ vous en ferez vainqueur.

N I C O D E M E.

Le conseil est fort bon. Si j'avois d'la prudence,
Je le suivrois certainement.
Mais le Diable, ou l'Amour, (car c'est tout un, je
pense,) En ordonne tout autrement.
J'pourrois choisir, (vous le scavez vous-même)
Ou la grande Jacqueline, elle a bien des écus ;
Ou la veuve à Grandjean qu'en possède encor plus.
Tout ça n'me tente pas. Pourquoi ? parce que j'aime.

C O L I N.

Quelque Beauté sans doute ?

N I C O D E M E.

Eh ! oui, pour mon malheur.
C'est la fille la plus av'nante,
La mine la plus attrayante ...
Mais c'est qu'elle n'a rien. V'là ce qui m'tient au cœur.
COLIN.

C O L I N.

Et de cette Beauté parfaite,
Peut-on sçavoir le nom?

N I C O D E M E.

Oui-dà. C'est Colinette.

C O L I N.

Hem?

N I C O D E M E.

Plaît-il?

C O L I N.

Quoi?

N I C O D E M E.

Comment?

C O L I N.

Son nom?

N I C O D E M E.

C'est Colinette.

C O L I N.

Cela suffit.

N I C O D E M E.

Qu'est qu'ça veut dire donc?

Est-ce que mon choix n'est pas bon?

C O L I N.

A R I E T T E.

Colinette est faite pour plaire,

On ne peut la voir sans l'aimer;

Il n'est point ici de Bergere,

Il n'en est point plus digne de charmer.

D'un seul regard c'est qu'elle enchanter;

Elle ravit quand elle chante;

Du Rossignol, dans le bocage,

On croit entendre le ramage.

Colinette est faite pour plaire,
On ne peut la voir sans l'aimer.
Il n'est point ici de Bergere,
Il n'en est point plus digne de charmer.

NICODEME.

Morguenne ! elle est aimable ; il en faut convenir.
Pour celui qui laura ...

COLIN, *vivement.*

C'est un bonheur extrême.

NICODEME.

Oh ! oui. C'est qu'elle est jeune , elle est faite ...

COLIN.

A ravir.

NICODEME.

Enfin c'est qu'jen raffolle.

COLIN.

Eh bien ! moi tout de même.

NICODEME, *surpris.*

Bah !

COLIN.

Oui.

NICODEME.

Tu veux te divertir ?

COLIN.

Non ; je te parle vrai. S'il faut qu'à Colinette

Tu dis' un mot d'amour, je te parlerai moi :

Ainsi, tiens ta flamme secrete.

NICODEME.

Qu'est-ce que ça t'fait donc à toi ?

Tu parles là d'un ton qui ne te convient guere.

Est-ce ainsi qu'un ami ? ..

COLIN.

C O L I N.

Je ne le fus jamais.

N I C O D E M E.

Eh bien ! j'm'en moque, & tout exprès
 Je m'en vas trouver ma bergere,
 Lui conter mon amour; & puis j'verrons aptès ...
 Si j'ai le bonheur de li plaire,
 Je rirons bien.

C O L I N.

Crois-moi , va-t'en.

N I C O D E M E.

Palsanguenne! va-t'en toi-même.
 Tu crois me faire peur, mais je suis un vivant ...

C O L I N , le menagant.

Si je voulois, mon pauvre Nicodeme.

N I C O D E M E.

Ah bien ! tien, parlons doucement.
 J'n'aime pas l'bruit.

C O L I N.

Eh bien ! appread

Que la jeune Beauté dont ton ame est éprise
 Que cette Colinette est l'objet de mes vœux,
 Que je l'aime, en un mot, que sa foi m'est promise,
 Et que j'affommerai le rival odieux

Qui voudra traverser mes feux.

N I C O D E M E.

Vous l'aimiez ? c'est bien fait: mais que pense la
 Belle ?

Vous aime-t-elle aussi ? car ce n'est pas le tout.

Si par hazard vous n'étiez pas d'son goût,
 Vous auriez tort ici de me chercher querelle.

COLIN.

COLIN.

Je pouvois me flatter de posséder son cœur.
Et c'étoit pour Colin le comble du bonheur.
Mais depuis quinze jours, je ne scçais quel caprice
A fait à son amour succéder la froideur ...

Ah ! pour désarmer sa rigueur,
Il n'est rien dont mon cœur ne fit le sacrifice,
Si je croyois par-là réveiller son ardeur.

NICODEME.

Depuis quinze jours ?

COLIN.

Oui.

NICODEME.

J'en devine la cause :
C'est justement le tems qu'ici je suis venu.

Elle m'a reluqué, vois-tu ;
Et sans doute à m'aimer v'là qu'elle se dispose.

COLIN, à part.

J'appreçois des moutons là-bas.
Ma bergere peut-être ici porte ses pas.

NICODEME, à part.

J'vois un troupeau dans la prairie.

COLIN, à part.

Je voudrois bien lui parler sans témoin.

NICODEME, à part.

C'est Colinette : ah ! si ç'drôle étoit loin,
J'irois lui tenir compagnie.

(Haut.)

N'faisons semblant de rien. Adieu, Monsieur Colin.
Sans rancune ; j'iron's chacun notre chemin :
Le plus heureux d'nous deux emport'ra la balance.

(Il sort.)

COLIN.

C O L I N .

Avec mon infidelle est-il d'intelligence ? ...

Non, je ne puis le croire. O Dieux !

Suivons-le; j'en croirai le rapport de mes yeux.

(Il sort.)

S C E N E III.

COLETTTE seule, conduisant ses moutons.

A R I E T T E .

D u Printemps qui vient de renaitre,
Chers moutons, goûtez la douceur.
Tout vous rit dans ce lieu champêtre;
C'est pour vous qu'est fait le bonheur.
A l'abri des cruelles peines,
Dont l'Amour tourmente mon cœur,
L'instant où vous portez ses chaînes,
Est pour vous l'instant du bonheur.

J'aimois Colin dès l'âge le plus tendre;
Son amour & ses soins avoient scu m'engager.
Au destin le plus doux j'avois droit de prétendre ...
Hélas ! Colin a pû changer !
Je n'ai pour toute compagnie,
Que mes moutons, mon chien, & mon agneau.
Petit agneau, seul plaisir de ma vie,
Essaye-toi: rejoins le reste du troupeau.
Va, commence à courir sur l'herbette fleurie:
Mais songe à ne pas t'égarer.
Je mourrois, s'il falloit de toi me séparer.

SCE-

S C E N E I V.
COLINETTE , NICODEME.

NICODEME , à part.

FORT à propos ici j'apperçois Colinette.
Elle est seule; pargué ! profitons de l'instant.
Il faut, pour l'informer de ma flamme secrète,
Lui tourner un p'tit compliment.

A R I E T T E .

Vous n'me connoissez pas :
Mais dans l'instant je vas
En deux mots me faire connoître.
Nicodeme est mon nom ;
Je suis un bon garçon,
Amoureux d'veus, tout ç'qu'on peut être.
Si vous aviez un cœur,
Sensible à mon ardeur,
J'en s'rois charmé, ne vous déplaise.
Et p't'etr' qu'à votre tour,
Avant la fin du jour,
Vous en seriez itou bien-aise.

COLINETTE .

Vous vous appellez Nicodeme ?

NICODEME .

Oui Mad'moiselle , d'pere en fils.

COLINETTE .

Vous êtes ce fermier ? ...

NICODEME .

Justement, je le suis.
Fermier de Monseigneur ; & par là-d'ffus, j'veus aime.

COLINETTE .

Vous vous expliquez de façon
A ne me laisser aucun doute.

NICO-

N I C O D E M E.

Dam' voyez-vous, j'suis un luron
 Qui marche à son but, coût' qui coûte.
 J'ny fçais qu'ça, moi ; c'est mon humeur :
 Vous me paroîsez fort aimable,
 J'suis pour vous un parti fortable ;
 Et j'vous offre à la fois & mon bien & mon cœur.

Ce que j'vous offre est chose sûre.

Mon bien est clair ; & mon cœur, je vous jure,
 A se donner à vous trouve tant de plaisir,
 Que, tant que vous voudrez, vous pourrez l'r'tenir.
 C'est à vous maintenant à décider la chose.

(Colin paraît dans le fond du Théâtre.)

C O L I N E T T E.

Je vois Colin ... Feignons, pour cause.
 Excitons son dépit. Faisons lui ressentir
 Tous les maux qu'il m'a fait souffrir.

N I C O D E M E.

Vous parlez toute seule? ...

C O L I N E T T E.

Eh ! oui; c'est que je pense ...

N I C O D E M E.

Et vous avez raison; lorsque l'on fait un choix,
 Il faut y r'garder à deux fois.
 Eh bien! qu'est qu'veus pensez? fait' m'en donc
 confidence.

C O L I N E T T E.

Ce que je pense est très-fort de saison.

N I C O D E M E.

Je n'en doute pas. Voyons donc.

COLI-

COLINETTE.

ARIETTE.

L'Amour, trop prompt à naître,
 Ne tarde pas à disparaître :
 Un Rien le fait éclore ;
 D'un Rien il s'évapore :
 C'est un souffle léger
 Que rien ne peut fixer.

NICODEME.

Vous dégoisez ça joliment,
 C'est un charme que d'vous entendre.
 Mais qu'est qu'ça m'fait à moi tout ç'biau raisonne-
 ment ?
 J'suis un amant fidele & tendre,
 D'une amitié solide. Est ç'qu'vous n'aimez pas ça ?

COLINETTE.

C'est tout ce que j'aime, au contraire.

NICODEME.

En ç'cas-là, j'suis ben votre affaire.
 Ce que vous aimez, le voilà.

(Il montre son cœur.)

SCENE V.

NICODEME, COLINETTE, COLIN.

COLIN, se montrant tout à coup.

COLIN.

NON, on te trompe, Nicodeme;

COLI-

NICODEME.

Voilà l'autre à présent ! jarni, quel embarras !

COLINETTE, à Colin.

Qui vous demande ici ?

COLIN, vivement.

Non, vous ne l'aimez pas.

NICODEME.

Je te dis qu'si, moi, qu'elle m'aime.

COLINETTE, ironiquement.

Nenni, je n'oserois ; Colin me le défend.

NICODEME.

Lui ! patguenne, il n'est pas vot' maître.

COLIN.

Me voilà donc certain de votre changement !

C'est un nouveau venu que vous aimez ! ...

COLINETTE, ironiquement.

Peut-être.

COLIN.

C'est chaque jour nouveau galant ! ...

COLINETTE, d'un ton plus sérieux.

Ah ! Monsieur Colin doucement.

COLIN.

ARIETTE.

Eh ! bien, suis donc ton penchant volage ;

Mon cœur enfin, mon cœur se dégage.

Le dépit, en ce jour,

Sans retour,

Oui, le dépit succède à l'amour.

Désormais

Je fuirai tes attractions.

B

C'en

C'en est fait, je vais rompre ma chaîne,

Oui, la haine,

Dès ce jour,

Succède à l'amour.

COLINETTE.

Je me le tiens pour dit, Coliu. Séparons-nous.

NICODEME.

Allez-vous-en.

COLIN.

Tais-toi. Redoute mon courroux.

COLINETTE, à Colin.

Sortez.

NICODEME.

Vous le voyez; c'est elle qui l'exige.

(A Colinette.)

Fi! qu'c'est laid d'êtr' comm' ça querelleur & jaloux!

COLINETTE.

Laisssez-moi tranquille, vous dis-je.

COLIN, avec dépit.

Vous le voulez ... Eh bien ! je pars.

De mon heureux rival récompensez la flamme,

Etalez à ses yeux les transports de votre ame.

Il le mérite à tant d'égards !

Adieu.

(Il passe du côté de Nicodeme qui fait un mouvement de frayeur. Il lui prend la main qu'il secoue rudement en disant :)

Adieu.

(Il sort.)

S C E N E V I.

NICODEME, COLINETTE.

NICODEME, *secouant la main comme si
Colin lui avoit fait mal.*MORGUE', *pas tant de politesse.*

(A Colinette.)

C'est un traître, il n'faut pas s'y fier.

Il cherche en vous faisant caresse,

Les moyens de vous estropier.

Vous faites bien de l'éconduire.

Tenez, n'me parlez pas de ces p'tits freluquets.

Dans l'abord ils peuvent séduire,

Mais ils perdent beaucoup, quand on les voit de près.

N'pensez-vous pas de même.

COLINETTE.

Oh! oui, je vous assure.

La mine est trompeuse à présent.

NICODEME.

En ç'cas-là méfiez-vous-en;

Ne vous arrêtez pas à la seule figure;

Et pour être à l'abri des pièges qu'on vous tend,

Terminons sans délai notre petite affaire.

COLINETTE.

Terminer est bien dit. Mais je crois qu'il faudroit
Un peu mieux se connoître.

NICODEME.

Il n'est pas nécessaire.

Moins on choisit, souvent moins on a de regret.

COLINETTE.

Mais enfin ...

NICODEME.

Mais enfin, d'une simple Bergere,
 Je veux faire de vous une riche Fermiere;
 Voilà ç'qui doit pour moi fixer votre raison.

COLINETTE.

Mais tout cela n'est rien.

NICODEME.

Si, parguē, c'est quelqu'chose;
 On ne trouv' pas toujours si bonne occasion.
 Et je n'mets au marché qu'une petite clause,
 C'est que de votre cœur il faut me faire don.

COLINETTE.

ARIETTE.

Je ne veux plus donner mon cœur
 Sans sçavoir à qui je le donne.

Fillette dont l'ame est trop bonne,
 Fait elle-même son malheur.

Je ne veux plus donner mon cœur
 Sans sçavoir à qui je le donne.

Telle qui cède à son vainqueur
 De son amour le prix flatteur,
 Dans le Berger qu'elle couronne,
 Trouve un ingrat qui l'abandonne.

Je ne veux plus donner mon cœur
 Sans sçavoir à qui je le donne.

NICODEME.

C'est fort bien arrangé. Mais qu'est qu'tout ça
 veut dire?

COLI-

COLINETTE.

Que je n'ai pour vous nul penchant.
 Que si, pour soulager votre tendre martyre,
 Vous attendez de moi quelqu'adoucissement,
 Vous perdez votre peine.

NICODEME.

Eh ! bien, v'là qui s'entend.
 Vous n'm'aimez pas ?

COLINETTE.

C'est la vérité même.

NICODEME.

Tant pis, car je croyois ...

COLINETTE.

Non, Monsieur Nicodeme,

Vos offres ne me tentent pas.

Autant que je le dois, j'en suis reconnaissante.
 De vous, de vos écus je fais beaucoup de cas ;

Mais je suis bien votre servante.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

NICODEME, seul.

ELLE est franche, du moins, malgré tous ses
 mépris.

C'est une qualité qui vaut toujours son prix.

Mais, d'la façon dont ell' s'arrange,
 Je n'ai pas trop d'espoir, à ce qu'il me paroît.
 Seroit-elle si peu sensible à l'intérêt ?

Pargué, mon malheur est étrange.

Dans le monde on publie , on s'plaint d'tous les côtés
 Qu'il n'est plus de jeune Beautés

Qu'on ne puisse adoucir en leur f'sant avantage ;

Et s'il en est que l'on doive excepter ,
 S'il en est que le bien ne puisse pas tenter ,
 N'y en a qu'une , peut-être ... ell'me tombe en par-
 tage .

Je n'y renonce pas encore tout-à-fait .

Morguenne ! & puisqu'on me refuse ,
 J'veux lui jouer quelqu' tour , inventer quelque ruse
 Qui l'oblige à m'aimer en dépit qu'elle en ait .

Oh ! j'veais méditer un projet ...

Bon ... Je le tiens ... Eh ! vive Nicodeme ,
 On verra qu'il n'est pas un sot .

(Il sort.)

S C E N E VIII.
COLIN , COLINETTE.

COLIN, poursuivant Colinette.

De grace encor un petit mot .

COLINETTE.

Non , Colin , laissez-moi .

COLIN.

Quelle rigueur extrême !

Qu'est devenu l'amour que vous aviez pour moi ?

COLINETTE.

Cet amour est éteint .

COLIN , vis & animé.

Je veux scavoir pourquoi .

COLI-

COLINETTE.

Il vous sied bien, perfide que vous êtes,

Il vous sied bien d'oser m'interroger !

Après les tours que vous me faites,
Quelles raisons de moi pouvez-vous exiger ?

COLIN, *d'une colere froide.*

Aucune. Le caprice est dispensé d'en rendre.

COLINETTE, *de même.*

Fort bien. Je suis, à vous entendre,
Une capricieuse, une ingrate ... mais vous,

Que d'un mot je pourrois confondre ...

COLIN, *plus vif.*

Parlez donc, je m'expose à tout votre courroux :

Parlez, je scaurai vous répondre.

COLINETTE, *ironiquement.*

Je le crois. Rien de vous ne m'étonne à présent.

COLIN, *plus radonci.*

D'accord. De mon dépit je ne suis plus le maître,

J'y mêle trop d'aigreur peut-être :

Mais de grace, écoute un moment.

Depuis le jour heureux ... Non, ton ame perfide,

Me préparoit dès-lors tous les maux qu'e je sens.

Depuis ce jour enfin où ta bouche timide

Me fit ce tendre aveu qu'aujourd'hui tu démens,

Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, qui ne tendit encore

A t'afflurer d'un cœur où tu regnois trop bien ?

Dans nos champs pour te voir je dévançois l'aurore ;

Pour soigner ton troupeau j'abandonnois le mien ;

Nos travaux, nos loisirs, le plaisir & la peine,

Tout étoit commun entre nous.

Peux-tu te rappeller une si belle chaîne,
Et ne pas regretter des momens aussi doux.

COLINETTE.

Sans doute, je me le rappelle
Ce tems où je croyois Colin tendre & fidèle:

Mais je me le rappelle en vain,
Rien ne peut à mes yeux justifier Colin.

COLIN.

Dites plutôt que j'ai fçu vous déplaire,
Que vous vous ennuyez de mes soins assidus;

Sans affecter une fausse colere,
Sans m'imputer des torts que je n'ai jamais eus.

COLINETTE.

Jamais ! je vous croirois peut-être,
Si vous ne m'aviez pas appris à vous connoître,
Mais j'ai vû de mes yeux votre infidélité.

Démentez donc la vérité.

ARIETTE.

A la fête du village,

(Je m'en souviendrai longtems ;)

Au mépris de vos sermens,

Lison reçut votre hommage.

Est-ce ainsi qu'un tendre amant

Sçait prouver qu'il est constant ?

COLIN.

Dès l'instant que Nicodeme,

Ose vous parler d'amour,

Vous , sans user de détour,

Vous lui répondez de même.

Est-ce ainsi qu'à votre amant,

Vous gardez un cœur constant ?

COLINETTE.

Je pouvois très bien entendre,

Vous demandiez un baiser ;

On voulut vous refuser :
 Mais vous fçutes bien le prendre.
 Est-ce ainsi qu'un tendre amant
 Sçait prouver qu'il est constant ?

COLIN.

Cet aveu qu'à ma tendresse
 Vous aviez tant refusé,
 Pour lui devient plus aisé ;
 Il l'obtient par sa richesse.
 Est-ce ainsi qu'à votre amant
 Vous gardez un cœur constant ?

ENS E M B L E .

COLINETTE.

Après tant de perfidie,
 Tu ne fais qu'un vain effort ;
 Et le malheur de ma vie
 Seroit de t'aimer encor.

COLIN.

Et, malgré ta perfidie,
 Mon penchant est le plus fort ;
 Pour le malheur de ma vie,
 Il faut que je t'aime encor.

(Colinette sort.)

SCENE IX.

COLIN, *un moment seul, & NI-*
CODEME ensuite.

COLIN.

ELLE ne m'aime plus ! Nicodeme l'emporte.
 Il avoit bien raison, la fortune fait tout.
 Auroit-elle si peu de goût ?
 Nicodeme !... à ce nom la fureur me transporte.

NICODEME,

Colin rêve toujours.

COLIN.

Oui, je pensois à toi.
J'enviois ton bonheur.

NICODEME.

Il n'est pas grand encore.

COLIN.

Tu veux dissimuler. Je gage qu'on t'adore.

NICODEME.

Pas du tout.

COLIN.

On t'a dit de cacher...

NICODEME.

Non, ma foi.

On m'a dit nettement qu'i gn'y avoit rien à faire,
Que j'avois beau d'mander, que je n'obtiendrois
rien.

Mais je la réduirai, j'en scâis un bon moyen.

COLIN.

Quel est-il ?

NICODEME.

Oh ! c'est mon affaire.

Tous les moutons que garde la Bergere
Lui sont donnés en compte... Il est de son devoir
D'empêcher qu'i n's'en perde... Et quand ce vient
le soir,

S'il s'en trouve un de moins, elle en est responsable.

CO-

COLIN.

Sans doute. As-tu fondé tes projets là-dessus,
 Pour rendre Colinette à tes vœux favorable?
 Cela feroit plaisir & nouveau.

NICODEME.

J'ai fait plus.

COLIN.

Quoi donc?

NICODEME.

Rien, rien; suffit. Tout à l'heure la Belle
 Avec vous causoit gentiment.
 Quand on cause, le temps s'écoule promptement.
 On croit que l'chien est là pour faire sentinelle:
 La Bergere manque de soin;
 Mais le loup quelqu'fois n'est pas loin.
 Le chien s'endort, & la bête cruelle
 Profitant de l'occasion,
 S'élance sur sa proie, enleve quelqu'mouton,
 Quelqu'brebis, quelqu'agneau...

COLIN, vivement.

Dieux ! feroit-il possible !

Ah ! ce coup lui sera sensible.
 Son Agneau, son Agneau cheri,
 Une bête l'auroit ravi !

NICODEME.

Une bête ? Oui... non... si fait.

COLIN.

Mais Colinette

Ne pourra pas s'en consoler.
 Puisque tu le voyois, butord...

NICO.

NICODEME, étonné.

Comme il me traite ! ...

COLIN.

Au secours de l'Agneau pourquoi ne pas voler ?

NICODEME.

Vous pensez donc que la Bergere
Pour qui le lui rendroit, auroit quelque retour ? ...

COLIN, à part.

Je crois voir ici du mystere.

NICODEME.

Que ça f'roit naître son amour ?

COLIN.

(Haut.) (A part.)

Sans doute. Et dans mon cœur je sens l'espoir renaître.

(Haut.) Il en est tems encor, peut-être.

De tous côtés je m'en vais le chercher,

Le délivrer, ou le venger. (Il sort.)

SCENE X.

NICODEME, seul.

C^herche, cherche ; je suis tranquille ;
S'il le trouve, il s'ra ben habile.

Dans la grange où je l'ai niché,

Le p'tit animal est caché.

J'entends des pleurs... c'est Colinette.

Ell'

Ell' gémit sûrement d'la perte qu'elle a faite.

Laissons-la s'affliger encor un p'tit moment.

Quand j'la consolerons, son plaisir s'ra plus grand.

(Il se cache.)

S C E N E XI.

COLINETTE, NICODEME, caché.

COLINETTE.

ARIETTE.

MON cher agneau, quel triste sort.

Mon cher agneau sans doute est mort.

On me l'a pris. Où peut-il être ?

L'hiver dernier l'avoit vû naître.

Il ne prenoit que de ma main

L'herbe des prés, la fleur de thyn.

On l'aura pris. Où peut-il être ?

Mon cher agneau, quel triste sort !

Mon cher agneau sans doute est mort.

Il me suivoit toujours bêlant ;

D'un coup de tête caressant ,

Il répondoit à ma tendresse...

Ah ! quel chagrin ! quelle tristesse !

Il portoit au cou le ruban

Dont Colin m'avoit fait présent.

Colin, Colin n'étoit qu'un traître.

Mais mon agneau... Où peut-il être ?

Mon cher agneau, quel triste sort !

Mon cher agneau sans doute est mort.

SCENE

SCENE XII.

COLINETTE, NICODEME.

NICODEME.

Qu'avez-vous donc ? vous v'là bien éplorée.

COLINETTE.

Mon cher Monsieur, je suis désespérée.
Apprenez-moi ce qu'il est devenu.

NICODEME.

Qui?

COLINETTE.

Par hasard ne l'auriez vous pas vu ?

NICODEME.

Et qui donc ?

COLINETTE.

Mon cher Nicodem...

NICODEME.

(*A part, en s'applaudissant.*)

Mon cher ! fort bien. La ruse fait effet.

COLINETTE.

Je l'ai perdu, j'en ai bien du regret.

NICODEME.

Dites donc ce que c'est.

CO-

COLINETTE.

Hélas ! tout ce que j'aime ;
Mon Agneau.

NICODEME.

Ce petit mouton,
Si jeune, si gentil, si doux ? ...

COLINETTE.

Achevez donc.

NICODEME.

Qui porte une sonnette au cou ?

COLINETTE.

C'est cela même.

NICODEME.

Il est perdu ?

COLINETTE.

Perdu.

NICODEME.

Je le retrouverai.

COLINETTE.

Tout de bon ?

NICODEME.

Oui, oui ; je l'espere.

COLINETTE.

Vous sçavez donc ? ...

NICODEME.

Laissez-moi faire.

CO-

COLINETTE, *lui prenant la main.*

Ah! comme je vous aimerai!

NICODEME.

(*À part, d'un air satisfait.*) (*Haut.*)

Je l' scavois bien. Ne soyez pas en peine.

COLINETTE.

Il ne peut être loin d'ici.

Ne vous rebutez pas.

NICODEME, *affectueusement.*

Non, ma petite Reine.

COLINETTE, *s'en allant.*

De mon côté, je vais chercher aussi.

NICODEME.

C'est comm' si vous l'aviez. Mais si je vous l'ramène...
Ecoutez donc. Voyons. Qu'est ç'que vous m'don-
nerez?

COLINETTE, *vivement.*

Oui, oui. Tout ce que vous voudrez.

(*Elle sort.*)

S C E N E XIII.

NICODEME, *seul.*

V'là qui vaut fait ; j'ai fa promesse.

Pargué, Monsieur Colin ; je nous moqu'rons bien
d'vous.

Avec son p'tit air aigre-doux,

Il semble devant lui qu'il faut que tout s'abaisse.
Pour la seconde fois, j'l'emport'rai donc sur lui.
J'ai la ferme, bientôt je vais avoir la femme :

Il en enragera dans l'ame ;
Tant mieux. Je rabattrai son caquet étourdi.
Allons chercher d'abord...

S C E N E XIV.

N I C O D E M E , C O L I N .

C O L I N .

Où vas-tu donc si vite ?

N I C O D E M E .

Je vais... Toi-même d'où viens-tu ?
L'as-tu trouvé ?

C O L I N .

Quoi ?

N I C O D E M E .

Le mouton perdu.

C O L I N .

Ma foi, je n'ai tenté qu'une vainne poursuite.
Dans les champs, dans les bois, j'ai cherché, j'ai
couru,
J'ai demandé par-tout; personne ne l'a vu.

C

NI-

LA CLOCHE TTE,

N I C O D E M E , *le raillant.*

Vous êtes mal adroits, vous autres.
Si je m'y mets, je gage le trouver.

C O L I N .

Moi je gage que non.

N I C O D E M E .

Moi je veux vous prouver
Que mes secrets valent mieux que les vôtres.

C O L I N .

Tant mieux ; c'est ce qu'il faudra voir.

N I C O D E M E .

Adieu, bon jour.

C O L I N .

Adieu.

S C E N E XV.

COLIN , seul , le regardant aller.

LE pauvre sire ,

A mes dépens , croit se donner à rire .

(Il tire de sa poche la clochette de
l'agneau qu'il a détachée.)

Ce qu'il cherche est en mon pouvoir ;

Et c'est lui qui , dans son espoir ,

En croyant me tromper , s'abuse .

(Par réflexion.)

Pour

Pour un cœur bien épris, cruelle extrémité !

Il faut attendre de la ruse

Ce que mon tendre amour a si bien mérité !

Qu'importe, après tout, quand on aime,
A quel prix on obtient un bonheur qui nous fuit ?
Profitons du moyen, puisqu'il s'offre lui-même,
D'enlever Colinette au sot qui la poursuit.

Le voici, je crois, qui s'avance.

Il cherche, à droite, à gauche. Il a l'air interdit.
Pour l'entendre jaser & savoir ce qu'il pense,

Ecoutons sans faire de bruit.

S C E N E XVI.

N I C O D E M E , C O L I N , *caché.*

N I C O D E M E .

R E C I T A T I F .

Hélas ! tout est perdu,

Ma proie est échappée. O malheur imprévu !

Rien n'li manquoit dans la cachette

Où je l'avois mis prudemment.

Je ne scais pourquoi ni comment

Il est sorti de sa retraite ;

Ou de l'en détourner, quelqu'un a pris le soin...

(Colin sonne la Clochette dans la coulisse.)

Chut... chut... j'entends la petite clochette,

Le petit mouton n'est pas loin.

(Nicodeme prêtant l'oreille.)

Ecoutons... (a) Justement.

Oui; c'est lui... (b) Je l'entend. (c)

(Nicodeme imite avec la voix le son de la clochette.)

Drelin , drelin , drelin .

(Il parcourt le Théâtre.)

Mais je le cherche en vain. (d)

D U O.

N I C O D E M E.

Je l'entends encore.

Où s'est-il fourré ?

(Il entre dans la première coulisse à gauche.)

COLIN entre sur le Théâtre par la quatrième à gauche.

Ah ! pauvre pecore ,

Je t'attraperai.

(Il sort par la quatrième à droite.)

NICODEME , sortant de la première à gauche,

Petit agnelet ,

Petit moutonnet.

(Il passe derrière le bosquet.)

COLIN , au milieu du Théâtre.

Pour nous divertir ,

Faisons-le courir .

(Il se sauve vers le fond du Théâtre.)

N I C O D E M E , rentrant .

Il s'moque , je pense .

Quelle manigance ?

Quand

(a) Colin caché , sonne la clochette.

(b) Colin sonne.

(c) Colin sonne encore .

(d) Colin sonne .

Quand j'crois l'attraper,
Il s'çait m'échapper. (a)

(Il sort pour aller derrière la toile, du côté droit.)

COLIN, rentre sur le Théâtre par la gauche.

De ton stratagème,
Mon cher Nicodeme,
Je profiterai,
Ou je ne pourrai.

(Il passe derrière la masure, & sonne.)

NICODEME, revient au milieu du Théâtre.

C'est pis qu'un lutin.
Je me lasse enfin. (b)
De cette masure
Le son paroît v'nir.

COLIN, se montre derrière Nicodeme, & le suit pas à pas.

Vas-y. Je t'affûre,
Je sçaurai t'y t'nir.

(Nicodeme entre dans la masure, Colin l'y enferme.)

D U O .

NICODEME, en dedans. COLIN, en dehors.

Qu'est qu'cest donc qu'ça ?	Il est bien là.
(bis.)	Il s'y tiendra.
J'suis en prison !	Demeure coi ;
Ouvrez-moi donc.	L'agneau sans toi
Veux-tu m'ouvrir ?	Se cherchera,
Veux-tu finir ?	Se trouvera.
Monsieur Colin !	Demeure là
Maudit Colin !	Jusqu'à demain.

NICODEME, dans la masure.

Monsieur Colin, trêve de badinage.

C 3

CO-

(a) Colin sonne.

(b) Colin sonne.

COLIN.

Reposez-vous, mon cher; vous devez être las.

NICODEME, *se battant contre la porte.*

Morgué, je vais faire tapage,
Et jeter la cahutte en bas.

SCENE XVII. & dernière.

NICODEME, *enfermé*, COLIN.
COLINETTE.

COLINETTE, *se croyant seule.*

J'AI beau chercher, rien ne s'offre à ma vue.
Ah! je l'ai perdu pour toujours.

COLIN, *à part.*

Colinette paroît. Que mon ame est émue!
De la clochette encor employons le secours.

(Il se cache dans un petit bosquet qui se trouve à sa gauche sur le Théâtre.)

COLINETTE.

Helas! que je suis malheureuse!

Tout s'est uni pour m'affliger.

De cette perte fâcheuse

Qui pourra me dédommager?

J'ai tant couru ... que je suis hors d'haleine ...

Comme moi, Nicodeme aura perdu sa peine ..,

Il n'ose plus se montrer à mes yeux.

Il craint de m'annoncer cette triste nouvelle,

Il m'abandonne ... eh bien! tant mieux;

Tout amant à présent me devient odieux.

NICO-

N I C O D E M E , *en dedans.*
Colinette!

C O L I N E T T E .

Je crois que c'est lui qui m'appelle.

N I C O D E M E , *criant.*

Colinette, délivrez-moi.

C O L I N E T T E , *se relevant.*

Qu'est-ce que cela signifie?

N I C O D E M E .

Délivrez-moi, je vous en prie.

C O L I N E T T E .

Mais où donc êtes vous?

N I C O D E M E , *criant très-haut.*

En prison, jarnigoi !

C O L I N E T T E .

En quel endroit?

N I C O D E M E , *fort haut.*

Ici. (Il frappe à la porte de la cabutte.)

C O L I N E T T E , *souriant.*

Quelqu'un a voulu rire.

N I C O D E M E .

Venez donc.

C O L I N E T T E .

vivement.

Je m'en vais ... attendez (a) ... je respire.

Mon agneau, mon ami, c'est lui... suivons ses pas.

Il est dans ce bosquet, je vais le saisir ... (b) ah !

(très-vif.)

C 4

C'est

(a) Colin dans le bosquet fait entendre la clochette.

(b) Elle fait un cri de surprise en trouvant Colin au lieu de l'agneau.

C'est vous qui l'avez pris ... vous avez la clochette ...
Qu'en avez-vous fait? ..

COLIN.

Calme-toi.

Il est en sûreté, n'en soit point inquiète:

Mais, je t'en prie, écoute moi.

(Il lui prend la main.)

COLINETTE, retire sa main.

Non, non.

COLIN.

Tu ne veux rien entendre!

Tu me réduis au désespoir ...

COLINETTE.

Point de discours, commencez par me rendre ...

COLIN.

Oui, vous l'aurez.

COLINETTE.

Je veux le voir.

COLIN.

Je vous réponds de lui, n'en soyez point en doute.

Assyez-vous.

COLINETTE, s'affied sur le gazon de
façon qu'elle lui tourne le dos.

Eh bien! parlez, je vous écoute.

COLIN.

Regarde-moi du moins ... ou reçois mes adieux.

Oui, si ton cœur est inflexible,

Si j'ai perdu l'espoir de te rendre sensible,

Pour la dernière fois tu me vois en ces lieux,

Dans les regrets je passerai ma vie;

Mais

COMEDIE LYRIQUE. 41

Mais tu ne seras pas plus heureuse que moi,
Quand tu fçauras un jour, malgré ta jalouſie,
Que toujouſrs fidele à fa foi,
Jamais mon cœur n'aima que toi.

NICODEME, dans la cabane.

Venez-vous ? .. je n'entends personne ;
Tout le monde ici m'abandonne ...
Est-ce que je n'pourrois pas trouver quelque moyen ?

COLINETTE.

Vous le dites ... dois-je vous croire ?

COLIN.

Oui, tu le dois, si tu me connois bien ;
Sur quoi peux-tu fonder tes reproches ? sur rien.

COLINETTE.

Ah ! sur rien ! j'ai bonne mémoire.
Et Lison ? ..

COLIN.

Quoi ! Lison ? faut-il te dire encor
Que Lison & Lucas, (peut-être avoit-il tort),
Prêts à s'unir tous deux par un doux mariage,
Ont eu querelle ensemble, & pour les accorder,
Tous leurs amis dans le village
M'ont prié de les seconder.
J'ai réussi ; l'Amour & tout ce qui le touche
A mon cœur, tu le fçais, fut toujours précieux ;
Et ... j'en ai l'aveu de leur bouche,
Par mes soins, dans huit jours, ils sont unis tous
deux.

Cet exemple, ma chere, est un modele à suivre ;
Pardonnons-nous tous deux, & que tout soit fini :

Sans toi Colin ne fçauroit vivre,
Crois-tu pouvoir vivre sans lui ?

COLINETTE, hésitant.

Vraiment! . . .

COLIN.

Acheve donc, je connois ta franchise.

COLINETTE.

Hélas! que veux-tu que je dise?

Mon silence t'en dit assez:

Ton repentir, s'il est sincère,

En ce moment désarme ma colere,

Et mes soupçons sont effacés.

NICODEME, paroissant par une lue
carné de la cabane.

Enfin j'en sortirai peut-être,
Quand je devrois, morgué, sauter par la fenêtre.

COLIN, à Colinette.

Quel bonheur! je suis enchanté.

Ne disputons que de tendresse,

D'amour, & de fidélité.

NICODEME, descendant par-dessus
le toit.

Doucement, t'nons-nous bien, un coup de maladresse,
Nous jetteroit sur le côté.

COLINETTE.

Je le veux bien.

COLIN.

Il est donc vrai, ma chere,

Que tu me rends ton cœur?

COLINETTE.

Oui, je te le promets.

NICO-

NICODEME, descendu.

Je ne trouve plus ma bergere.

C O L I N .

Et tu ne changeras jamais.

C O L I N E T T E .

Jamais.

NICODEME, s'approchant du bosquet
& voyant les amans.

Ah! palsangué, v'là bien une autre histoire!

C O L I N .

Et Nicodeme? ..

C O L I N E T T E .

Qui? cet amant suranné? ..

Quoi! tout de bon, tu t'es imaginé ...

Ah! tu ne m'as pas fait l'injure de le croire ...

NICODEME, à part, & les espionnant.

Fort bien, on dit ici de biaux vers à ma gloire.

C O L I N .

Non, & pour effacer ces soupçons odieux,
Pour te faire oublier l'outrage,
Que par son ridicule hommiae,
L'imbécille aujourd'hui faisoit à tes beaux yeux,
Donne-moi ...

C O L I N E T T E .

Quoi?

C O L I N .

De grace .. un doux baiser pour gage.

C O L I N E T T E .

Un baiser!

NICO-

NICODEME, *à part.*

Un baiser! s'arpedié, voyons ça.

COLIN.

Vous me refusez donc?

COLINETTE.

Sans doute.

NICODEME, *à part.*

Il le prendra,

Sais attendre que l'on lui donne.

(Colin embrasse Colinette.)

COLINETTE.

Colin! ..

NICODEME, *à part.*

L'y v'là, le malin corps!

COLINETTE.

Moderez un peu vos transports.

COLIN.

Tu boudes, rends le moi.

COLINETTE.

Non, non, je te pardonne.

Mais n'y retourne plus.

COLIN, *transporté.*

Ah! que je suis heureux!

NICODEME, *se montrant.*

C'est vrai, c'est vrai.

COLIN & COLINETTE.

C'est vous!

NICODEME.

La petite commere!

Et le mouton perdu, vous n'y pensez plus guère.

COLIN.

C O L I N.

C'est lui qui l'avoit pris.

N I C O D E M E.

Oui, mais t'as ben fait mieux:
Tu l'as trouvé toi ; que t'en semble ?

C O L I N.

Bon ! bon ! je n'ai pas tes secrets.

N I C O D E M E.

Va, va, j'ai ceux d'en voir plus que je ne voudrois.

C O L I N E T T E.

Eh ! qu'avez-vous donc vu ?

N I C O D E M E.

Qu'vous êt' fort ben ensemble,
Et qu'il n'veus manque plus que le tabellion.

C O L I N.

Ma chere amie, il a raison.

N I C O D E M E.

Pour moi, j'n'y prétends rien ; ma flamme est amor-
tie :

Mais la ferme après tout me dédommagera :
Dans quelque tems d'ici chacun de nous verra
Qui fait l'plus de profit d'une femme jolie,
Ou d'une bonne métairie.

C O L I N, à *Colinette*.

Ainsi donc, à demain.

C O L I N E T T E, hésitant.

Nous verrons.

C O L I N.

C'est tout vu.
Pen-

Pendant ces quinze jours, d'un bonheur attendu
 J'ai pensé voir frustrer mon esperance,
 Et je brûle d'impatience
 De reparer le tems perdu.

VAUDEVILLE.

NICODEME.

IL faut, m'a-t-on dit, quand on aime,
 Employer quelque stratagème :
 Mais il faut pour ça ben d'l'esprit.
 Colin, plus prompt & plus habile,
 A rendu ma ruse inutile,
 En la tournant à son profit.
 Par le secours de la clochette,
 Tout en faisant drelin, drelin, drelin, drelin,
 Au piège il a pris Colinette.
 Une autrefois je s'rai plus fin,
 J'attraperai Monsieur Colin.

COLIN.

L'amour quelquefois dans une ame,
 En langueur voit tomber sa flamme,
 Et s'endort au sein du bonheur :
 Un petit grain de jalousie,
 Le guérit de sa léthargie,
 Et lui rend sa premiere ardour.
 C'est pour l'amant une clochette
 Qui lui fait din, drelin, drelin, drelin, drelin !
 Aussi tôt son cœur s'inquiète ;
 Il se ranime & va grand train,
 Avec un tel réveil-matin.

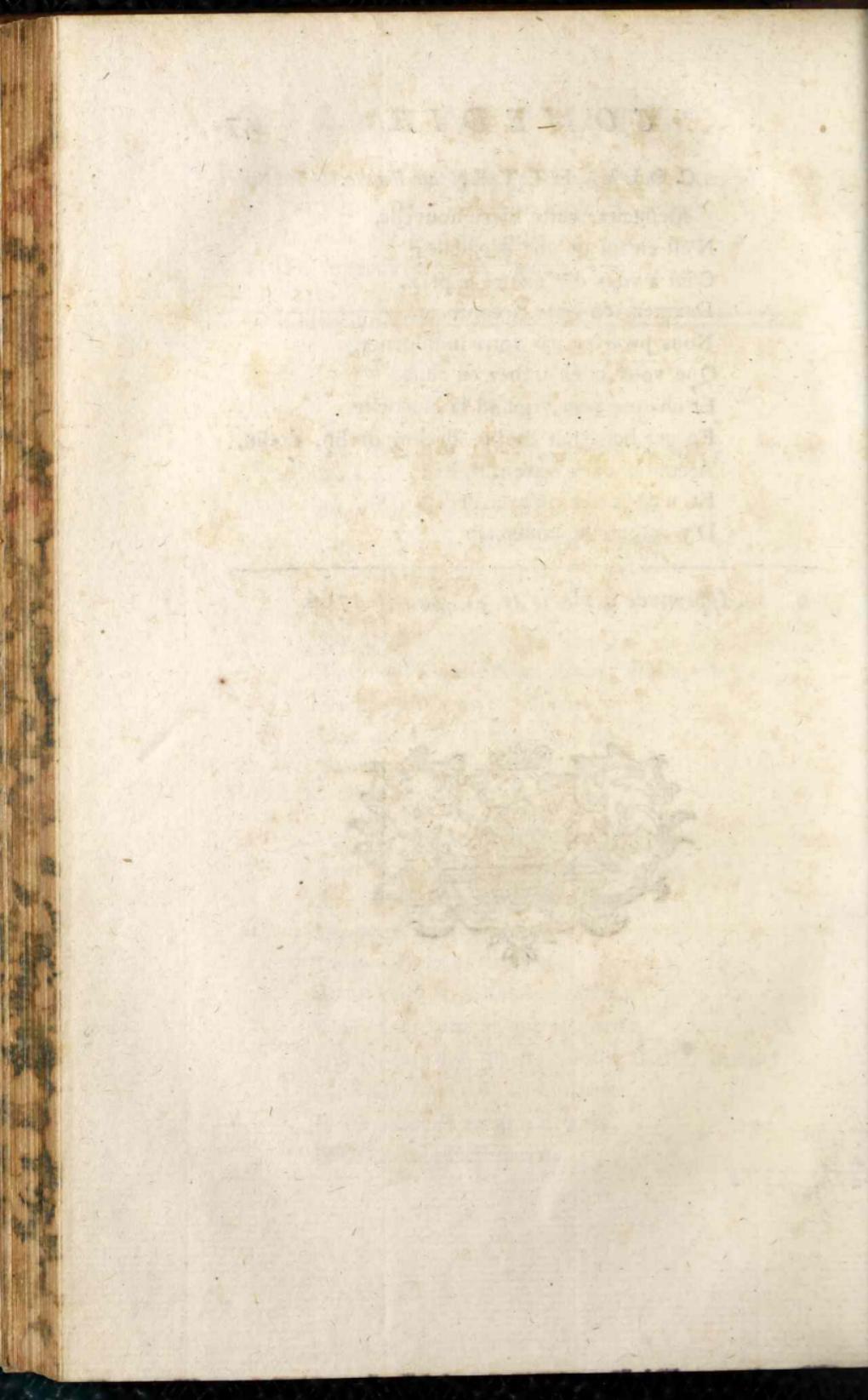
COLI-

C O L I N E T T E , *au Public.*

Messieurs, cette Pièce nouvelle,
N'est en soi qu'une bagatelle ;
C'est à vous d'y mettre le prix.
Daignez, en cette circonstance,
Nous prouver par votre indulgence,
Que vous nous traitez en amis ;
Et chaque jour, quand la clochette
En ces lieux fait drelin, drelin, drelin, drelin,
Accourez dans cette retraite ;
Et n'en sortez qu'avec dessein
D'y revenir le lendemain.

Approuvée à Paris le 31 Juillet 1766.





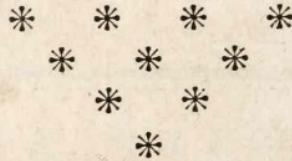
LE
PEINTRE AMOUREUX
DE SON MODELE,
COMEDIE
EN DEUX ACTES,

MESLE'E D'ARIETTES,
Parodiée dal Pittore Innamorato, Intermede Italien.

Par Mr. ANSE AUME.

La Musique de Mr. DUNY.

Représentée sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le Nov. 1767.



A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXVII.

Avec Permission du ROI.

XII

A C T E U R S.

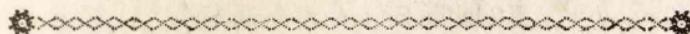
ALBERTI, *Peintre*, Mr. Casimir.
ZERBIN, *Eleve du Peintre*, Mr. De la Tour.
JACINTE, *vieille Gouvernante
d'Alberti*, Mad. Dartimon.
LAURETTE, *jeune fille, ai-
mée de Zerbin & d'Alberti*, Mad. Dinesi.

La Scene est dans la Maison d'Alberti.





LE PEINTRE AMOUREUX DE SON MODELE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Cabinet d'un Peintre.

On y voit deux Tableaux posés sur un chevalet, l'un plus petit sur lequel Zerbin travaille.

SCENE PREMIERE. ALBERTI, JACINTE, ZERBIN.

ALBERTI, à Zerbin.

ARIETTE.

O h ! pour le coup !
Je perds patience,
Tant de négligence
Me met à bout.

A 2

J'ai

J'ai beau t'instruire,
 J'ai beau te dire
 Soir & matin,
 Zerbin, Zerbin,
 Ce n'est qu'à force d'étude,
 Et du travail le plus rude,
 Qu'un Peintre fait son chemin;
 Zerbin, Zerbin,
Me laisse parler en vain.
 Encore ?
 Mais ce n'est pas cela :
 Pécore ?
 Que diable fais-tu là ?
 Crois moi, va prendre un rateau,
 Et laisse là ton pinceau :
 Oui, dans ta main un rateau,
 Conviendroit mieux qu'un pinceau.

N'est-ce pas une honte à l'âge où je vous voi ?

J A C I N T E.

Eh ! bien, il fera mieux ; calmez cette colere.

Z E R B I N.

Mais ce n'est pas ma faute.

A L B E R T I.

Est-ce la mienne à moi ?

J A C I N T E.

On ne fait pas toujours ce que l'on voudroit faire.

Allez, mon fils, allez à votre affaire.

Vous devriez être déjà parti.

A L B E R T I.

A propos, si dans mon absence,
 On amenoit ici

Cette

Cette jeune Beauté que j'attends aujourd'hui,
Pour servir de modèle au Tableau que voici,
Pour la bien recevoir, qu'on fasse diligence.

JACINTE.

Vous serez satisfait de mon obéissance.

Alberti sort.

SCENE II.

JACINTE, ZERBIN.

ZERBIN.

Le Seigneur Alberti devient bien déplaisant,
Il ne parle plus qu'en grondant.

JACINTE.

ARIETTE.

Le moyen de faire autrement !
Avec un soin extrême,
Il cultive votre talent,
Il se donne bien du tourment,
Et vous êtes toujours le même :

Indolent,
Nonchalant,
Ricanant,

Sans propos, sans ménagement.
Pour vaincre votre paresse,
C'est en vain qu'il vous presse;
Vos progrès n'en sont pas moins lents.
Ah ! ah ! que la jeunesse,

6 LE PEINTRE AMOUREUX

Connoit bien peu le prix du tems !

Le moyen de faire autrement ! &c.

A quoi penfiez-vous donc ?

Z E R B I N.

Du mieux qu'il m'est possible,

Je vous écoute.

J A C I N T E.

Non, vous avez l'air distrait.

Vous soupirez ! je fçais votre secret ,

Oui, vous avez le cœur sensible.

Peut-on fçavoir pour quel objet ?

Z E R B I N.

Je ne le connois pas moi-même.

J A C I N T E.

Vous ne le connoissez pas ?

Z E R B I N.

Non.

J A C I N T E.

Ah ! le pauvre garçon !

Aimer, & né fçavoir où prendre ce qu'il aime,

C'est avoir du guignon.

Z E R B I N.

A R I E T T E.

Me promenant près du logis ,

Sans y songer ,

Mon cœur fut pris ,

Mon pauvre cœur , mon pauvre cœur ,

Sans

Sans y songer,
 Mon cœur fut pris,
 Sans y penser
 Mon cœur fut pris.
 Certaine mine,
 Fine,
 Au déclin du jour,
 Me guettoit à la sourdine
 Pour me jouer ce beau tour !
 Mon pauvre cœur, mon pauvre cœur,
 Sans y songer,
 Mon cœur fut pris ;
 Sans y penser,
 Mon cœur fut pris.
 Bouche appétissante,
 Taille élégante,
 Petit pied mignon,
 Petit œil fripon ;
 Sans ce qu'elle a,
 Par ci par là,
 Mon pauvre cœur
 Sondain fut pris,
 Ah, ah ! mon cœur fut pris.
 Mon pauvre cœur,
 Sans y songer,
 Mon cœur fut pris,
 Sans y penser,
 Mon cœur fut pris.

J A C I N T E.

AIR. Je ne vous ai vu qu'un seul petit moment.

Quoi ! pour l'avoir vûe un seul petit moment,
 Vous voilà déjà tout je ne scais comment.
 C'est comme un coup du sort; mais la chose est croyable,
 Une rare Beauté sans doute est bien capable,
 D'allumer tout à coup les feux les plus ardens.
 Je me souviens encor que dans mon jeune tems...

8 LE PEINTRE AMOUREUX

Z E R B I N , ironiquement.

Vous deviez étre fort aimable.

J A C I N T E .

Mais ne pensez pas rire, on a parlé de moi.

A quatorze ans, j'étois, ma foi,

Un morceau digne d'un Roi.

A R I E T T E .

Quand j'étois jeunette ,

Fillette ,

J'étois assez drolette ,

Gentillette ,

J'avois plus d'un amant ,

Qui m'aimoit tendrement .

L'un me disoit : Jacinte , Jacinte ,

N'ayez aucune crainte ;

Je veux faire votre bonheur .

L'autre disoit , ma Reine ,

Sois sensible à ma peine ;

Prend pitié de ma langueur ;

Cher petit cœur .

Mais moi toujours fiere ,

Sevère ,

A tous ces beaux Messieurs ,

Je repondois sans faire l'innocente ,

Je suis votre servante ;

Cherchez fortune ailleurs .

Je ne fais pas comment

Cela se pouvoit faire :

Mais sans effort de ma part ,

Sans art ,

Sans fard ,

J'avois le don de plaire .

ZER-

Z E R B I N.

Vous en avez encor de beaux restes.

J A C I N T E.

Fi donc !

Vous ne voyez rien, mais si j'étois aussi belle,
Que je le fus jadis,

Z E R B I N.

Eh bien ?

J A C I N T E.

Notre patron

Pourroit se dispenser de chercher un modèle
Pour peindre des Venus, des Nymphes....

Z E R B I N.

Le voici.

J A C I N T E.

Comment, sitôt ! (*à Alberti.*) Avez-vous réussi ?

S C E N E III.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN.

A L B E R T I.

AIR. *Réveillez-vous, Belle endormie.*

Près d'ici, j'ai trouvé la Belle
Dont on m'a fait tant de récit ;
Je présume au moins que c'est elle,
Sur mes pas quelqu'un la conduit.

Il ne doit point tarder, je la vois qui s'avance.

SCENE IV.

ALBERTI, JACINTE, ZERBIN,
LAURETTE, voilée, conduite
par une Duegne.

ALBERTI, à Laurette.

Vous êtes attendue avec impatience,
Venez, ma chère Enfant, venez, ne craignez rien.
à la Duegne.

Vous, sur son sort soyez tranquille,
Comptez qu'elle est ici comme en un sûr azyle,
Jacinthe en aura soin, elle sera très-bien.

à la Duegne.
On m'a dit votre nom, c'est Laurette, je pense.

LAURETTE.

Oui, Monsieur.

ALBERTI.

Cet air doux, ce son de voix flatteur,
Tout prévient en votre faveur.
Vous tremblez....

JACINTE.

Nous aurons bientôt fait connoissance:
Oui, vous êtes, ma Fille, avec de bonnes gens.

ALBERTI.

Mais ce voile à nos yeux vous cache trop longtems.
Jacinthe ôte le voile de Laurette.

AL-

ALBERTI.

AIR. *Je vous adore.*

Ah ! qu'elle est belle !
Qu'elle a d'appas !

ZERBIN, *reconnaisant sa Maîtresse.*

O Dieux ! c'est elle :
Je ne me trompe pas.
C'est elle-même,
Oui, je revoi
L'objet que j'aime,
Quel plaisir pour moi ?

ALBERTI.

Ah ! qu'elle est belle !
Qu'elle a d'appas !

ZERBIN.

Oui, oui, c'est elle,
Je ne me trompe pas.

ALBERTI, *à part.*

Si cette gentille personne
Pouvoit m'aimer, que je serois heureux !

JACINTE.

Je crois, Dieu me pardonne,
Qu'il en est amoureux.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Oui, je vois bien que déjà
Il en tient pour la Belle ;
Mais qu'est-ce qu'il en fera ?
Pauvre cher homme, il en a

Dans l'aile.

(trois fois.)

AL-

ALBERTI, *à part.*De ces deux importuns tâchons de me défaire ;
(Haut.)

Votre présence ici n'est pas fort nécessaire.

Jacinte, allez vous-en là-haut,
Pour cette belle enfant préparer ce qu'il faut.JACINTE, *à part.*

Ouais, notre homme déjà demande du mystère !

ALBERTI, *à Zerbin.*Et vous qui restez là planté comme un piquet,
Allez à votre ouvrage.ZERBIN, *à part.*

Hélas !

JACINTE, *à Zerbin.*

Laisssez-moi faire.

*haut.**bas.*

Allons, Zerbin. Allons nous mettre au guet.

SCENE V.

ALBERTI, LAURETTE.

ALBERTI.

Enfin nous voici seuls.

LAURETTE.

Avez-vous à me dire
Quelque chose ?

AL-

ALBERTI.

Moi... non... à part, Je souffre le martyre.

LAURETTE.

Que me voulez-vous donc?

ALBERTI.

Laurette, vos appas...

LAURETTE.

Sont peut-être au-dessous de ce que l'on en pense.

ALBERTI.

Que dites-vous?... Si je me plains, hélas!

C'est qu'ils passent mon esperance.

Oui, ces appas charmans, pour moi si dangereux;
Par un pouvoir secret, que moi-même j'admire....

LAURETTE.

Je ne vous entendis pas.

ALBERTI.

Il faut s'expliquer mieux;

ARIEtte.

De l'Amour je bravois l'empire;
 Mais pour me réduire
 Sous ses loix,
 C'est de vous qu'il a fait choix.
 Je vous aime, belle Laureute:
 Et loin que je regrette,
 La liberté que je perds,
 Trop charmé de ma défaite,
 Je vole au devant de mes fers.

AIR: *L'honneur dans un jeune Tendron.*

Vous m'entendez!

LAURETTE.

Oui-da, très-bien.

AL-

14 LE PEINTRE AMOUREUX

ALBERTI.

Et vous ne me répondez rien !
Expliquez vous avec franchise.

LAURETTE.

Je le voudrois ; mais, entre nous,
Que voulez-vous que je vous dise ?
Mon cœur ne me dit rien pour vous.

ALBERTI.

Si vous voulez l'aider, il parleroit peut-être.
Allons, accordez-moi ce généreux secours.
Il y va du repos, du bonheur de mes jours.

LAURETTE.

ARIETTE.

Un instant a fait naître
L'ardeur que vous faites paroître ;
Un instant peut-être,
La fera mourir.

Semblable aux feux follets qui brillent dans la nue ;
A peine frappent-ils la vue
Qu'on les voit s'évanouir.

Un instant, &c.

ALBERTI.

Ah ! jugez mieux du tendre sentiment,
Qui pour vous m'intéresse.
Je vous aime, il est vrai, d'aujourd'hui seulement :
Mais je jure à vos pieds de vous aimer sans cesse.

LAURETTE.

à part.

Le pauvre homme promet plus qu'il ne peut tenir.
haut.
Ah ! laissez-moi, votre foiblesse,
Pour

Pour vous, me fait rougir.
 Eh ! que fera donc la jeunesse,
 Si l'âge & la raison ne peuvent vous guérir ?

A L B E R T I.

AIR : *Quand on a prononcé.*

Cessez de m'opposer une vainc défaite ;
 La raison même veut que j'adore Laurette.
 Quand tous les cœurs soumis brûlent pour vos attraits,
 Le mien seul pourroit-il échapper à leurs traits ?
 Ne diffère donc plus, Laurette, ma chere ame,
 De répondre à ma vive flamme.
 A ce charmant retour mets le prix que tu veux,
 Ton propre sort dépend du succès de mes vœux.

A R I E T T E.

La fortune se présente ;
 Hâte toi de la saisir.
 Considere , ma Charmante,
 De quels biens tu vas jouir.
 Tu feras ici Maîtresse ,
 On t'obéira sans celle ,
 Tes desirs feront ma loi.
 Une table bien servie ,
 Bal , Concerts & Comédie ,
 Diamans , argenterie ,
 Tout cela sera pour toi.
 Comme une Dame importante ,
 En Carosse triomphante ,
 Tu rouleras .
 On t'admirera ,
 On t'applaudira .
 Chacun dira ,
 La voilà , la voilà ,
 Ah ! quel plaisir ce sera !

AIR :

16 · LE PEINTRE AMOUREUX

AIR: *Je suis réveillé par mes peines.*

La belle main! qu'elle me tente!
Que je voudrois bien la baisser!

LAURETTE.

Fi donc! quelle humeur pétulante!
Rien ne peut vous en imposer.

ALBERTI.

Ah! que ce sont de sûres armes,
Pour mettre un Amant sous ses loix,
De joindre à des yeux pleins de charmes,
Des graces jusqu'au bout des doigts!

Il lui baise la main.

Mais je jure à vos pieds de vous aimer sans cesse.

D U O.

LAURETTE.

Vous m'aimez donc bien tendrement?

Et vous serez toujours constant?

Je plains votre tourment.

Mais j'y fais un remede.

Non, non, non, non.

Du mal qui vous possède,

Je ne puis vous guérir,
L'amour qui vous enflamme,

A fait trop de progrès:

Cette ardeur dans votre ame
Ne durera jamais.

ALBERTI.

Bien tendrement.

Toujours constant.

Quoi! tu plains mon tourment?

Laurette est le remede.

Si, si, si, si.

Veux-tu me voir mourir?

L'amour pour toi m'enflame,

Il fait trop de progrès:

Cette ardeur dans mon ame
Ne s'éteindra jamais.

SCENE

SCENE VI.

ALBERTI, JACINTE, LAURETTE,
ZERBIN.

QUATUOR.

JACINTE.

Courage.

ALBERTI.

J'enrage,
Morbleu, quel embarras!

JACINTE.

Ne vous retenez pas,
Et prenez vos ébats.

ZERBIN,

Ne vous retenez pas,
Et prenez vos ébats.

LAURETTE.

Voici bien du fracas.

JACINTE.

C'est pour vous qu'on la garde.

ALBERTI.
Taisez-vous, babillardre.

JACINTE.

C'est pour vous que l'on garde
Un tendron si charmant.

ZERBIN.
Mais elle me regarde.

LAURETTE.
Mais l'autre me regarde.

B

TOUS

18 LE PEINTRE AMOUREUX

TOUS DEUX.

Bien attentivement.

ALBERTI.

C'est, c'est que j'examine sa main.

JACINTE.

Oui, Monsieur examine.

LAURETTE.

Ma main !

ZERBIN.

Ah ! ah ! le tour est fin.

JACINTE.

Sa main !

LAURETTE.

Ma main !

ALBERTI.

Et oui, sa main,
J'examine sa main.

LES AUTRES.

Ah ! ah ! le tour est fin.

LAURETTE.

Il examine
Ma main !

JACINTE.

Zerbin,
Sa main !

ZERBIN.

Sa main !

ALBERTI.

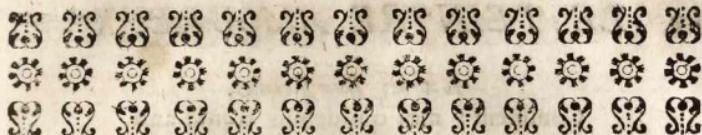
Et oui, sa main,
J'examine sa main.

LES AUTRES.

Ah ! ah ! le tour est fin.

Ils sortent.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LAURETTE, *seule.*

A R I E T T E.

D e l'Amour je sens la flamme,
Et ses traits percent mon ame;
Mais une crainte m'épouvante,
Dans cette ardeur qui m'enchanto,
Oui, Zerbin est mon affaire,
Il est jeune, il sc̄ait me plaire.
Quel plaisir, s'il m'aime bien !
Quel tourment, s'il n'aime rien !
De l'Amour, &c.

S C E N E II.

LAURETTE, JACINTE.

JACINTE, *à part.*

J e n'en puis plus douter, il a perdu l'esprit,
Le démon de l'amour a troublé sa cervelle,
Il ne sc̄ait tantôt plus ce qu'il fait, ce qu'il dit.

Sçachons un peu si cette Belle
N'autoriseroit point l'espoir qui le séduit.
Si dans cette maison elle prenoit racine,
Avec raison j'en serois fort chagrine.

A I R: *Des Pendus.*

Comment ! moi qui depuis trente ans
A mon gré régle tout céans,
Dois-je, du rang de gouvernante,
Descendre à celui de servante ?
Non, pour éviter ce malheur,
Tâchons de lire dans son cœur.

à Laurette.

Vos yeux ici font du ravage.

L A U R E T T E.

En vérité, je n'en scias rien.

J A C I N T E.

En vérité, je le scias bien.

Mais c'est le droit de votre âge.

Le Maître & l'Elève pour vous,
Font éclater les transports les plus doux.
Pour tous les deux êtes-vous insensible ?
Je puis vous obliger, parlez sans vous gêner.

L A U R E T T E.

Ils m'aiment, dites-vous ?

J A C I N T E.

Pourquoi tant s'étonner ?

Est-ce donc la chose impossible ?

ç'a, quel sera l'amant heureux ?

L'un est riche, mais il est vieux,

D'un esprit ombrageux, bizarre, insociable :

L'autre n'a rien, mais il est fort aimable,

Jeune, & sur-tout bien amoureux.

L A U R E T T E.

A R I E T T E.

Dans le badinage,

L'amour se plaît,

Comme un enfant qu'il est,

Sous

Sous ses loix si jamais il m'engage,
Ce sera par la gaieté,
Je veux trouver dans l'esclavage,
Tous les agréments de la liberté.

JACINTE.

AIR: *Je ne veux aimer que Colin.*
Ah ! vous aimez l'amour badin ;
C'est fort bien fait, choisissez Zerbin.
Il est joyeux, vif & mutin,
Comme tous les gens de son âge.

De chagrin
Il fait jusqu'à l'image.
Ah ! vous aimez l'amour badin :
C'est fort bien fait, choisissez Zerbin.

ARIETTE.

Prenez, ma fille,
Prenez Zerbin :
C'est un bon drille,
Un vrai lutin.
Notre vieux maître,
Attend peut-être,
De son amour,
Quelque retour ;
De son martyre,
Vous devez rire ;
D'un tel époux
Que feriez-vous ?
Dans le bel âge,
Quand on s'engage,
C'est le plaisir,
Qu'il faut choisir.
Dans la vieillesse,
La beauté cesse,
Faute de mieux,
On prend un vieux.
Prenez, ma fille, &c.

LAURETTE.

Si j'étois sûre de sa foi.

JACINTE.

Si vous en étiez sûre ! hé ! quoi ?

En êtes-vous encore à scavoir s'il vous aime ?

Vous allez dans l'instant l'apprendre de lui-même.

SCENE III.

LAURETTE, JACINTE,
ZERBIN.

JACINTE, à Zerbin.

à part.

Approchez ; il a l'air d'un Amoureux transi,

haut.

Venez défendre votre cause.

à Laurette.

Que vois-je ? vous tremblez aussi !

L'amour est une étrange chose !

Est-ce moi qui vous gêne ? Ah ! mes pauvres enfans,
Je voudrois, de bon cœur, vous voir tous deux contents.

ZERBIN.

AIR : *Le fameux Diogene.*

Je voudrois, mais je n'ose,

Vous dire quelque chose.

JACINTE, *bas à Zerbin.*

Parle donc, ne crains rien :

Tu la feras bien aise.

ZERBIN.

C'est, né vous en déplaisir,

Que je vous aime bien.

AIR :

AIR: *Dites la belle le voulez-vous ?*

L'Objet de mes vœux les plus doux,
Dites, la Belle, le voulez-vous ?
Seroit d'être un jour votre Epoux.
Que votre cœur prononce,
Dites la Belle, le voulez-vous ?
J'attends votre réponse.

LAURETTE.

Ma réponse !

ZERBIN.

Pourquoi faire ainsi la farouche ?
Les momens nous sont chers, si mon amour vous
touche,
Laurette un mot de votre bouche.

LAURETTE.

ARIETTE.

Mon trouble & mon silence
Vous en disent assez !
Je vois, sans répugnance,
Votre Amour, vos soins empressez;
Je crains même votre inconstance;
Mais si votre cœur
Est tel que je le pense,
Expliquez en votre faveur,
Mon trouble & mon silence.

ZERBIN.

Vous doutez de mes sentimens !

LAURETTE.

Non, je vous crois sincére :
Mais qui me répondra de votre caractère ?
On m'a dit que les jeunes gens
Etoient si trompeurs, si méchans,
Ne leur ressemblez pas, si vous voulez me plaire.

Z E R B I N.

A R I E T T E.

Cette crainte délicate,
Me flatte,
Elle assure mon bonheur.
Mais dissipéz ces allarmes,
Vos charmes,
Vous répondent de mon cœur.

J A C I N T E.

Et moi qui le connois, j'en puis répondre aussi.
Qu'entends-je ? C'est la voix du Seigneur Alberti.
Sauvez-vous, laissez-moi l'attendre.
Il cherche l'Objet de ses vœux :
Mais il le cherche en vain, je vais si bien m'y prendre,
Que même en le perdant, il va se croire heureux.
Laurette & Zerbin sortent. Alberti entre.

S C E N E IV.

A L B E R T I, J A C I N T E.

A L B E R T I, *inquiet.*

E n quels lieux est-il donc ?

J A C I N T E.

Qui, Laurette ?

A L B E R T I.

Non ... Zerbin.

J A C I N T E.

A quoi bon vouloir dissimuler ?

Croyez-vous me cacher votre flamme secrète ?

Dans vos soupirs je la vois s'exhaler.

A L B E R -

ALBERTI.

Tu te mocques de moi.

JACINTE.

Vous vous mocquez vous-même,
Malgré vous je découvre, au fond de votre cœur,
Les transports étouffés de votre folle ardeur.

ALBERTI.

Hé ! bien, il est trop vrai, Jacinte, oui, je t'aime,
Je l'adore.

JACINTE.

Fort bien. Hé ! que prétendez-vous ?

ALBERTI.

L'épouser.

JACINTE.

Hem, plaît-il ?

ALBERTI.

Devenir son Epoux.

JACINTE.

AIR : *Quel mystère.*

Sans mystère,

S'il m'est permis de vous parler,

Je suis sincère,

Cette affaire,

Pour vous, Monsieur, me fait trembler.

Peut-on songer,

Si vieux à s'engager,

Avec une fille légère,

Qui va se rire de vous,

Quand vous serez son Epoux ?

Sans mystère,

S'il m'est permis de vous parler,

Je suis sincère,

Cette affaire,

Pour vous, Monsieur, me fait trembler.

26 LE PEINTRE AMOUREUX

ALBERTI.

Mais pourquoi prétends-tu
Qu'elle manque de vertu ?
A son cœur ingénau,
Tout amour est inconnu.
Elle m'a su charmer,
Elle peut m'aimer,
Du moins je l'espére.

JACINTE.
Croyez moi sans mystère, &c.

ALBERTI.

Tu la connois bien peu pour en parler ainsi.

JACINTE.

La connoissez-vous mieux pour être si hardi ?
J'ignore, au fond, ce qu'elle pense,
Mais je mettrois ma main au feu,
Que vous payerez les frais de votre extravagance.
Vous m'en direz des nouvelles dans peu.

ARIETTE.

Si c'est une Coquette,
Pour fournir sa toilette,
Vos écus danseront,
Nombre d'amans viendront,
Chez vous s'établiront,
Gentils Abbés qui minauderont,
En fredonnant la chansonnette,
Petits Commis qui mentiront,
Gens de finance au ventre rond,
De toutes parts affligeront,
La Poulette.
Et peut-être la croqueront,
Et puis gare, gare l'aigrette,
Pour votre front.
Si la Belle trop sage,
Résiste à cet orage,

Et

Et ne fait pas naufrage,
 Comme tant d'autres font.
 Pour peu qu'un rien la blesse,
 Cette vertu diablesse,
 Dans votre maison,
 Fera sans cesse
 Grand Carillon.
 Une Coquette,
 Gare l'aigrette, gare l'aigrette,
 Petits Commis qui mentiront,
 Gentils Abbés qui minauderont,
 Gens de finance au ventre rond,
 De toutes parts assiegeront,
 La poulette,
 Peut-être la croqueront.

A L B E R T I.

Des malheurs que pour moi ta frayeur envisage,
 Je scaurai bien me garantir.

Laurette est fort douce, elle est sage;
 Et quand cette vertu voudroit se démentir,
 Je suis bon pour l'y retenir,
 Du matin jusqu'au soir dans sa chambre enfermée.

J A C I N T E.

L'admirable projet ! vous m'en voyez charmée,
 Ma foi, vous me tromperez fort,
 Si vous n'êtes en tout dupe de l'avanture.
 Dans la plus exacte clôture,
 Conservez ce rare trésor,
 Joignez à des barreaux une triple serrure,
 Si ce n'est assez d'un, mettez quatre verroux,
 Vous n'en serez pas moins ce que sont les jaloux.

A L B E R T I.

A R I E T T E.

Hé ! bien, ton zèle
 Me répondra de la Belle:

Tou-

28 LE PEINTRE AMOUREUX

Toujours en sentinelle
Tu veilleras sur elle.

JACINTE,

Moi !

ALBERTI.

Toi.

JACINTE.

Nenni, ma foi.

ALBERTI.

Pourquoi ?

JACINTE.

Non, non, pour cet emploi,
Ne comptez pas sur moi.

ALBERTI.

Mais si je t'en prie.

JACINTE.

Folie !

Quand vous m'offririez tous vos biens,
Je vous laisserai seul écarter la tempête.
Argus avec dés yeux qui valoient bien les miens,
A ce métier perdit la tête.

ALBERTI.

Mais, mais si je le veux ?

JACINTE.

A d'autres.

Vous avez vos vouloirs, & nous avons les nôtres.

Je ne veux point vous atrapper :
Mais si vous achievez cette entreprise folle,
Je vous le dis, comptez sur ma parole,
J'aiderai moi-même à vous tromper.

Elle sort.

SCE-

SCENE V.

ALBERTI, *seul.*

Si j'en suis quitte pour la peur,
J'aurai, ma foi bien du bonheur.

Comme elle me le dit, elle est femme à le faire.
Hé! bien, après cela, franchirai-je le pas?
N'est ce point trop risquer? morbleu quel embarras!
L'Amour & la raison me disent le contraire.

ARIETTE.

Maudit amour, raison severe,
A qui des deux dois-je céder?
Montrez-moi donc ce qu'il faut faire,
Et tâchez de vons accorder.

L'une me dit arrête,
Arrête.

Le repentir suivra la fête :
L'autre à son tour me fait la loi,
Et m'y ramene malgré moi,
Maudit amour, &c.

J'espere que le tems sera favorable;
Lui seul peut de mon sort adoucir la rigueur,
Et me faire oublier un Objet trop aimable,

Ou bien m'en rendre possesseur.

En attendant prenons courage,
Et tâchons, s'il se peut, de finir mon ouvrage.

Holà, quelqu'un. Approchez ce tableau, (*)
Faites venir Laurette: avec un tel Modele,
Mon pinceau va produire un chef-d'œuvre nouveau,
Jamais Venus n'aura paru plus belle.
C'est elle.

SCE-

(*) On apporte sur le Théâtre un grand Tableau posé sur un chevalet.

SCENE VI.

ALBERTI, LAURETTE, & ensuite ZERBIN.

ALBERTI, à Laurette.

Venez vous asseoir.

L'air gai, la tête droite, imaginez-vous voir
 Votre Amant: il faudroit, ma chère,
 Mettre un peu plus de feu, d'amour dans vos regards;
 C'est Venus que je peins, recevant le Dieu Mars.

De la Déesse de Cythere,

Prenez le tendre caractère.:

Vous l'imitez si bien par le talent de plaisir.

ARIETTE.

Chere Laurette,
 Je te le répète,
 Rien n'efface tes traits.
 Si je pouvois rendre tes attraits,
 Comme ils sont gravés dans mon ame,
 Jamais tableau,
 N'auroit été plus beau.

Zerbin entre & se tient caché
derrière Alberti.

à part.

Mais, mais, je crois qu'elle s'enflamme:
 Ses yeux se fixent sur moi.

baut.

Quel mouvement t'agit?

Laurette & Zerbin
font des signes.Chere petite,
Ton cœur palpite.

Quel

Quel feu brille dans tes yeux !
Bon, bon, c'est comme je le veux ...

De mieux en mieux ...

Ah ! Friponne,

Tu soupires, Mignonne.

Tien,

Mon cœur soupire avec le tien.

à part.

Par ma foi,

Son âme,

S'enflamme,

Zerbin passe à côté de Laurette derrière le Tableau où il reste caché.

Et je crois que c'est pour moi.

haut.

L'attitude est charmante,

Excellente ;

Encor plus tendrement,

Plus amoureusement,

Les yeux mourans ... elle m'aime,

Oh, oh, plaisir extrême !

Non, je ne puis tenir en place;

Il faut que je l'embrasse.

En se levant il voit Zerbin qui baise la main de Laurette.

Ah ! Dieux ! que vois-je là ?

LAURETTE, *en riant.*

Pour rendre le Tableau parfait,

Vous pourriez de Vulcain y placer la figure.

ALBERTI.

Ah ! pour me faire cette injure,

Laurette, que vous ai-je fait ?

à Zerbin.

Toi, tu me le payeras. Oui, qu'à l'instant je meure,
Si je ne m'en souviens. Sors d'ici tout à l'heure.

LAU-

LAURETTE.

En ce cas je m'en vais avec lui.

ALBERTI.

Cœurs ingrats !

SCENE VII. & dernière.

ALBERTI, LAURETTE, ZERBIN,
JACINTE.

JACINTE, accourant.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient tant de fracas.

ALBERTI.

Jacinte, qui pourroit le croire ?

JACINTE.

Quoi donc ?

LAURETTE.

Vous allez voir ...

ALBERTI.

L'action la plus noire.

J'ai surpris dans l'instant le traître à ses genoux,
Qui lui bafoit la main.

JACINTE.

Non, non, détrompez-vous.

C'est qu'il l'examinoit, je gage.
Demandez-lui plutôt.

ALBERTI.

J'enrage.

JACIN-

JACINTE.

Vous avez su tantôt lui montrer le chemin.

LAURETTE.

N'est-il permis qu'à vous d'examiner ma main?

Calmez cette colère extrême,
Si j'en crois vos discours, vous m'aimez, lui de même;Moi ne pouvant en aimer deux,
C'est lui que je préfère.

JACINTE.

Avalez la pilule.

LAURETTE.

Peut-être que mon choix vous paroît ridicule?
Mais je fais comme vous: je juge par les yeux.JACINTE, à *Alberti*.

Vous ne dites plus mot.

ALBERTI.

Hélas! que puis-je dire?

Leur amour ...

JACINTE.

Je vois bien qu'il ne vous fait pas rire.

ALBERTI.

Leur amour triomphe du mien.

Aimez-vous, j'y consens; soyez unis ensemble.

Puisse l'Amour qui vous assemble,
Toujours cimenter ce lien!

LAURETTE.

Quel bonheur!

ZERBIN.

Quel plaisir!

C

JA.

J A C I N T E.

Une telle victoire,

Cher maître, vous comble de gloire.

Dans l'admiration que j'en conçois pour vous,

Tenez, il me prend une envie:

Je veux, pour vous sauver un retour de folie,

Vous épouser.

A L B E R T I.

Va, tope.

J A C I N T E.

Allons, embrassons-nous.

Q U A T U O R.

Que les plaisirs, que l'allegresse,
Regnent sans cesse dans ce séjour,
Livrions nos coeurs à la tendresse,
Chantons, chantons, vive l'Amour.

L A U R E T T E.

Aimeras-tu bien ta Laurette?

Z E R B I N.

Aimeras-tu bien ton Zerbin?

L A U R E T T E.

Oui, toujours d'une ardeur parfaite.

Z E R B I N.

Oui, Zerbin t'aimera sans fin.

T O U S Q U A T R E.

Que les plaisirs, &c.

F I N.

L'Approbation est du 17. Juillet 1757.



Pieces Dramatiques représentées au Théâtre de la
Cour & imprimées

A COPENHAGUE, chez CL. PHILIBERT.

TRAGEDIES.

Rixd. sols lubs.

le Siege de Calais, Tragédie, par Mr. de Belloy, 8. 1765.
— 12
gr. pap.

Hypermnestre, Tragédie, par Mr. Le Mierre, 8. 1766. g.p. — 12
l'Orphelin de la Chine, Tragédie, par Mr. de Voltaire, corrigée
sur les Manuscrits de la Comédie Françoise à Paris, suivant
l'Auteur, 8. 1767. gr. p. — 12

Tancrede, Tragédie, par le même, corrigée de même,
8. 1767. — 12

Rhadamiste & Zénobie, Tragédie, par Crebillon, 8. 1767. — 12
COMEDIES.

Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comédie en 3 actes, par Mr.
de Voltaire, 8. 1767. gr. p. — 12

le Misanthrope, Comédie, par Moliere, 8. 1767. gr. p. — 12

La Partie de chasse de Henri IV., par M. Collé, 8. 1767. gr. p. — 12

La Seconde Surprise de l'Amour, par M. De Marivaux,
8. 1767. gr. p. — 12

OPERA-COMIQUES.

Annette & Lubin, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'Ariettes, par Mad. Favart, 8. 1766. pet. pap. — 8

Mazet, Comédie en deux actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. Anfaume, 8. 1767. p. p. — 8

Le Cadi Dupé, Opera Comique, en un acte, par l'Auteur du
Maître en Droit, 8. 1767. p. p. — 6

Les Chasseurs & la Laitière, Comédie en deux actes, mêlée
d'Ariettes, par Mr. Anfaume, 8. 1767. p. p. — 6

La Servante Maitresse, Comédie en deux actes, mêlée d'A-
riettes, trad. de la *Serva Padrona*, intermédia Italien,
8. 1767. p. p. — 6

Le Maréchal Ferrant, Opera Comique, en un acte, mêlé d'A-
riettes, par Mr. Quetant, 8. 1767. p. p. — 8

Rose & Colas, Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par M.
Sedaine, 8. 1767. p. p. — 8

Le Tonnelier, Opera Comique, mêlé d'Ariettes, 8. 1767. p. p. — 8

On ne s'avise jamais de tout, Opera Comique, par M. Sedaine
& Moncini, 8. 1767. p. p. — 8

Le Roi & le Fermier, Comédie en 3 actes, mêlée d'Ariettes,
par M. Sedaine, 8. 1767. gr. p. — 12

Le

OPERA-COMIQUES.

	Rixd. sols lubs.
Le Sorcier , Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par <i>Poinfinet</i> , 8. gr. p. 767.	— 12
Sancho Pança dans son Isle , Comédie lyrique, mêlée d'Ariettes, par Mr. <i>Poinfinet</i> , 8. 767. gr. p.	— 12
Le Maître en droit , Opéra Bouffon, en 2 Actes, par <i>Le Monnier & Moncigny</i> , 8. 767 gr. p.	— 12
La Clochette , Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par <i>Anseaume</i> , 8. 767. gr. p.	— 12
Le Bucheron , Comédie, en un acte, mêlée d'Ariettes, par <i>Guehard</i> , 8. gr. p.	— 12
Le Caprice Amoureux , ou <i>Ninette à la Cour</i> , Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par Mr. <i>Favart</i> , 8. gr. p.	— 12
Le Devin de Village , Intermede, par J. J. <i>Rousseau</i> , 8. pp.	— 6
Le Peintre amoureux de son modèle , Comédie en deux actes, par Mr. <i>Anseaume</i> , Musique du Sr. <i>Duny</i> , 8. gr. p.	— 8
Le Soldat Magicien , en un acte, par Mr. <i>Sedaine</i> , 8. sous presse, <i>Isabelle & Gertrude</i> , ou les Sylphes supposés ; Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes, par M. <i>Favart</i> , 8. sous presse.	
<i>Je continuerai à imprimer plusieurs autres pieces, Comédies, Tragédies & Opera Comiques.</i>	
<i>J'ai un nombre d'exemplaires des Pieces de Théâtre qui ne sont pas de mon Impression, qu'on représentera aussi sur le Théâtre de la Cour, savoir</i>	
Adelaïde du Guesclin , Tragédie, par M. de <i>Voltaire</i> , 8. Geneve 765. gr. p.	— 16
Le Caffé ou l'Ecossaise , Comédie, par le même, in 12. & 8. 760.	— 16
Les Scythes , Tragédie, & <i>Ostave & le jeune Pompée</i> , ou le <i>Triumvirat</i> , Tragédie, par le même, avec un mélange de pieces, 8. Geneve 767. gr. p.	— 36
La Bohémienne , Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'Ariettes, par <i>Favart</i> , 8. Dresde 764. p. p.	— 8
la Coquette & la fausse Prude , Comédie en 5 actes, en prose, par <i>Baron</i> , ibid. p. p.	— 12
l'Ecole des Mères , Comédie, par <i>Marivaux</i> , 8. ibid. 764.	— 8
la Metromanie , ou <i>le Poète</i> , Comédie, en vers & en 5 actes, par <i>Piron</i> , 8. ibid. 764.	— 12
Turcaret , Comédie en cinq actes & en vers, par <i>Le Sage</i> , 8. ibid.	— 12
Phedre , Tragédie, par <i>Racine</i> , 8. ibid.	— 12
Iphigénie en Tauride , Tragédie, par <i>de la Touche</i> , 8. Vienne 758	— 10
<i>& plusieurs autres.</i>	<i>Livres</i>

Livres nouveaux dont j'ai un nombre d'exemplaires.

Icones rerum Naturalium, ou figures enluminées d'histoire Naturelle, par Mr. le Professeur *Ascanius*, 1^{er} Cayer, contenant X. planches savoir,

I. La Carpe de mer.	VI. L'Orphie.
II. L'Anguille de mer.	VII. La Vive, ou Dragon de mer.
III. Le Maquereau.	VIII. Le Corbeau blanc de Ferüe.
IV. Le Dorsch.	
V. Le Tydtling, espece de Dorsch.	IX. Le Vanneau gris de fer.
	X. La Tulipe de mer.

Avec l'Explication des X. planches, petit in fol. oblong.

Cet ouvrage est en Danois, de même qu'en Allemand, & en François, chacun séparément, à Rixd. 3.

Les Cayers suivans à mesure qu'ils paroîtront.

Bélisaire, par <i>Marmontel</i> , 8. 1767.	16 sols
Dissertations sur l'origine du langage & sur les Runes; & Essais sur divers Sujets, 8. 1767. <i>Copenh.</i>	8 —
de Etat de l'Eglise & de la Puissance du Pontife Romain, 12. 2 vol. 1767.	Rixd. 1. 8 —
Histoire de la Maison de Brunswig, par Mr. <i>Mallet</i> , 8. <i>Geneve</i> , 1767. T. I.	28 —
Lettre de Voltaire à Elie de Beaumont, 8. 1767.	3 —
* Lettres de Montesquieu à ses amis en Italie, 12. 1767. <i>Florence</i>	24 —
* Memoire pour servir à l'histoire de la vie du Lord William Pitt, 8. 1766.	6 —
* Relation des Aventures arrivées à quatre Matelots Russes jetés par une tempête près de l'île déserte d'Ost-Spitzbergen, sur laquelle ils ont passé six ans & trois mois, &c. par Mr. P. L. <i>Le Roy</i> , 12. 1766.	6 —
Sermons de Lullin, 8. Tom. 2 ^d . <i>Geneve</i> 1767.	28 —
Supplément à la Destruction des Jésuites en France, 12. 2 parties, 1767.	20 —

*Les Livres avec une * doivent arriver incessamment.*

Livres nouvedux.

Choix de Coquillages & de Crustacés, gravés par Mr. Regensuff,	
suivant le Prospectus pour la souscription, en noir ,	
Tom. I.	Rixd. 10.
Abregé de l'histoire Ecclesiastique, par Fleury, 2 vol.	
8. 767	1. 24
l'Amitié Scythe, 12. 767	— 20
Anecdotes François, 8. 767. rel.	1. 24
l'Antiquité Justifiée , 12. 766	— 20
Atlas général, par Desnos, 4. 8 vol. Paris 1765—67. R. 48. —	
l'Aveugle de Palmyre, Comédie, 8. 767	— 18
de l'Autorité du Clergé, & du Pouvoir du Magistrat Politique,	
8. 2 vol. ibid. 766	1. 24
— — dit 8. 2 vol. Vienne 767	1. 8
du Bonheur, par De Serres, 8. 767. Rel.	1. —
la Certitude des Preuves du Christianisme, ou refutation de l'Exam men critique des Apologistes de la Religion Chrétienne, par Bergier, 12. 2 part. Paris 767	— 40
le Chateau d'Otrante, 12. 2 part. 767	— 32
le Code Matrimonial, 12. 766	— 40
Commentaires sur le Théâtre de P. Corneille, par Voltaire, 12. 2 vol. Geneve 766	2. 24
la Conquête de la Terre promise, Poème, par l'Abbé B. 12. 2 vol. R. en 1 vol. Paris 766	1. 20
Culte des Dieux fétiches, 12.	— 24
le Déïsme refuté par lui même, ou examen des ouvrages de M. J.J. Rousseau, par Bergier, 3 ^e édition, 12. R. 767. 1. —	
Dictionnaire d'Anecdotes, 8. 767. Rel.	1. 16
— — de Cuisine, 8. 767. rel.	1. 32
— — des Théâtres, 8. 763. Rel.	2. 24
— — du Vieux Langage François, avec le Supplement, par La Combe, 8. 2 vol. Paris 766	3. 16
le Duo interrompu, Conte, suivi d'Ariettes nouvelles, 8. 766 — 32	
de l'Eloquence du Barreau, par Gin, 12. Paris 767 — 28	
Essai sur la Population de l'Amérique, 12. 4 vol. 767. R. 4. —	
— — sur l'Eloquence de la Chaire, par l'Abbé Gros de Besplas, 12. Paris 767	— 28
Esprit de la Ligue, 12. 3 vol. 767. Rel.	2. 24
— — des Loix Romaines, 12. 3 vol. 766 rel.	3. —
de l'Esprit Prophétique, par de la Boissiere, 12. Paris 767. R.	1. —
* Essai sur les Dissensions de Pologne, 8. 767	— 12
Etudes convenables aux Demoiselles, 12. 2 vol. 762. R. 1. 32	
	Examen

Rixd. sols lubs.

Examen des faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne, 12. 3 vol. <i>Paris</i> 767. R.	2. 24
— & Considerations sur les trois premières <i>Lettres écrites de la Montagne</i> , par <i>Vernes & Claparde</i> , 8. 2 vol. <i>Geneve</i> 766	1. —
la Fête du Château, 8. 766	— 20,-
Histoire de Bertrand du Guesclin, 8. 2 vol. 767. Rel.	2. —
— d'Henri IV. par <i>Bury</i> , 12. 4 vol. fig. 766. Rel.	4. —
— naturelle & civile de la Californie, trad. de l'Anglois, 12. 3 vol. 767. R.	2. 24
— poétique, tirée des Poètes François, & Dict. poétique, 12. <i>Paris</i> 767	— 32
— de la Prédication, dans tous les siecles, par <i>Joly</i> , 12. <i>ibid.</i> 767. R.	— 40
— Philosophique de l'Homme, 8. <i>Berlin</i> 767	1. 8
Homélies prononcées à Londres, dans une assemblée particulière, 8. 767	— 16
* Le Huron, ou l'Ingenu, histoire véritable, par <i>Voltaire</i> , 8. 767	— 36
Iliade d'Homere, en vers, 8. T. I. 766	— 36
les Intérêts des Nations de l'Europe développés relativement au Commerce, 12. 4 vol. R. <i>Paris</i> 767	4. —
Joseph, Poème en 9 Chants, par <i>Bitaubé</i> , 8. fig. 2 vol. 767. 2. —	
Leçons de Physique expérimentale, par <i>Figaud Lafond</i> , 12. 2 vol. fig. R. <i>Paris</i> 767	2. —
Lettres d'Affi à Zurac, 12. 767	— 20
— sur la Danse & les Ballets, par <i>Novere</i> , 12. <i>Vienne</i> 767. — 32	
— écrites de la Campagne, 8.	— 12
Magazin énigmatique, 12. 767	— 28
* — recréatif, 8. 767	— 20
Manuel des Champs, 8. 765	— 36
Marianne de la forêt des Ardennes, 12. 767	— 28
Mémoire sur les Professions Religieuses, en faveur de la raison contre les Préjugés, 12. <i>Avignon</i> 767	— 28
— Justificatif des Conseillers d'Etat de Neufchâtel, &c. 8. 767	— 12
Mémoires Géographiques, Physiques, & historiques, sur l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, 12. 4 vol. <i>Paris</i> 767	2. 24
— de Mademoiselle de Valcourt, 12. 2 vol. <i>ibid.</i> 767	— 40
— Intéressans & curieux, ou abrégé d'histoire naturelle, morale, civile & politique de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & des Terres Polaires, 12. 10 vol. <i>ib.</i> 764—66. R.	7. 24

Meta-

Rixd. sols lubs.

Metamorphoses d' <i>Ovide</i> , trad. par <i>Fontanelle</i> , 8. 2 vol. avec fig. R. <i>Paris</i> 767	4. —
* Oeuvres de Voltaire, 8. 28 vol. <i>Genève</i> 765—67. 21. —	
* — de P. Corneille, avec les Comm. de Voltaire, 8. 12 vol. ib. 765	15. —
— de Pope, 12. 8 vol. fig. <i>Amst.</i> 767 R.	9. —
Panthée, Tragédie, par <i>Traversier</i> , 8. <i>Paris</i> 766	— 20
Pensées & réflexions de Mr. de Rancé, Abbé de la Trappe, 12. <i>Paris</i> 767	— 18
— Philos. Morales, &c. par D. <i>Hume</i> , 12. <i>ibid.</i> 767 R. 1. —	
— de Pope, par <i>Warburton</i> , 12. <i>ibid.</i> 766. R	— 40
la Pharsale de <i>Lucain</i> , trad. par <i>Marmontel</i> , avec de très belles figures, 8. 2 vol. <i>ibid.</i> 766	4. —
la Physique nouvelle, céleste & terrestre, par de la <i>Perriere</i> , avec fig. 12. 3 vol. <i>ibid.</i> 766	2. 24
— de l'Ecriture sainte, 12. <i>Amst.</i> 767	— 24
Philosophie de l'histoire (Supplement à la), (<i>ou Critique du Livre sous ce titre</i>), 8. <i>ibid.</i> 767	— 40
Précis de l'histoire universelle, à 1715. 12. <i>Paris</i> 766	— 32
Principes généraux pour l'Intelligence des Prophéties, 12. <i>ibid.</i> 763. R.	— 40
la Pure vérité, Lettres & Mémoires sur le Duc & le Duché de Virtemberg, par Mad. la Baronne Douairière de W. 12. 765	— 20
Recréations historiques, critiques, morales & d'érudition, avec l'histoire des fous en titre d'office, 12. 2 vol. <i>ibid.</i> 766	1. 12
Recueil d'opuscules concernant les ouvrages & les sentiments de Mr. J. J. <i>Rousseau</i> , &c. 12. <i>la Haye</i> 765	— 20
— de Romances historiques, tendres, burlesques, ancienn. & nouv., avec les airs notés, 8. <i>Paris</i> 767	2. —
de la Sociabilité, par l'Abbé <i>Pluguet</i> , 12. 2 vol. <i>ib.</i> 767 R. 1. 32	
Testament politique du Chevalier <i>Walpole</i> , 12. 2 vol. R. <i>ibid.</i> 767	1. 32
Tom Jones, ou l'Enfant trouvé, trad. de l'Anglois de <i>Fielding</i> , fig. 12. 4 vol. R. <i>ibid.</i> 767	3. 16
Traité du Gouvernement de l'Eglise & de la Puissance du Pape, trad. du Latin de <i>Febronius</i> , 12. 3 vol. R. <i>ib.</i> 766. 2. 24	
— des maladies du Poumon, par <i>Coste</i> , 12. <i>ib.</i> 767	— 20
Variétés d'un Philosophe Provincial, par M. Ch... le jeune, 12. 2 vol. R. <i>ibid.</i> 767	1. 8
le Vrai Philosophe, 8. <i>Amst.</i> 766	— 32
& autres suivant le Catalogue.	

COPENHAGUE, ce 7 Nov. 1767.



LES
AVEUX INDISCRETS,
OPERA-BOUFFON,
EN UN ACTE ET EN VERS,

Par Mr. DE LA RIBARDIERE.

La Musique est de Mr. MONSIGNY.

Représenté sur le Théâtre de la Cour, par
les Comédiens François ordinaires du Roi,
le 7^e Avril 1769.

*Cette Edition est conforme à la maniere dont on
joue cette piece à Paris.*

A COPENHAGUE,
Chez CL. PHILIBERT,
Imprimeur-Libraire.

M DCC LXIX.

Avec Permission du Roi.

A C T E U R S.

COLIN, *Berger nouvellement
marié à Toinette,* Mr. De la Tour.

TOINETTE, *Bergere,
femme de Colin,* Mad. Mercier.

LUCAS, *Payfan, Pere de
Toinette,* Mr. Dinezzi.

CLAUDINE, *Femme de
Lucas,* Mad. Dartimon.

LE BAILLI *du Village,* Mr. Casimir.

La Scene est dans un Village.





LES
AVEUX INDISCRETS,
OPERA-BOUFFON.

Le Théâtre représente un Village, à droite une
Maison de Paysan.

SCENE PREMIERE.

COLIN, seul.

ARIETTE.

Le jour que l'on prend femme,
On est joyeux :
L'amour brûle notre ame
De tous ses feux ;
De la beauté qu'on aime
Le Cœur est plein :
Est-il toujours de même
Le lendemain ?

(bis)

De mon nouveau Ménage,
Je suis content moi,
Toinette a ma foi,
Sa douceur m'engage.

A 2

Fillette

4 *LES AVEUX INDISCRETS,*

Fillette à son âge
Est de bon aloi :
Elle sera sage,
Je n'ai point d'effroi.

Le jour, &c.

S C E N E I I .

COLIN, TOINETTE.

COLIN.

Te v'là, viens, ma Toinette,
Léve donc les yeux.
Quel air sérieux !
Mon ardeur est parfaite,
Regarde-moi

TOINETTE.

Je n'oserais ?

COLIN.

Quoi ! ton mari ?

TOINETTE.

Je suis honteuse.

COLIN.

ça n'est pas mal, mais je voudrais
Te voir plus joyeuse.

A I R.

Avant la nôce, ma Toinette,
Ces façons là sont bel & bien ;
Mais quand la nôce est faite
ça n'sert de rien.

TOI-

TOINETTE.

Eh bien je m'y hazarde,
Eh bien je vous regarde,
Là, voyez-moi,
Ai-je l'avantage,
Que dans mon visage,
Vous trouviez de quoi
N'être point volage?

COLIN.

ARIETTE.

Va, mon Cœur, va, ma chère femme,
De tes beaux yeux,
S'élance une flamme,
Qui me rend heureux. *(bis)*

Il faut pourtant que je te le confesse,
Et j'en suis tout honteux.

J'eus autrefois une maîtresse,
Que j'en fus amoureux!
La main la plus belle,
Tous les traits charmans;
Ah! qu'avec elle
J'ai passé d'heureux momens!
Va, mon Cœur, &c.

TOINETTE.

RECITATIF.

Admirez le rapport
Que nous avons ensemble,
Voici mon fort,
Au votre il ressemble.
Croyez pourtant que je vous aime,
Autant qu'on puisse aimer,
Que je serai toujours la même,
Que mon bonheur dépend de vous charmer.

6 LES AVEUX INDISCRETS,

ARIETTE.

Un officier passa par ce Village,
Qu'il était beau !
Leste, pimpant, gentil corsage,
Et vif comme un oiseau.
J'eus beau m'en défendre,
Il m'adorait, il soupirait,
Je fus toujours tendre.
Il me priait, il me pressait,
Mon Cœur palpitait ;
Il fallut se rendre ;
Voilà mon sort.

COLIN.

Aïl ! que viens-je d'entendre ?
Toinette, tire-moi d'un trouble si cruel.
Qu'entendais-tu par il fallut se rendre ?

TOINETTE.

Que je l'aimai, rien n'est plus naturel.

D U O.

COLIN, *en fureur.*

Dieux ! quel est ma rage !
Quel affreux discours !
Cet horrible outrage ,
De notre ménage
Va rompre le cours.
Je vais à ta Mere
Demander raison ;
Elle & mon beau Pere
Sont à la maison ,
De ta trahison.
Dieux , &c.

(Colin sort.)

TOINETTE.

Vous n'êtes pas sage.
Vous criez toujours.
Est par tout d'usage.

Quel est ce langage ?
Que tout ce tapage
Est peu de faison !

SCENE

S C E N E III.

TOINETTE, *seule.*

A R I E T T E.

Quelle fureur ! & quels propos !
Voilà donc les hommes ?
Sottes que nous sommes !
De les aimer avec de tels défauts.
Mari, Pere, & Mere,
Tout va fondre sur moi ;
J'aurai tort, & pourquoi ?
Ce qu'il a fait n'ai-je donc pu le faire ?

S C E N E IV.

LUCAS, CLAUDINE, TOINETTE.

L U C A S.

A R I E T T E.

Que veut donc dire tout ceci ?
Qu'a donc notre Gendre ?
J'accours & ta Mere aussi,
Pour de toi l'apprendre.
Faut qu'il soit bien mutin
Pour faire ainsi le train;
Crier comme un Lutin
Tout drès le matin.
Répond ma Toinette ;
Quel dépit si grand
Entre vous brusquement prend ?
Tu restes muette,
Je juge d'abord,
Que dans son transport,
Ton mari n'a pas tort.

8 *LES AVEUX INDISCRETS,*

R E C I T A T I F.

C L A U D I N E.

Un mari dans ses droits
Souvent est peu traitable.

L U C A S.

Les femmes sont par fois
Querelleuses en diable.

C L A U D I N E.

En vérité , Lucas.

L U C A S.

Eh non , c'est toi , Claudaine.

C L A U D I N E.

Vous faites souvent du fracas ,
Lorsque ça n'en vaut pas la peine.

L U C A S.

Combien de fois suis-tu mes pas
Criant à perdre haleine.

C L A U D I N E.

Les Maris sont jaloux.

L U C A S.

La femme est parfide.

C L A U D I N E.

Il faudrait les noyer tous.

L U C A S.

Il faut lui tenir la bride.

CLAU-

O P E R A - B O U F F O N. 9

CLAUDINE.

Ils font quinzeux,
Fiers, soupconneux,
Hargneux, fâcheux,
C'est un martyre.
Ils font scabreux,
Calomnieux,
Injurieux,
Avantageux,
Enfin c'est pis qu'on ne peut dire.

L U C A S.

Sachons donc la raison
De tout ce tapage.
L'as-tu querellé?

T O I N E T T E.

Non.

L U C A S.

Lui fais-tu du dommage?

T O I N E T T E.

Non.

L U C A S.

Quelque tour; car que fait-on?

T O I N E T T E.

Non.

L U C A S.

C'est donc quelque tripotage.

T O I N E T T E.

Nenni.

A 5

LU-

10 *LES AVEUX INDISCRETS,*

L U C A S.

Lui fais-tu de l'ombrage ?

T O I N E T T E.

Oui.

L U C A S.

Diable ! sachons ce que c'est.

C L A U D I N E.

Votre Gendre est un Benêt.

Soupçonner ma Toinette !

L'impertinent !

J'en suis garant.

L U C A S.

Elle a toujours été Coquette.

T O I N E T T E.

A R I E T T E.

Ce matin ,

Mon Colin,

Plein de flamme ,

M'a fait approcher ,

Puis m'a dit , ma femme ,

J'aurais beau chercher

Dans tout le village ,

Un plus beau visage ,

Des yeux plus charmans ,

Et plus d'agrémens .

Toinette , je t'aime ,

Moi , j'ai dit de même ,

Je suis pourtant fâché ,

D'avoir été touché

D'une ardeur extrême ,

Pour un autre objet

Qui

OPERA-BOUFFON.

11

Qui me plaisait tout-à-fait.
A ce discours sincère,
Moi, j'ai répondu,
S'il étoit défendu de plaire
Qu'on verrait de moment perdu !

Un officier d'armée,
Me fit les yeux doux ;
Comme vous aimée,
J'aimai comme vous.

Mais d'abord,
Son transport,
A fait rage ;
Il veut tout casser,
Jusqu'au mariage ;
J'ai voulu forcer
Son humeur sauvage ;
A devenir sage.
Il est sans raison,
C'est pis qu'un démon.

L U C A S.

Comment ! jarnonbille.
Je n'ai pas scu ça ?

C L A U D I N E.

Est-ce qu'une fille
Dit ces choses là ?

L U C A S.

Pourquoi ne les pas taire à son mari ?

T O I N E T T E.

Dois-je être moins sincère que lui ?

Avant l'officier,
Sil eut scu m'instruire,
De son martyre,
Je l'aurais peut-être aimé le premier.

ARIET.

12 LES AVEUX INDISCRETS,

ARIETTE.

Un jeune Cœur
Nous offre l'image
Du Papillon qui vole autour de chaque fleur,
Dans sa vive ardeur
Chaque objet l'engage.

Sur ses pas
Une rose naissante
Lui présente
Mille appas.
Il s'arrête,
Sa Conquête,
Ne dépend,
Que de l'instant.

Un jeune Cœur, &c.

LUCAS.

Va, va, laisse-moi faire,
Je m'en vas trouver Colin.

TOINETTE.

Oui, parlez-lui mon Pere.

LUCAS.

Queu peste de train !
La bonne querelle !
La pauvre Cervelle.

(Il sort en grondant.)

SCENE

S C E N E V.

CLAUDINE, TOINETTE.

CLAUDINE.

AIR.

J'ai vu dans ma vie
Bon nombre de fots.
Dis-moi, je te prie,
Tiens-t-on ces propos?
Fut-il jamais folte,
Aitez idiote,
Pour lâcher ces mots?

TOINETTE.
J'ai cru qu'en ménage
C'était un usage.

CLAUDINE.
C'est coucher trop gros.
Sur cet article là, ma fille,
On ne peut être trop discret,
Sur la moindre peccadille,
Il faut garder le secret.
Nos maris dans cette affaire,
Sont toujours fâcheux;
C'est un crime auprès d'eux,
Que d'être sincere.

S C E N E VI.

LUCAS, TOINETTE, CLAUDINE.

LUCAS.

Je courons en vain
Pour trouver Colin:

Mais

14 : LES AVEUX INDISCRETS,

Mais écoutons not' femme,
Et sachons ce qu'elle a dans l'ame.

C L A U D I N E.

A R I E T T E.

Toujours vers la tendresse,
Vole un jeune Cœur,
Mais avec adresse
On cache son ardeur.
Quand j'épousai ton Pere,
J'étois dans ton cas:
L'ai-je-dit à Lucas?
J'aurions eu du tracas,
De l'embarras.
Que s'ai-je, helas!
Tout au contraire,
Ne se doutant de rien,
J'vevons toujours bien.
S'il me cherche noise
Je crions plus fort.

L U C A S.

Ah! quelle matoise.

C L A U D I N E.

Il a toujours tort.

L U C A S.

Peste ! queu manigance !

J'ai tout entendu.

CLAUDINE & TOINETTE, (*en s'ensuyant.*)

Ah ! tout est perdu.

Sortons en diligence.

111

SCENE

S C E N E VII.

L U C A S , *seul.*

A I R .

Quand on nous dit que la femme est parfide,
On nous dit bien la pure vérité.
Dans ses devoirs elle est timide,
Pour tromper elle est intrépide,
Ce n'est morgué que fausseté.

Quand on nous dit , &c.

A R I E T T E .

De cet affront ,
Sur mon front ,
Je fçus déjà l'atteinte .
Morgué je vas
Faire fracas ,
En porter ma plainte .
Mais helas !
On rira ,
Du pauvre Lucas .

L U C A S , C O L I N .

C O L I N .

R E C I T A T I F .

Où porter ma peine ?

L U C A S .

Où cacher mon chagrin ?

C O L I N .

16 *LES AVEUX INDISCRETS,*

COLIN.

Toinette ?

LUCAS.

Claudaine ?

COLIN.

Lucas.

LUCAS.

C'est vous Colin ?

D U O.

COLIN.

Je viens pour vous dire
Un événement.
Ma femme.
Eh non c'est moi....
On m'a fait....
Je suis sur mon ame,
Moi j'ai mon paquet.

Comment donc beau Pere.

J'ignorais cela.

LUCAS.

Je viens vous instruire
D'un rude accident.
Ma femme, &c.

Morbleu plantons là
Ces deux friponnes là.

Je sommes votre confrere.

Oui morgué la notre
Est comme la votre.

ENSEMBLE.

Morbleu plantons là
Ces deux friponnes là.

SCÈNE

SCENE IX.

LE BAILLI, LUCAS, COLIN.

LE BAILLI.

Comment donc, quel vacarme !
Mes amis, calmez-vous ;
Tout le village est en allarme.

LUCAS & COLIN.

Mr. le Bailli jugez-nous.

LE BAILLI.

AIR.

De vos chagrins je fais la cause,
Vos femmes m'ont tout dit.
Ce n'est pas une chose
Qui doive vous troubler l'esprit.

LUCAS & COLIN.

Comment donc, une offense
De cette espece là ?

LE BAILLI.

Gardez-en le silence.

LUCAS & COLIN.

Non, non, on le faura.

LE BAILLI.

De vous on se rira.

B

LU-

18 LES AVEUX INDISCRETS,

L U C A S.

La femme, quand j'y pense,
Est un méchant Bétail.

L E B A I L L I.

Mon voisin, mon compere,
Consolez-vous de cette affaire,
Elle n'est pas de votre bail.

L U C A S.

Il a raison, c'est bien l'entendre:
J'avions tort de nous gendarmer.
Defâchons-nous, allons not' Gendre,
Tout comme elle on peut nous blâmer.

L E B A I L L I.

A I R.

A la ville,
C'est vétille,
Que cet accident là.
Fillette Gentille
Est sujette à cela,
Que de Messieurs d'importance,
De Robe, ou de Finance,
Ont eu même lot;
Et n'en sonnent mot.

S C E N E X. & dernière.

T O I N E T T E , C L A U D I N E ,
L U C A S , L E B A I L L I &
C O L I N .

L E B A I L L I .

Allons, Claudaine, & vous Toinette,
Tout est arrangé.

CLAU-

CLAUDINE & TOINETTE.

Quoi, notre paix est faite!

Mr. Le Bailli bien obligé,

(*Le Bailli sort.*)

Q U A T U Q R.

Colin & Lucas.

Oui v'là ton pardon.

Toinette fois sage:

Plus de Carillon

Dans notre ménage,

Toinette & Claudine.

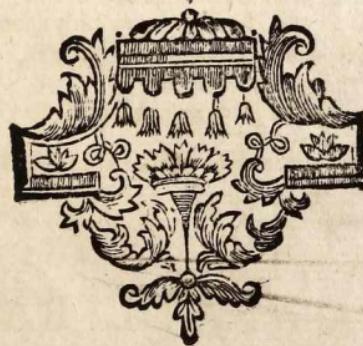
Chassez le soupçon,

Si vous êtes sage.

Plus de Carillon

Dans notre ménage.

F I N.



ОЧИЩЕНИЯ
ПРИЛОЖЕНИЯ
СИДИЛКА
СИДИЛКА
СИДИЛКА

М 11



